


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE CABINET *DES FÉES.*

CE VOLUME CONTIENT

LE BÉLIER, FLEUR D'EPINE, LES QUATRE FACARDINS;

Par M. le Comte HAMILTON.

LE CABINET

DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME VINGTIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXV.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

LA profonde érudition du comte Antoine Hamilton, la délicatesse de son génie & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux savans & aux gens du monde. Un grand seigneur François ayant pris alliance dans sa maison, occasionna ses premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre, sous Jacques II, y fixèrent presque son séjour. Les traductions des Contes persans, arabes & turcs, étoient entre les mains de toutes les dames de la cour & de la ville; il railloit les premières sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture qui lui paroissoit frivole; mais avec les ménagemens convenables pour ne pas blesser leur amour propre. Un jour on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces ouvrages : le comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours qu'il savoit badiner avec les Muses.

Madame la comtesse de G....., sa sœur, avoit acquis, depuis quelque tems, une mâsure avec un assez petit terrein dans le parc de cette

maiſon royale qui fait l'admiration de tout l'univers : cette mâſure qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant par les ſoins vigilans, la magnificence & le goût de la comteſſe de G...., on changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'eſt à l'occaſion de l'étymologie de Pontalie, que le comte Antoine a fait le Bélier; il y a mille petits faits déguiſés dans cet ouvrage, qu'il faut laiſſer démaſquer à qui le pourra; quand on ne devineroit rien, le conte n'en ſera pas moins bon : l'auteur ſait badiner légérement, louer avec délicateſſe, & critiquer finement.





LE BÉLIER,

CONTE

A MADEMOISELLE ******.

MOI, qui n'appris rien de ma vie,
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pontalié,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom ?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon ;
Cependant vous serez servie,
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli, d'un mémoire
Que Scaliger & Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.

Mais qu'importe de ces ſavans,
Qui, ſans choix & ſans indulgence,
Jugent les morts & les vivans;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'envieux raiſonnemens,
Donnent aux lecteurs de bon ſens
Un grand mépris pour leur ſcience.
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire eſt véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Eſſayé de rendre agréable.
Le tout n'en eſt point emprunté
Des récits des Schéhérazade,
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la ſultane fait parade,
Au moins, dans ſa naïveté,
La reſpectable vérité
N'y ſera point en maſcarade
Sous l'arabeſque antiquité.
Avant cette hiſtoire finie,
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtreſſe & d'un amant,
Vous verrez la peine infinie.
Une ſirene, un renard blanc,
Parens d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident:
Vous y verrez même un géant.
Mais voilà tout; car ſûrement,
Vous n'y verrez aucun génie.



DÉESSES, qui des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt néceſſaire,
Savez faire vos poſtillons,
Qui régnez ſur les cupidons
Et qui brillez plus que leur mère :
Vous qui d'une courſe légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un inſtant l'un & l'autre hémiſphère ;
Qui danſez la nuit aux chanſons,
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite ſolitaire
De vos bois & de vos vallons,
Pour célébrer quelque myſtère ;
Qui, pour tirer de leurs priſons
Un pauvre amant & ſa bergère,
Ou pour diſſiper les ſoupçons
Nés d'une jalouſe colère,
Dépêchez quelque meſſagère
Sur les aîles des papillons ;
Vous qui préſidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux amours ;
Vous que le beau ſexe a chantées ;
Douces & gracieuſes fées,
Accordez-nous votre ſecours ;
Et favoriſez un diſcours
Où vous êtes intéreſſées.

Au tems jadis certain héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ſes malheureux vaſſaux,
Dans ces lieux avoit une terre,

Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
(Vieux patrimoine des géans)
Faire part à ses descendans :
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de tems
De laisser la vivante image
De sa taille & de son visage,
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté ;
Le parti n'étoit pas sortable :
Et comment l'auroit-il été ?
Son visage étoit effroyable,
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été ;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Etoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agrémens cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son harras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bat,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avoit, de plus, un bélier,
Dont l'esprit étoit si capable,

Que cet animal ſingulier
Etoit ſon premier conſeiller,
Régloit ſes moulins & ſa table;
Lui ſervoit ſouvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable;
Dont il ſavoit un millier.
  Dans leur voiſinage un Druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement;
Soit à voir le cryſtal liquide
S'élever juſqu'au firmament;
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter ſon cours rapide,
Ou bien ſe perdre en murmurant.



DEUX cerbères à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide;
Sembloient écumer en grondant.
  On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaſpe luiſant;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la ſuperbe pyramide
Qui lui ſervit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morſure de ſon ſerpent.
La ſource enfin du Nil qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naiſſant.

Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrâsement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'insensible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druïde son père,
Et ses enchantemens divers,
S'étoient épuisés pour en faire
La merveille de l'univers.
Depuis ce tems-là chaque belle.
A suivi ce brillant modèle;
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés,
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautés.



MILLE amans (ciel! quelle foiblesse!)
Sûrs de mourir, vouloient la voir;
La sage & prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir;
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse.
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;

Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelque amant ſec, que la tendreſſe
Avoit réduit au déſeſpoir.



Le Moulineau, fier de ſa taille,
Traitoit de chétive canaille,
Ceux qui, par cette illuſtre fin,
Avoient terminé leur deſtin,
Et mettant ſa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ſes moulins & ſa main,
Et ſon grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air ſoir & matin.
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais & jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roſes, du jaſmin,
Qui formoient l'éclat de ſon teint,
Malgré ſes remparts de rocaille,
Et ſon château de parchemin.
Mais la belle, d'un air ſerein
S'appuyant deſſus ſa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.



Les flots d'une mer émue,
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chûte imprévue
Fracaſſe, abat & détruit

Quelque tour mal ſoutenue ;
L'ours au déſeſpoir réduit,
Cent chiens feſſés dans la rue,
& Cent cochons que l'on tue,
Ne ſont rien auprès du bruit
Dont ſa voix frappa la nue.



Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel & Saint-Germain :
Le cri troubla l'air & l'onde,
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans ſa grotte profonde ;
Et vous, magnanime Pepin,
Qui de la France alors gouverniez le deſtin,
Cette alarme fut la ſeconde
Qui d'Angoiſſe brouilla le teint
De votre mère à treſſe blonde ;
Vous en ſonnâtes le tocſin ;
Le ſceptre, de frayeur, vous tomba de la main ;
Et mille devins à la ronde,
Soutinrent que ce bruit ſoudain
Pronoſtiquoit la fin du monde.
Pour vous, ſéjour affreux du ténébreux Marly,
Que le ſeigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enſeveli
Dans l'horreur d'une nuit obſcure ;
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement

Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans le moment ;
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agrémens aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès-lors chez vous loger superbement
Une Cour auguste & brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise ;
Nymphe qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemise !
Que devinrent vos fiers attraits ?
Oui, malgré son premier courage ;
Malgré son extrême fierté,
La belle en changea de visage,
Quand, de colère transporté,
Le Géant lui tint ce langage.



SERPENT formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va, de son aiguillon maudit,
Obscurcissant ma renommée ;
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit !
Mais c'est trop épargner l'ingrate :
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte,
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux.
Il dit, & la paille allumée
Couvroit le château de fumée.

D'un côté fagots & cotrets,
Ramaſſés des lieux les plus proches,
Faiſoient devers le toît un funeſte progrès.
Tandis que du glacis on faiſoit les approches
A la faveur des mantelets,
Les aſſiégés deſſus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits;
Et de frayeur, tous les petits valets
Se mirent à ſonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Etoit inveſti par derrière,
Et la nymphe, à genoux, s'étoit miſe en prière.
Mais ſon père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaſte rivière;
Gouffre impétueux & profond,
Plus large que le Négrepont.
Juſques aux confins de Bavière,
Le géant, d'un ſaut en arrière,
Se ſauva ſur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde ſorcière.
Mais ſon bélier fit un grand pont
Qui la traverſoit toute entière.



Dès qu'il l'eut fait, il y ſauta;
Son maître ſe mit à le ſuivre;
Et le Druïde ouvrit un livre
Que vainement il feuilleta.........

Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre ſeul pour lors utile,
Par malheur ne s'y trouva pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu,
Et d'effroi le viſage blême,
Il s'écria : tout eſt perdu.
L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le géant allongeoit le cou,
Et menaçant déjà de corde & de potence,
Crioit au Druïde : vieux fou,
Qui vous mêlez de négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur eſt ſi loup garou,
Sera bientôt en ma puiſſance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons ſa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux tranſport,
Mépriſoit ma taille & ma mine,
Avec plaiſir ſoumiſe au ſort
Qu'un reſte d'amour lui deſtine.
Pour toi, diſoit-il au Bélier,
Je te donnerai ſon collier ;
Et pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier,)
le Druïde ſera ton page :



Mais laissons-là, pour un moment,
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie,
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement!
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du tems passé l'aimable souvenir;
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler, sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce,
Est celle que ressent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.



La nymphe étoit dans cette peine;
Car son cœur, qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haîne
En secret soupiroit d'amour.
De là, ses fiertés implacables;
De là, tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur;
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faisoit tant de misérables,
Triomphoit au fond de son cœur.

Mais cette ardeur, jadis si chère,
Causoit alors tout son tourment :
Car tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le géant;
Le sort lui cachoit un amant
Qui, dans un tems si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive & sincère,
Ne se montroit pas seulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos;
Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les échos.
Elle fatiguoit les fontaines,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines;
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque salon du palais,
Elle fut sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savoit, au tems antique,
Soupirer au bruit des tambours,
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encore de nos jours,
Quand on a besoin de secours;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opera,
Sans croire qu'on la dût entendre.

VOLAGE prince de Noiſy,
Vous que mon cœur a mal choiſi
Pour une conſtance éternelle,
Eſt-ce le tems d'être infidelle,
Quand un géant affreux, de ſang tout cramoiſi,
Me fait une guerre cruelle ?
Volage prince de Noiſy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choiſi !
A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Reſſource des vœux opprimés)
La douleur inonda ſes charmes ;
Et ſes yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de ſon viſage
En parut réduit aux abois,
Et ſon pouls s'arrêta trois fois ;
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout à-coup ſortit une voix.



SON ame entière revenue
De ſes premiers ſaiſiſſemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.



Cette voix diſoit : Belle Alie
Dont mon cœur aſſervi porte en tout lieu les traits,
Ceſſez, par d'injuſtes regrets,
De m'accuſer de perfidie.

Pouvez-

Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits ?
Adorable & constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets ;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur par-tout vous a suivie,
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais ?



A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas,
Le lieu d'où cette voix aimée,
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvemens si pleins d'appas.
Que fais-tu ? *montre-toi*, cher objet de ma flamme,
Dit-elle ; *montre-toi*, viens consoler mon ame.
Quoi ! d'un amant si cher & si tendre autrefois,
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? Pourquoi redoubles-tu ma peine !
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?



ALORS d'une inutile quête,
Le désespoir & le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.

Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu de mille nuits;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bisarre & sauvage,
Qui, par un détestable usage,
Epousoit chaque jour de nouvelles beautés,
Pour les immoler à sa rage;
Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.



COMME elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire,
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie.



JE suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père Dagobert,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berçeau vert:
Car il prévit que dans ce beau désert;

Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un autre enchanteur digne héros;
De qui l'ame en projets féconde,
Venant, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ses maux,
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux
Mettroit son esprit en repos
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux,
Il feroit doucement la ronde,
Dans un petit char sans chevaux
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père,
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le tems fuit & s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amans en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.



A tous leurs vœux inacceſſible,
Mon cœur, dans un repos paiſible,
Mépriſoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appelöient dans leurs mourans tranſports,
Ingrate, inhumaine, infléxible.
Mais ce cœur, ſi farouche alors,
N'eſt devenu que trop ſenſible!
Sur mes attraits & ſur mes cruautés
On ne pouvoit alors ſe taire;
On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne ſavoient que faire.
Mais hélas! le cruel amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut ſignaler ſa puiſſance,
Et de ma liberté triompher à ſon tour.
Dans un endroit obſcur de la forêt prochaine,
Coule un agréable ruiſſeau,
Qui dans un beau vallon va former de ſon eau
Cette merveilleuſe fontaine
Où mon père, flatté d'une eſpérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.



JAMAIS, dans ce lieu ſolitaire,
A notre ſexe conſacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour.

Mais je vois ouvrir la barrière,
D'où le soleil vers l'Orient
Sort pour commencer sa carrière,
Et sa brillante avant-courière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade,
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur,
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade:
Mais victime de sa rigueur,
Demain sur un lit de parade
Pour la dernière fois vous verrez votre sœur.
A cette dernière parole,
Un doux sommeil, par ses pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos;
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos,
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.



ESPRIT, qui de liriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous, pour qui la rime docile

Se marie avec tous les tons
Du plus bisarre vaudeville ;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions
D'une veine heureuse & fertile,
Célébrez la cour & la ville,
Et savez tout mettre en chansons,
Venez sauver la belle Alie,
Venez decrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie ;
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime ;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime :
N'aurez-vous point pitié de moi ?
Non, je connois votre injustice ;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher,
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice ;
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.
Mais changeons de style : il est tems
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les événemens,
Fassent place à la simple prose.

Le cheval aîlé court les champs,
Se cabre & prend le frein aux dents.
Lors, d'une main trop incertaine,
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs se promène;
Mais quand, sous quelque espèce vaine,
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatigans.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelans,
Et quels que soient leurs ornemens
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyans.
Chez l'importune poésie,
D'un conte on ne voit point la fin;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs, ou son dessein;
Et sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druïde, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit

bâti ſur la rivière : mais avant de paſſer outre, il eſt bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette rivière & de la longueur du pont, l'on vous a menti de ſept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes, & que le ſeigneur Moulineau, loin d'être auſſi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois auſſi grand, & une fois auſſi ſot que notre ami B....

Le Druïde qui, pour mettre ſon château & ſa fille hors d'inſulte, les avoit environnés d'un large foſſé plein d'eau, ne fut que ſurpris, quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au ſien; car il croyoit avoir de quoi ſe moquer de tous les ponts & de tous les géans du monde; il étoit ſeulement embarraſſé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'eſtimant pas aſſez ſon voiſin Moulineau pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ſes livres pour s'éclaircir du fait, & pour renverſer le pont en moins de tems qu'il n'avoit été élevé : mais lorſque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras qui ſe convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les ſecrets de ſon art. Il en avoit défendu la lecture à ſa fille, à

qui il n'avoit jamais rien défendu que cela, & quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité, pour une chose expressément défendue, ne l'eût emporté sur son obéissance. Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins: mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil, elle alloit s'adresser au Druïde, en lui disant: grand commandeur des croyans.... Mais son égarement changea d'objet, & se jetant à ses pieds: mon père, dit-elle, je l'ai perdu, & si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus tems de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.... Quoi! s'écria le Druïde, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi: mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle maniere, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie, surprise, après avoir gardé un moment le silence: mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle maniere elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle,

en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots, elle quitta son père, & courut s'enfermer dans son appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de suivre sa fille, il étoit si surpris & si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit gnôme, fils d'une fée, ou si vous voulez, d'une sylphide; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopâtre, & l'ayant touchée d'un talisman qu'il portoit en bague; elle s'entrouvrit, & le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde, il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs, il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, & un esclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, & son visage étoit du moins aussi beau & aussi aimable que celui de la belle Alie: mais tous ces avantages cédoient

encore à la bonté de ſon cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air ſévère dont le reçut le Druïde. Il ſe douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cauſe. Il l'aborda en tremblant, & verſant des larmes : viens, lui dit le Druïde, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du ſoin de veiller à la conſervation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue & qui me déshonorent ? Le pauvre Poinçon fut ſi pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe fendît, à voir l'excès de ſon affliction. Il ſe proſterna la face contre terre, & de ſes petites mains, embraſſant autant qu'il le put les jambes de ſon maître vers la cheville du pied, il fut long-tems à les arroſer de ſes larmes, avant que de pouvoir parler. Il ſe releva enfin par ordre du Druïde ; & ayant tiré de ſa poche un petit mouchoir brodé que ſa mere lui avoit fait, il en eſſuya ſes yeux, & ſe mit à dire : mon ſeigneur & mon maître, je vais vous faire un aveu ſincère de ma faute, dont j'ai un repentir auſſi ſenſible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, ſi vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez moi tout-d'un-coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez diſ-

pensez de vivre sous la terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît, & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin, sous la statue dont je viens de sortir: mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications; car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, & dans ces beaux appartemens que j'habite, je suis condamné à veiller jour & nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir: de plus, je ne puis sortir de la statue, que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure charmante, il est vrai, mais qui m'est insuportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie dans les tems de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler son repos; vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé

bien long-tems dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau : j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée ; parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible : mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La fête du gui sacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère ; & dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent, & après avoir déclaré leur passion, & éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris & de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit, & moururent.

Peu de tems après, il se fit un tournois magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venans, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui l'avoient parée, & qui lui servoient de dames d'honneur : quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté : mais la princesse sa

nièce, qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit & de honte, en voyant Alie : ce n'étoit pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté; les héros se déclarèrent pour Alie : le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard, & le sénéchal de Poissy, se mirent sur les rangs en sa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnèrent jusqu'ici; vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal : pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillans & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haîne d'Alie, & qu'ils se consumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première princesse du sang; & comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus : mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, sur-tout pour le vicomte de Gonesse, qui étoit un Seigneur de grande espérance, & auquel il m'a paru que vous aviez

quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haîne universelle qu'Alie avoit pour tous ses amans. Cependant, je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime, qui ne se présentoit point : je n'en doutai plus, quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de rôder autour de la forêt de Noisy : j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens ; c'étoit un loup qu'on couroit : il me parut fort gros & fort insolent ; car quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant : mais je fis un petit saut en l'air, & il passa pardessous moi : dès que les premiers chiens m'apperçûrent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent ; je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, & lorsqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, & je les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit : je les attendis encore ; le

maître étoit à leur queue, qui les fit rompre, d'abord qu'il me vit arrêté; je le laissai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal, je marchois seulement à petit pas pour l'éloigner de sa troupe : je crois qu'il connut mon dessein ; car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe : alors il se mit à me considérer avec une grande attention, &, à ce qui me parut, avec quelque sorte de plaisir : pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille, & de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-tems regardé, il s'écria : Le joli petit animal ! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ? Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y serois en repos & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois : si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour ..... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute ; à mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit : il ne s'en falloit guères, puisque c'étoit le géant Moulineau qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & remplissoit l'air de mugissemens. Dès qu'il m'eut apperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi ; il me lança même un dard qui pensa

fendre

fendre un arbre en deux derrière moi : le beau chasseur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare ; le cruel Moulineau en fut si transporté de colere, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance : mais qui lui passa par-dessus la tête ; car par bonheur le géant est aussi mal-adroit qu'il est fort & brutal : le beau chasseur mit l'épée à la main, & s'élançant vers lui, pendant qu'il étoit penché sur le cou de son énorme cheval, par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup, comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre & sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé ; & mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur. Pour mon généreux défenseur, touché d'amitié & de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivoit, je me mis à courir : mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine ; cependant, après avoir bien couru, je m'apperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend les rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce

moment; ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amans qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides, qui venoient de la déshabiller, se sauvèrent dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derriere un buisson, pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-tems dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque tems, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise : mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion & de mépris, dont elle avoit tué tous ses autres amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit aussi charmante, & je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être : mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin, le beau chas-

seur parla respectueusement à Alie, & lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit, n'avoient rien de sauvage; & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire si-tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la reine des dieux ou la mère des amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous, lui répliqua Alie, si vous n'êtes point un de ces amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non-seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le prince de Noisy.

Malheureux! s'écria le Druïde, en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, & m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie, qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, & la fit rêver quelques momens: mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne

pouvoit plus vivre ſans la voir ? Elle lui dit, qu'il vînt la troiſième nuit d'après ce jour, au bord de cette fontaine ; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que, ſuivant le bord du ruiſſeau, il ſe rendît aux eaux du Nil où elle l'attendroit, & lui ordonna enſuite de ſe retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer juſqu'au tombeau. Et toi, que faiſois-tu, lui dit le Druïde, pendant que tout cela ſe paſſoit ? Je m'applaudiſſois, répliqua Poinçon, d'avoir ſi heureuſement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous ſembliez ſouhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors : mais je vous ai offenſé depuis, je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empreſſement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorſque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fites de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère, en l'expoſant à la vue d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, ſi vous ſaviez comment les choſes s'étoient paſſées, vous nous tueriez tous trois, & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois

mieux une autrefois, & vous aſſurai que je n'aurois point de repos que je ne vous euſſe amené celui que vous vouliez ſi maltraiter. Vous pouvez vous ſouvenir avec quel empreſſement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je ſavois bien qu'il viendroit aſſez, ſans que je l'allaſſe chercher, deux jours après je me fis cerf; mais au lieu d'aller agacer le prince de Noiſy, qui ne ſongeoit à rien moins qu'à la chaſſe, je fus me préſenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec ſon équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus ſuperbe de toute la forêt; il me pourſuivit à toute outrance, je réſolus de le mener bon train : ma première ſtation fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis, & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de ſon éléphant de cheval, il prit haleine : j'étois arrêté, ſes chiens me crurent aux abois, il les pouſſa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai enſuite au bas de la montagne, il me ſuivit avec ardeur; je ſautai par-deſſus une carrière à moitié-couverte de ronces, il s'y précipita avec ſa bête, qui penſa ſe rompre le cou : il en fut tiré à grand peine, & voyant que je ne faiſois que trotter devant lui, il voulut avoir ſa revanche. Je le ramenai à Poiſſy, où je paſſai la rivière, il s'y jeta du bord le plus eſcarpé que

j'avois exprès choisi ; de sorte que, s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fut dans la nature : mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre un autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire, & s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer, & que vous voyiez bien que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins & du château pendant la nuit, ayant quelqu'autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable & bien tendre. Aussi-tôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le Prince, où elle croyoit l'attendre encore longtems, & le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenèrent, & mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy, tout ce que l'amour le plus

respectueux & le plus tendre inspire dans ces occasions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri, permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira, le Prince se sentit troublé à ce soupir, il en demanda le sujet; Alie lui dit, qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre, en sa faveur, les obstacles & les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant & de ses menaces : mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte, que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert par son horoscope, qu'il lui seroit funeste, tant que le prince de Noisy resteroit parmi les hommes, que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, & pour se délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le seul objet de vos craintes & de vos persécutions, & qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes ; le prince de Noisy se jeta à ses pieds, & lui dit : qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes, qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs & son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur ; ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy, qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux ; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la suivît dans le château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle : mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du prince

de Noisy, qu'au bout de quelques minutes, il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant, il ne put jamais entrer, tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite, & tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite, s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie, impatiente, parut à une fenêtre, & voyant le Prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre : mais la même chose lui arriva en-dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de Noisy, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & sur-tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains; alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir : mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, & le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, & la terre trembla; le Prince ne laissa pas de ramasser son livre,

& de se sauver : mais depuis ce jour, il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, & vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus ; car après l'avoir souvent demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance & de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce tems-là que vous conçûtes tant de haîne pour le bélier du géant dont on vous a appris des choses si extraordinaires, & dont le ministère vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie prises, & quelqu'industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce bélier si singulier; une Puissance secrette me rendoit immobile, dès que j'en étois à une certaine distance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître, & souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous, je me soumets

à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrace. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour : car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie; quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit; il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, & pour en obtenir le pardon de sa faute. Le Druïde, qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, & le renferma dans la statue pour y veiller avec plus d'application & de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au-dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeans faisoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit de l'appareil de leur attaque, & des alarmes

d'Alie, quand elle les vit venir à l'assaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela, ce sont des voisins de la poësie, qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelques pailles au pied du mur, d'où sa maîtresse l'avoit tant offensé, & cela, dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant : mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir, dès qu'il eut apperçu cette espece d'inondation subite que le Druïde répandit autour de son château ; il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son bélier jeta sur ce petit torrent, & si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce pont, dans le tems que le géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le Druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa bibliothèque : mais son bélier l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut ; il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte ; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite ; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé ; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré, & qu'il y avoit sur-tout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable

d'étrangler une armée, quand on le lâchoit; que son avis étoit donc de se retirer, & que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le géant qui se laissoit volontiers gouverner, quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, & après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme trois loups, & bû comme trois forts ivrognes; il se jeta donc dans un grand fauteuil, en s'adressant au bélier.

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien & mieux que moi? Volontiers, lui répondit le bélier. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, & retournent, après un certain tems, dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le Géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva, & mettant la main sur la garde de son cimeterre: misérable roquet, s'écria-

t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieues de moi. Le bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, &, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva, en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable : mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme, & un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, & après quelques années baleine.

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil ; &, pour éloigner tous les inconvéniens de la métempsicose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le bélier après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere.

Depuis les blessures du renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre visite. Bélier, mon ami, lui dit le géant, en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois

plaisir ; car tous ces récits qui commencent par le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien ! dit le bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à leur place : ainsi, le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

HISTOIRE

De Pertharite & de Ferandine.

IL y avoit un roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris ; & elle, la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, il n'osoit la regarder ; cependant, elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mere : quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que, si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des ap-

pas, & qui osât les montrer avec applaudissement, aussi-tôt elle la faisoit enlever; aussi étoit-ce une chose à voir que ses dames du palais, pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure, que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdûment amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit : elle étoit maîtresse absolue de son royaume & de ses sujets : & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusques sur ses enfans. La princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre; elle étoit releguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante; c'étoit une vieille bossue qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse; ainsi,

les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi avoit un cousin qui étoit archiduc de Plaisance ; ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château, au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits : il prétendoit en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit passionnément, c'étoit avec raison ; jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite ; & la princesse, Férandine ; ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne qu'on prenoit pour une des Sybiles, elle demeuroit auprès du lac d'Averne, & s'appeloit la mère aux gaines, parce que l'entrée où elle demeuroit, étoit toute tapissée de gaines, où tous ceux qui venoient la consulter, étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ces gaines, avant que de rendre sa réponse. Tout

ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfans n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux : sa sœur n'y voulut jamais consentir; & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté, ils y entrèrent seuls : mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les états de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux gaines toute vive. La tentative eût été inutile, les sorcières de ce tems-là ne se laissoient pas brûler comme en ce tems-ci. Le président du conseil, homme sage & fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables avec chacun un couteau d'or, garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans

leurs gaines, car elle en auroit eu encore de vides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux & ces gaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le bélier, elle va le savoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne & un carcan. Le peigne étoit dans un étui; & le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, & un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui; lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la terre, du moins, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses états. Il

étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, & que parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remede cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, & peut-être à se farder ; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne, ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa gouvernante même, zélée ministre des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le prince, ayant résolu d'aller audevant des ambassadeurs à quelque distance de

la ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de se tenir prêts ; il en étoit adoré : mais ils n'osoient lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes & à la foiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux ; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien ; & monta fièrement sur le cheval : mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'un horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : & bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur, dès qu'il sentit l'air de la campagne : c'étoient des hennissemens, des haut-le-corps, des écarts & des ruades continuelles ; le prince

qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau, à force de le vouloir dompter ; il croyoit en être venu à bout, lorsque, revenant assez tranquilement au milieu des ambassadeurs, & passant sur un pont de la ville, le cheval se cabra, & franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière où il se noya ; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, &, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine, & toute la cour, étoient dans une grande place, sur des échaffauds où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçut avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince ; la reine, dès qu'ils approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince, qu'il se moquoit de prendre si mal son tems pour se baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse ; dès qu'elle parut, tout le peuple se

mit à murmurer & à verser des larmes ; les courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer, & les ambassadeurs, étonnés, ne savoient que penser en voyant cette princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coëffée : car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, & pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte : mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très-rudement par derrière, & la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit : mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées, quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte & de compassion; & n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant, & ayant ordonné

au prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de tems, fit commencer les épreuves; on présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine, & ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, & malgré la présence de la reine. Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde, elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa belle-mere, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grace, ordonna qu'on la brulât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable & chétive contenance.

Le prince ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir, qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir

une occasion de leur faire avouer leurs crimes, & les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse & de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton, en sa présence, étoit toute éperdue. Le prince commanda à ses dames d'atour d'aller parer & habiller sa sœur, comme il convenoit à son âge & à son rang, & d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit; la princesse revint si belle & si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui, & c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple, quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts : mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable, qu'elle tomba à la renverse, & fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince & sa charmante sœur, & déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne & leur carcan : mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le peigne en sortit de lui-même, & le carcan s'ouvrit pour la princesse, sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même tems, qui auroient continué long tems sans un

tremblement de terre qui ébranla toute la ville; auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince & la princesse; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler, & les courtisans, après s'être mis en grand deuil, se dispersèrent pour aller le chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, est que le désespoir de la reine effaça toutes ses autres afflictions. La haîne qu'elle avoit eue pour le prince & pour la princesse, s'étoit changée en tendresse, & en tendresse si violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le roi de la venir voir pour lui demander pardon : car, au lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, & son imagination le lui représentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se paſſoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince & la princeſſe. C'eſt bien fait, dit le géant; car tu commençois à me lanterner l'eſprit par toutes ces tracaſſeries & ces changemens d'humeur; & puis pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmouſets? Car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noiſy. Oh! que j'aurois de plaiſir à lui fendre l'eſtomac, & à lui arracher le cœur, ſi je le trouvois. Mais le crapaud, ſans doute, eſt allé ſi loin depuis l'affront qu'il me fit, & ſa trahiſon, qu'on ne ſait ce qu'il eſt devenu. Ce qui me conſole eſt que tu me promets de me le faire voir quelque jour; oui, je vous le promets, dit le bélier, qui reprit ainſi ſon hiſtoire.

Cet orage qui avoit diſperſé tout le monde le jour des épreuves, s'étant ſéparé en deux différens tourbillons, avoit enlevé le prince & ſa ſœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces ſortes de voitures vont fort vîte. La princeſſe ſe trouva donc au milieu d'une forêt fort ſauvage; dès qu'elle eut repris ſes eſprits, elle s'apperçut du triſte état où elle étoit; & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce déſert, s'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtés,

elle ne vit que des arbres & des rochers, & les seuls échos lui répondoient, quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errante à l'aventure, par des sentiers difficiles, quand deux gros loups, qui cherchoient fortune, l'apperçurent, & vinrent à elle la gueule ouverte : elle se crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer ; dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, & se mirent à fuir, comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de-là, & plus loin, de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers, à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les bergers, & pour implorer leur secours : mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, & les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'apperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas

connue avant la déroute des moutons ; cependant, elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers : mais elle avoit beau courir & les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces & les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, & qui lui laissa voir de loin un vieux château ; cette vue la soutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le tems même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, & revint sur ses pas, se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, & se mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins à l'examiner ; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh ! s'écria le géant, le voilà donc arrivé, ce renard blanc : j'en suis vraiment bien-aise ; car je le croyois perdu depuis le tems que tu m'embarrasses l'esprit de toute autre chose, peut-être assez inutile. Eh bien ! que firent-ils, après s'être bien regardés ? La princesse, répondit le bélier, cacha vîte son carcan de peur d'effrayer le renard ; elle n'auroit pas voulu pour toute

chose le perdre de vue, car avec cet air fin & spirituel que les renards ont dans la physionomie, il avoit une grâce singuliere, & je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & se mit à courir tout d'un autre côté; cependant, il n'alloit pas assez vîte pour qu'elle le perdît de vue: enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre, d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrît une espèce de petit palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré; la crainte & l'incertitude retinrent un moment la princesse: mais l'envie de suivre son aimable renard, l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc, & le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé: car rien n'y manquoit; & voyant son cher renard à ses pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers & ses fatigues passées, mais

elle se seroit passée du reste de l'univers, pour ne bouger de-là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère. Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure ? Cela ne se peut, répondit le bélier : mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le bélier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de se souvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la princesse de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grand pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, & du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi son père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haîne & de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée par la foiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses

tristes pensées menèrent son imagination assez loin, & conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançoit jusques dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte & désert : mais du côté de la mer, il vit en éloignement une île qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassoit point de regarder; il lui vint d'abord dans l'esprit, que la princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse & d'une herbe épaisse & touffue; il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, & la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissans du côté de l'île, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à-peu-près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du Druïde, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit; quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu

l'insolence

l'insolence de m'offenser, aime encore Alie! Tiens, bélier mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, & l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bientôt, répliqua le bélier; car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons-là ce sujet, que nous reprendrons une autrefois, & retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette île, dont le terrein lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet, que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chere, & passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence: mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette île. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui; cependant, il revint au bord de la mer, s'y promena quelque tems, & comme il avoit remonté sur son rocher, pour mieux voir

cette île agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher, pour en trouver quelqu'autre ; quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde ; il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme ; il passa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter, car ce rocher s'avançoit dans la mer ; enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrein plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit ; cependant, il ne la voyoit point ; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher ; il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson, fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en se tournant, pour éviter cette vue désagréable ; & dans le moment, il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner : mais il ne vit plus cette peau. Alors, il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter ; il n'y trouva personne, & sa surprise redoubla bien encore, quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la

nature seule n'avoit pas faite, car elle étoit partout revêtue de marbre, & les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébène, doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer, sans y rien voir & sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin; il y monta avec ardeur, & revit avec plaisir la belle île. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé; aussi-tôt il descendit; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante; il en eut encore plus de peur que la première fois; il fit le même bruit, & aussitôt il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau; il y mit la main, & l'ayant trouvé tiéde, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner : mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain,

& qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit devers l'île. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers, qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'île, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile: à mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, & l'objet sembloit diminuer; cela le fit sortir de son embuscade pour ne le pas perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Il se mit tout au bord de la mer, & vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers, dans une conque marine qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche qui étoit attachée, par l'autre bout, à ce merveilleux charriot, le faisoit aller à son gré, par le secours des zéphirs. Le prince se mit à

genoux, ne doutant pas que ce ne fut la déesse Thétis, qui se promenoit sur l'eau; rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de son équipage; excepté que cette Thétis, qu'il voyoit, n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout-à-coup ralenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse toute entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux,
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits;
La plus belle taille du monde,
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus : elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté, car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même tems,

& cela, d'une si grand force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, & en le tirant, il fit tomber le peigne & son étui. Cette beauté ne l'eût pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied-à-terre : mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros, fut sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, & le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son île, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses désirs se tournèrent vers cette île, & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre : trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémissemens, tels que font les chiens quand ils sont en affliction; il leva les yeux, & vit le renard blanc qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, & faisoit plusieurs gestes de ses pattes de devant, vers l'île. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit

détaché de l'île, aux cris & aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage; le renard descendit, & dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, & se mit en devoir de lui baiser les mains, & de lui lécher les pieds : mais le prince qui, dès cette première vue, l'aimoit & l'estimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé; le renard blanc fit signe au prince, de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, & d'entrer avec lui dans le bateau; c'est ce qu'il souhaitoit ardemment : mais avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait, il le tira de sa poche, de colère, & alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, & sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, & ne voulant point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne & l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même : mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, & d'une flèche qu'il y mit, perça le

renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, & tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guères moins rempli d'affliction, que si la flèche l'eût percé lui-même ; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à bord : mais il ne trouva plus personne, & il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer, pour tâcher de regagner le bâteau, & pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru : mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer, comme de dessus la terre. Les espérances du prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même tems, & il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur & du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le bélier, le géant Moulineau se mit à bailler, & se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, & se mit au lit.

Le bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître, & apres lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine & ses agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près, à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde, qui commandoit aux élémens, trouveroit bien le moyen de subsister, malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille. Par quel stratagême? dit le géant. Le voici, répondit le bélier: que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent, que vous avez trop de tendresse pour sa fille, & trop de respect pour lui, pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, & le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que pour les frais de la guerre, & pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds,

du même or que le Druïde son père, garde sous la statue de Cléopâtre. Eh ! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré ? Votre grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai auprès du Druïde, & que, comme la force de ses enchantemens dépend de sa vie, je prendrai mon tems pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château pour vous rendre maître de sa fille & de tous ses trésors ? Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur & d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le bélier n'en eût pas seul l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un hérault d'armes au lieu d'un trompette. Le bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La chose étant résolue, suivant ce dernier avis, tandis que le hérault se préparoit, & qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc : ce qu'il fit de cette manière.

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pé-

nétré de tendresse & d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires; le renard, la nymphe & le poisson occupoient ses pensées tour-à-tour, sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, & l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains; elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendu deux fois; il se coula le plus doucement qu'il put, jusqu'à l'entrée de la grotte: il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue; il étoit si près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici.

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne.

Quand vous me trouverez dans l'eau ;
Et quoique rien ne ſoit plus beau
Que mon éclat, quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles ſi flatteuſes pour ſon eſpoir, & cependant ſi obſcures & ſi myſtérieuſes, augmentèrent tellement ſa curioſité, qu'il entra bruſquement dans la grotte, bien réſolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuſe, de n'exécuter que la moitié de ſes volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſſentiment que ſa divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuſe.

On ne chanta plus, d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaines d'ébène garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la gaine. Cette ſorte d'illumination le ſurprit : mais il le fut bien plus, quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamarré de gaines en broderie d'or; il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un ſous ce pavillon, & un moment après, il entendit ces mots :

« Prince, je suis celle que vous aimiez & qui » vous aime, faites tout ce que je vous dirai, » quelque difficiles que les choses vous pa» roissent, & ne vous effrayez pas dans une » aventure où vous me perdrez pour jamais, » si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoi» gnez la moindre peur. » Moi, peur ! s'écria-t-il.....Dans le moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir ; une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du bain, & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point : mais il suoit à grosses gouttes, & le cœur lui battoit. Cependant, il regarda fixement cette affreuse hure qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphe comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coëffure, & lui serroit le front & les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe, toute l'horreur du prince se dissipa dès que ses beaux yeux se tournèrent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la nymphe lui dit : Que faites-vous, prince ? les momens sont précieux, que ne me

peignez-vous ? La peigner, disoit-il en lui-même ! eh ! comment ? La nymphe lui parut irritée de ce retardement ; il prit donc son peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup d'effort. Mais à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arrière, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, & le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes : les transports de joie qu'il sentoit, lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée, après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la nymphe sortoit de l'eau, les lys, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux ; mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une chose à voir que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe prenant la parole : c'est assez, dit-elle, laissez-là votre peigne & son étui pour brûler vîte ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! Que la mienne, avec

tout mon corps & avec tout l'univers, soit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe : mais ce n'est pas ici le tems d'en étaler la délicatesse, il n'est question que de m'obéir ; si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais ; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution, & tandis que la pitié, l'amour & l'obéissance se disputoient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, & toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai ; mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion, & pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa, il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau : mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage ; il couroit pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il

vit la peau du poiſſon : la même horreur le ſaiſit, à cette vue, & indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit tranſporté de colère, en s'écriant : pour toi, déteſtable peau, qui reſſembles ſi peu à celle de la nymphe que j'adore, tu ſeras brûlée ; & courant de toutes ſes forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme aſſiſe qui ne l'eut pas plutôt apperçu, chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri & ſe ſauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait ſauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il ſe ſaiſit d'un tiſon, & revint en toute diligence vers ſon poſte ; ſon tiſon fut inutile ; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe ; il penſa s'en déſeſpérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour ſa récompenſe.

Il ſortit comme un fou pour courir après, ſans ſavoir de quel côté il alloit ; il parcourut toute la forêt, ſans que nul objet s'offrît à ſa vue. Le jour commençoit à paroître, lorſqu'il ſe trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé ;

Il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit, il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur, ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois : il courut avec empressement du côté où il l'avoit vu fuir, sans se mettre en peine du carcan ; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long, si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié ; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre, pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe & de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc, & fit bien ; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée ; poursuivit ainsi.

O mon cher frère ! si vous aviez connu les charmes de ce renard ; il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé : ses soins & ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel : il sembloit deviner mes pensées, tant

il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits: je n'en faisois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée; j'en avois si peur, que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan, qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions, étoit embelli de jardins, de grottes & de fontaines: le renard m'y conduisoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui; cependant, il sembloit me demander quelque chose par ses regards & par des gestes supplians; j'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire; car je lui aurois donné ma vie; à la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson, à l'extrémité du jardin: le renard blanc l'apperçut dans une de nos promenades, & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus: mais dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine: à ce bruit, le pauvre renard fit un saut en arrière, & d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre

te maudit carcan que je détestois, & que j'aurois abandonné, si je ne m'étois souvenu qu'il m'étoit nécessaire dans le bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit ; & depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans cesse par les bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle & bien-aimé renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau ; & dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit : mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère, sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors ; & comptant sur la complaisance & l'amitié du prince pour elle : mon cher frère, lui dit-elle, en lui serrant les mains & en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le renard blanc, & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le cher-

cher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur, quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, & lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue; & pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue pût s'étendre sur la terre & sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie; ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, & l'idée de la nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes?

& que sont devenus ses sentimens si favorables, qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît! Mais, s'écria-t-il tout-d'un-coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire ? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe, & convaincu de sa première erreur : oui, continua-t-il, c'est cette peau dont elle vouloit se défaire. Ma foi, dit le géant, je m'y serois mépris tout comme lui ; d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais achève ton conte ; car franchement je commence à le trouver un peu long.

Le prince, dit le bélier, persuadé entiérement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, & le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois, comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres, pour se sauver d'un

homme à cheval qui la poursuivoit : malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main ; & ne doutant pas que ce fût le meurtrier du renard blanc, & que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vûe en descendant du rocher : le désir de la secourir & de venger le renard blanc, sembloit lui donner des aîles : mais sans aller si vîte, il les eut bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ses bras : il alloit la mettre sur son cheval, quand le prince arriva. La beauté de cette personne l'éblouit d'abord : mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mere ; il ne savoit point son heureux changement ; & le souvenir de ses cruautés & de sa haine pour sa sœur & pour lui, pensèrent le faire repentir d'être sitôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur ; & mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure, & la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint, en lui disant, que c'étoit l'archiduc de Plaisance : il n'en douta pas, après l'avoir examiné : car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fut au monde. Il

avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, & ses habits tout en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du roi son mari, que ce maudit archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colere, à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie : mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, & vraisemblablement il étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine & le prince alloient à grands pas, vers l'endroit où le roi étoit, elle contoit au prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher ses enfans; que désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train : mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la mère aux gaines, qui l'avoit fait conduire à l'île des gaines, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivoit,

il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit, lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, ou de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration & de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, & de l'assurer que celle dont elle parloit, ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; & se mettant à genoux à son tour, il conjura la reine de le conduire à l'île où étoit cette adorable princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle: mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la princesse votre sœur; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie, dit le prince alarmé? De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du renard blauc, la belle reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre renard nous venoit voir de tems en tems, & nous charmoit par ses manières. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'île, j'étois au rivage pour l'attendre, la belle enchantée s'y promenoit avec moi: mais elle ne

pût rester jusqu'à son arrivée ; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & sur le champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis : mais j'eus bien d'autres sujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre renard blanc, baigné dans son sang, & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux, & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au palais des gaines, où il est servi comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle ; mais la gouvernante de l'île, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la reine des oracles ; j'y portai l'oreille, & j'entendis que, si je pouvois amener le prince & la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'île, le renard blanc étoit sauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi ! J'en fus transportée de joie ; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, & lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi ; cepen-

dant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois, qu'il n'eût trouvé ses enfans. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois; il me crut: ensuite, je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour, que l'archiduc son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc qui, par malheur nous suivoit, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, & d'un autre qu'il avoit mise à son arc, m'alloit donner la mort: mais il se retint après m'avoir quelque tems considérée, & je jugeai qu'il vouloit me faire tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légéreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le tems qu'il perdoit à remonter à cheval, m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui: cependant sans votre secours j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé: mais ils ne l'y trouvèrent plus; ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une

part, & le devoir de l'autre, vouloient que, laiſſant là toute autre inquiétude, ils ſe remiſſent à le chercher : mais l'amour, beaucoup plus preſſant que tous les autres égards, s'y oppoſa. Ils ſouhaitèrent donc toutes ſortes de proſpérités au roi en quelque lieu qu'il fût, & s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princeſſe, & voguèrent enſuite vers l'île des gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princeſſe aſſiſe qui ſe déſeſpéroit, elle tenoit la tête du roi ſon pere ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes ; elle le croyoit mort ; mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſſer, & qui vouloit encore lui ravir ſa femme, & de plus, la perte de ſon ſang l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été de ſe traîner juſqu'à cette grotte pour y chercher du ſecours ; ſa foibleſſe & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris & les plaintes du fils & de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros & les divinités interdites, c'eſt-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des

compresses de gaze, & ensuite le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'île, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère, la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes, elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction : mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile : son impatience fut enfin satisfaite, ils abordèrent, mirent pied à terre, & bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc.... Oh ! va te promener avec ton archiduc, dit le géant : je te défends absolument de quitter ton île que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le bélier, il poursuivit ainsi.

Le renard blanc, couché sur un petit lit, auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin, ses yeux

étoient fermés, & tout son corps sans mouvement : mais au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux, & rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, & remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui : mais la gouvernante de l'île qui ne l'avoit pas envoyée chercher pour se lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée : que faites-vous ? lui dit-elle, il est question de guérir le renard, & non pas de le plaindre. Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête ; & pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer, & de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement ; & tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard ? Sa vie est entre vos mains, & dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais : mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la princesse, de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu : dès

qu'on le fût, ce fut une lamentation universelle; tous les assistans se mirent à crier, le carcan est perdu; & mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, & sur des tons différens crièrent; le carcan est perdu!

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit; celui qui avoit pansé le renard de ses blessures en revénoit, & dit au roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car sans doute, il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi par la manière chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaines, sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussi tôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus char-

mant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse ; aussi n'y perdoit-elle pas, & ravie de joie & d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite ; car sans doute que votre grandeur sait depuis long-tems qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, & sur-tout quels furent ceux de cette tendre princesse, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée. Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord & ignoroit ce qui venoit de s'y passer ; il y rentroit triste & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'île, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se

tournant vers la gouvernante de l'île, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, & des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, répartit la gouvernante; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur le champ il le tira de sa poche, & la gouvernante l'ayant reconnu, lui dit: eh bien! il faut peigner la nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure, reprit-il! oui, je le jure, qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée. Doucement, dit la gouvernante; &, si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits & dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné prince, & je mourrai plutôt! Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs, qu'elle

me doive ſa tranquilité, je la paierai ſans regret de ma vie. Venez, donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner ſi vous oſez ! A ces mots elle le mena, ſuivi de tout le monde, juſqu'à la porte d'un ſalon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit au milieu de ce ſalon cette malheureuſe nymphe aſſiſe dans un fauteuil, & paroiſſant toute embrâſée. Sa gorge & ſes bras étoient à demi découverts, & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut, car ſa tête étoit enveloppée de flammes épaiſſes qui lui tenoient lieu de cheveux, ſon viſage étoit tout enflé, & ſes yeux étoient prêts à ſortir de ſa tête. Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarraſſant de la tête du crocodile & de ſa peau; allez la peigner. Il ne ſe le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira ſon peigne, & ſe jeta d'abord dans le ſalon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit ſon peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la nymphe, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'aſtre du jour, lui tendit la main; il ſe mit à genoux pour la baiſer. Alors le beau Pertharite entrant dans le ſalon qui avoit repris ſa fraîcheur naturelle, ſe jeta au cou de la

nymphe qui, de ſon côté, l'embraſſoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvemens de jalouſie qui vouloient naître dans ſon cœur, par les doux noms de frère & de ſœur qui frappèrent ſon oreille, & qui lui apprirent avec des transports de joie inconcevables, que la divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuſer la main; & qu'il ſe flattoit dans ce moment de poſſéder bientôt. Il ne pouvoit ſe perſuader que ſon bonheur fût réel: ſon étonnement auſſi ne pouvoit ceſſer, quand il penſoit que cette beauté céleſte qu'il avoit adorée ſous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, & que le beau Pertharite, ſous la figure d'un renard, avoit été ſi paſſionnément aimé de ſa ſœur.

Ces quatre amans les plus parfaits & les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine étoit auprès de lui, qui, par ſes empreſſemens & par ſes ſoins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendreſſe: comme ſa bleſſure étoit peu de choſe, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'hiſtoire de ſa métamorphoſe, & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'eſprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis

d'un nombre infini de ſpectres & de phantômes effroyables ; après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naiſſant, une femme d'une mine aſſez reſpectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaines, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, & un peigne de l'autre : tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan : & vous, Férandine, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à ma ſœur, peignez-vous de ce peigne, ſi vous voulez que votre père rentre dans ſon bon ſens; & pour vous conſoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, ſachez que, quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera ; & vous, belle Férandine, la même choſe vous arrivera, lorſqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous donne. La mère aux gaines diſparut à ces mots.

Cependant, pour ſortir de ce château, & pour guérir l'archiduc mon père, je me preſſai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me ſentis transformé comme vous m'avez vu. Ma ſœur fit un grand cri, dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raiſon ne m'avoit pas abandonné dans ce funeſte changement, je le ſentis dans toute ſon horreur. Malgré ma douleur, je

ſongeai d'abord à garantir Férandine du piege que la mère aux gaines nous avoit tendu. L'uſage de la voix m'étant interdit, je lui fis ſigne de ne ſe pas peigner, en portant mes pattes à ma tête; ce geſte la trompa, elle crut que je la priois de ſe peigner, & eſpérant que le peigne ſeroit peut-être le contre-poiſon du carcan, elle s'en voulut peigner : mais il n'eut pas touché ſes cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut auſſi-tôt vers la porte du château, en jetant ſon peigne comme j'avois fait mon carcan, gagna enſuite la forêt, & ne ceſſa de courir, qu'elle n'eût gagné le rivage oppoſé à cette île; je la ſuivis par-tout, & je vis que s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle ſe déshabilloit pour s'y jeter : mais elle jeta par malheur ſa vue ſur cette vilaine peau, & quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle ſe ſentit forcée par une puiſſance invincible de s'en envelopper, & de ſe précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé ſur le rocher où je faiſois des cris & des lamentations vers le château de cette île, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorſque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'île; je vis ma ſœur dans

un de ſes bons jours : elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde ; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que les jours où la peau ſe préſentoit à ſes yeux, elle étoit forcée de ſubir ſa deſtinée ; de ſauter enſuite dans la mer, & de venir à la grotte des bains où la peau la quittoit pendant qu'elle ſe rafraîchiſſoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui ſembla s'intéreſſer à notre malheur, me permit de venir de tems en tems voir Férandine ; nous convînmes des ſignes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'eſt à-dire, le peigne & le carcan ; la fortune, ou plutôt les enchantemens de la mère aux gaînes, me conduiſirent au petit palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle princeſſe de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer, comme je me ſentis forcé de la quitter, lorſque le carcan ſe referma ; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'île prenant la parole : c'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt

que la mère aux gaines, par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'archiduc & ſur ſa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces gaines, &... Non, non, s'écria le géant, je n'en veux pas entendre parler, je ſuis ſi ſaoul de gaines que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le bélier; car vous ſavez comme tous les contes finiſſent. Eh! que ſais-je comme celui-ci finira, reprit le géant, achève-le donc, & achève-le promptement.

Le roi de Lombardie guérit de ſon extrême laideur, continua le bélier, en guériſſant de ſa bleſſure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux gaines, avec le retour de ſa raiſon: elle donna l'île enchantée, la grotte aux bains, & tout le pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit ſa réſidence avec la princeſſe de Lombardie qu'il épouſa. Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie.

Le bélier ayant, heureuſement pour les lecteurs, auſſi bien que pour le géant, mis fin à ſon récit, il fut queſtion de dépêcher le hérault d'armes vers le druïde & ſa fille.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

PENDANT que le bélier amufoit le géant, fon feigneur, le druïde s'occupoit à remettre l'efprit de fa fille, en calmant les mouvemens de fon cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant, & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante enfemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu fincère du petit Poinçon ne l'affuroit que trop que fa fille avoit quitté toutes fes rigueurs en faveur du prince de Noify. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent & fpéculatif aime d'ordinaire une fille unique ; il y avoit bien une heure qu'il perdoit fon tems à vouloir lui prouver par les raifonnemens les plus fubtils, & par les démonftrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noify, au lieu de l'aimer. Tout cela ne la perfuadoit point, & fon cœur auroit combattu dix ans contre fa raifon, avant que de fe rendre. Le druïde, qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière, & prenant un air plus férieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup fenfible que je vais lui

porter; mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez : car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le druïde, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pépins est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie, de quoi se consoler de l'injustice de la fortune : mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la nature; une application continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre élémens; & leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont rendu savant dans l'avenir, & ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus des secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu

de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, & d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'enchanteur eſt une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mère aux gaines; elle habitoit autrefois les environs du mont Apennin; je vous conterai dans quelqu'autre tems tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſavant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux; ce fut par ſes artifices qu'il ſut ſe rendre maître du plus précieux de ſes tréſors : c'étoit un couteau dont les merveilleuſes vertus le faiſoient le principal appui de tous ſes enchantemens. Enfin, ce couteau étoit pour elle, ce que mon livre étoit pour moi; les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de ſon naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établiſſoit par-tout des eſpèces de bureaux tout farcis de gaines, elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer ſon ſecours, une offrande de couteaux, dans l'eſpérance que celui qu'elle avoit perdu ſeroit à la fin remis dans quelqu'une de ſes gaines. La magicienne, depuis quelques an-

nées quittant l'Italie, qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-tems à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est-là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts, & si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant, le perfide Merlin ne jouit pas long-tems de sa proie, le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, & cette merveille, qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait, & depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagêmes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne, avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises; & ces lieux que nous habitons, étoient inaccessibles à tous ses attentats : mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, & ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert mon père,

qui prévit votre naissance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau pour vous y mettre dès que vous seriez au monde ; c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme ; c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, & dont on n'approche pas impunément : car si celui qui l'aura conquis, vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir, en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber : mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druïde, ce phantôme qui vous avoit troublé la raison, doit s'effacer de votre cœur ; &, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, & après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit

fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le Druïde eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la mère aux gaines, le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union, le sort lui préparoit un établissement plein de gloire & de félicité : tout cela ne servit de rien, & le druïde fut contraint de céder aux empressemens d'une curiosité si bisarrre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, & permit à l'aimable Poinçon d'en sortir, & de se rendre visible; mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas; il fut au désespoir de ce mépris, car il aimoit la nymphe de tout son cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service : le druïde confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, & des pierreries qu'il avoit si long-tems gardées sans les voir; il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit; il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroissoit fort aigui-

sée. Le Drüide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect, & le mettant entre celles de sa fille : voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue ; les caractères qu'il y tracera, conduiront votre main, & satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, & puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, & pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau.

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture
Du Pauvre Prince de Noisy.
Vous, qui déplorez une perte
Que vous seriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut

de ſe percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit : mais ſon père la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts, pour calmer ſon déſeſpoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit ſa miſérable vie juſqu'à ce qu'elle dût attraper le maudit bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourmens auſſi longs que violens. Car je vous laiſſe à penſer combien on trouve horrible & déteſtable le meurtrier de ce qu'on aime, & ſi la grandeur des ſupplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juſte vengeance. Mais l'affaire étoit de ſe ſaiſir du coupable. Le druïde dit à ſa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir ſéduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter ſon deſſein, redoubloient ſon impatience & ſon déſeſpoir. Elle embraſſoit les genoux de ſon père, & le conjuroit par toute ſa tendreſſe, de mettre tous ſes ſecrets en uſage pour hâter l'heureux moment de ſa vengeance, lorſqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après, il vint annoncer au druïde le hérault d'armes du géant. Il fut réſolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduiſit dans le ſallon du palais où le druïde le reçut, tandis que ſa fille, ſuivie du petit Poinçon, ſe mit en

devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, & tout le marbre du jardin, par ses plaintes douloureuses : mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du druïde.

La joie, l'étonnement & l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du druïde, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous, que je n'aurois espéré de mon art, l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant : il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy, pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire dorer les cornes & les pieds, que pour se

rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, & qui depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain, pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions, & demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine, & quoique le nom seul du bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir & la douleur l'avoient extrêmement abattue, pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, & cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté :

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,

n'eurent

n'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non, quand soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand brillante sur les eaux
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle;
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me sérois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue : tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernières instructions à sa fille : mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite, ce couteau redoutable de la magicienne. Alie, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis

que je n'ai plus le talisman que je vous laisse; vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire, souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le bélier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes, faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête : s'il quitte alors sa forme de bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire, si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper, & s'il ne quitte point sa forme de bélier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits : cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous. Le druïde embrassa sa fille, & se retira dans le salon après ces instructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendoit les fan-

Couche-toi là, Scélérat ; si tu veux que je te touche.

C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sc.

fares des trompettes, & quelques momens après, le bélier ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant; l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le bélier avoit, pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer; elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains; cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit: couche-toi-là, scélérat! si tu veux que je te touche. Le bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, & se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr; & lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du bélier, & lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise & l'horreur du Druïde! Malheureuse! s'écria-t-il en reculant, quel sang

viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du bélier, ni celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du bélier Merlin, & la trouva pleine de cheveux, les plus beaux & les plus blonds qu'on eut jamais vus. En les regardant, une horreur secrette s'empara de son âme, & laissant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeler & courir après elle, jamais elle ne se fut arrêtée, sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés, se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Et, par malheur, les statues, les oiseaux &

les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie se débarrassant des bras de son père qui l'avoit jointe, tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive & la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce bélier, objet de sa vengeance & de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel & plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons, par l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui faire; elle se précipita sur lui, & l'embrassa pour la première & dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne sais, Mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit : mais je sais bien que le savant M..... n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires; la scène étoit attendrissante : car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidèle de tous les amans, & versoit sur son visage & sur la blessure qu'elle venoit de lui faire, un torrent

de larmes. Le druïde, le petit Poinçon, les Sylphides & tous les oiseaux des environs, assistoient, en pleurant, à ce triste & funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une Chasse téméraire
Les ont pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe légère,
D'amour autour d'eux réunis.
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre & savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré-là; car le héros de la pièce, égorgé sous la figure du bélier, & reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention; cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pont-Alie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événemens imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais; il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit, pour courir après sa fille. Il ordonna aux Sylphides

d'enlever le corps du prince de Noisy, & de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendroit les retrouver : ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, & ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du druïde furent mal exécutés, car les Sylphides timides & effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prièrent, tandis qu'elles restoient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il semble que le changement, dans l'exécution des ordres du druïde, ne dût pas être d'aucune conséquence : cependant, il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du druïde n'étoit pas frivole : il avoit pour objet, le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le salon du palais ; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, & plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe, & dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit ; il trouva donc une infinité de caractères, tracés sur les carreaux du salon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de

l'écriture ſur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le druïde le ſaiſit & l'arrêta : mais quoique toutes les langues de l'univers lui fuſſent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, VAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux du marbre, ſans en pouvoir tirer autre choſe que ce maudit CASIA, TUXIL, & qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang, dont il étoit ſouillé, pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine : mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la ſtatue de Cléopâtre pour le remettre à ſa place ordinaire : mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout ſon éclat, & tout le ſang diſparut. Ce fut alors que le druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais l'ayant appuyé près du même endroit de la ſtatue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le ſalon. Le druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briſer contre la ſtatue,

ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philosophe, il prit un parti plus raisonnable : après l'avoir renfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen & du chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui fit entièrement oublier nos amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales où les Sylphides la gardoient, représentoit par-tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais empereurs; & d'autres enfin, qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druïde avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre & désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris & un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer : elle de-

mandoit au ciel, à la terre & aux Sylphides, cet objet adoré, dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains & sur ses habits, elle les vit ensanglantés du martyre de l'infortuné bélier ? A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur dont elle vouloit charger les Sylphides pour le rendre à son cher amant. Les Sylphides furent effrayées de son égarement, elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria : non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle, en se levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté ; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en nymphe, qui gardoient Alie, que de vraies Sylphides ; car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son amant, & la belle Alie, toujours remplie

de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusqu'à la porte du jardin, & quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant lui venoit d'échapper par-là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, & que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin, dès que le Talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de tems auparavant, & le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre bélier: si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation : & si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont & la nymphe : tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague : mais quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y

être introduit après la mort du druïde, suivant ce qu'ils avoient concerté son premier ministre & lui; & tandis que la triste scène dont nous venons de parler, se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit cessé de roder au-dehors; il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse, & des trésors du Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le bélier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie l'ayant apperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit, & cette idée lui faisant redoubler sa course; cher prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtrière. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé Nain, il se détourna vîte vers ce visage, dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dans les siens! Il imagina que le fidèle bélier avoit égorgé le druïde;

& que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit dès cette première occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le druïde : l'heure étoit indue, les illusions mènent loin, & les géans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druïde ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvient enfin de sa fille : mais comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau, pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy, selon qu'il avoit résolu : mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les sylphides dont les unes se cachoient dans les palissades, & les autres fuyoient à son approche : il les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris d'y trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druïde, & qu'est devenue ma fille ? Votre fille, répondit

le désolé Poinçon, est, en toute sûreté, entre les mains des sylphides : mais pour le corps du prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est perdu, malgré tous mes soins ; je pleurois auprès de lui, je déplorois sa cruelle destinée, & je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand & le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la fontaine, pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru : mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'est abîmé jusques au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts, & dans le même instant le berceau s'étant élevé jusques au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, & a disparu à mes yeux. C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le druïde, tu as vaincu ! mais pour toi, scélérat ! dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le misérable poinçon étoit plus mort que vif ; cependant le druïde ne

ſavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la ſtatue de Cléopâtre, pour l'y renfermer : mais cette même ſtatue qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du taliſman, pour y renfermer le couteau, refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le druïde s'apperçut qu'il avoit laiſſé ſa bague au doigt de ſa fille : il courut la chercher au cabinet des veſtales (& vous jugez bien que ce fut inutilement). Nouvelles alarmes, nouveaux reproches & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druïde regagna ſon palais pour y chercher Alie : après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorſque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les déſaſtres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'aſtronôme qui ne ſuſpende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète ou quelqu'autre phénomène, & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une choſe lumineuſe, qui ſembloit ſuſpendue en l'air, & qui groſſiſſoit à meſure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorſqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des paliſſades, il lui parut attelé

de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce charriot qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce charriot : tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du charriot, & les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le druïde donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le charriot s'ouvrit & la mère aux gaînes en sortit, en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cens; elle avoit une adrienne de velours cramoisi, semée partout de gaînes en broderie d'or. Donnez, dit-elle au druïde, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde, elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui, & j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé,

si

ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-tems : mais allons nous repoſer dans votre palais. Le druïde ayant appelé Poinçon, qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air ſévère de conduire le charriot au cabinet des veſtales, & de le garder. En entrant dans le ſalon du Palais, la mère aux gaînes fut frappée des caractères que le coûteau avoit tracés; elle en treſſaillit, & s'arrêtant tout court : que vois-je! dit-elle, & par quelle aventure mon précieux couteau s'eſt-il échappé des mains du perfide Merlin, pour vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au reſte des mortels? Le druïde émerveillé, ſans pourtant lui révéler l'aventure de ſon couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la mère aux gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez ſon berceau;
Gardez votre bélier de l'eau,
Et je vous réponds de ſa vie.

Le docte M... nous aſſure qu'à cette explication le druïde devint plus pâle que la fraiſe de la mère aux gaînes, cependant qu'il ne voulut pas lui avouer ce qu'il en étoit. La magicienne ayant remarqué le trouble du druïde, lui dit : paſſons dans un autre lieu où je pourrai plus

commodément vous instruite de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art & la nature vous ont comblé. A ces mots, le druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté ; il y avoit fait peindre la représentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives ; & tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine & mille fleurs indiennes en faisoient les sujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé ni le présent ; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroissoit enrichie, étoit un jeune Auguste majestueux, qui dans les siecles futurs devoit réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, & dont la gloire devoit s'étendre jusques à de nouveaux climats. La mère aux gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après ; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le druide auprès d'elle, & lui parla de cette manière.

HISTOIRE

De la Mère aux gaînes.

QUOIQUE je ſache que vous êtes inſtruit d'une partie des choſes qui me regardent, je ſuis très-certaine que les plus eſſentielles & les plus particulières vous ſont inconnues; c'eſt de quoi je vais vous entretenir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Le druïde n'étoit guères en état de donner ſon attention au diſcours de la mère aux gaînes; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du ſalon, & le déſir de retrouver Aſie, lui cauſoient une agitation intérieure que toute ſa raiſon pouvoit à peine diſſimuler; cependant il écouta la magicienne avec une tranquillité apparente.

Je ſuis fille du premier ſouverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle; en naiſſant on m'appela Philóclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un ſiecle. Je naquis auſſi belle qu'on peut l'être en naiſſant: mais cette beauté devint ſi merveilleuſe dans la ſuite, que j'ai paſſé pour un miracle de beauté, & mon étoile, qui m'avoit favoriſée

de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit & la science les distinguoient. Je fus long-tems sans en voir qui fussent dignes de mon choix ; tout mon plaisir étoit la solitude, & tous mes amusemens la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant : cependant il avoit rassemblé à grands frais les livres les plus rares & les plus curieux de l'univers : mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture & du choix que j'en faisois, je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, & du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-tems impénétrable : il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les planetes & les constellations, sous les différentes figures dont les astronômes nous

les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés, au lieu des différens caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile & inconnu à tout autre, malgré le mystère & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles, par les secrets que le livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque, pour me mener à une chasse à l'oiseau. On me mit en habit de chasse ; je montai à cheval, & dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, & mon cheval, effrayé, m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita, & l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cet accident m'eût éloigné d'une foule importune,

je me promenai quelque tems, & trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant, au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie ; elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée ; un gros hibou causoit ce bruit, il tomboit de branches en branches, & s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté; mais, au lieu de s'envoler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre, à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des aîles & s'envola ; son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne, à dix pas de là, & fit un second cri ; je m'en approchai ; mais le hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vu, il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui

s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour, la bibliothèque me fut interdite : tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes ; & comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou ; je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté ; j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière ; & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, & m'endormis d'un profond sommeil : il ne dura guères, & ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satyres : il en avoit le visage, & quoiqu'il n'en eût ni les cornes, ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes sirc auroient peut-être été inutiles pour m'en

garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre; il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri; il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre; la terre étoit arrosée de son sang, & quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher; je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel; il étoit tombé à la renverse, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré que les endroits de cette lame, qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, & je ne me trompois pas; je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher, à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive: ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige; j'en appuyai la pointe sur le rocher, pour essayer si le sang ne s'effaceroit point: mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer

d'un mouvement auquel je cédai; & suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, & c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher.

Jeune beauté qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues; je vais vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau, n'avoit pu le faire disparoître; je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or: l'or se fondit, & le sang s'effaçant jusques à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, & je sortois toujours d'embarras

par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le tems qu'il est sanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marsias, puisqu'il rendoit des oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers; mais finissons.

Je restai auprès de mon père, sans jamais vouloir consentir aux engagemens pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter, & j'y restois dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-tems, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Egypte, l'Afrique, la Perse & les Indes; plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différens voyages, & les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue; le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre:

je pris la figure que vous me voyez, pour ce voyage, & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin; je l'en trouvai digne, je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusques à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée, dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette beauté fameuse, immortelle; en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un

homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin; & pour m'y cacher à sa poursuite & à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où l'on m'a vue: mais toutes mes précautions furent inutiles; le perfide fit tant, qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis: vous savez le sujet de ces gaines universelles, qui m'ont fait donner le nom de la mère aux gaines; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé asyle à la cour de Pepin; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy: c'est là qu'il a élevé son fils, dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union: le livre dont je vous ai parlé, m'a instruite de toutes ces choses, & me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas

à la vie ; & ce n'eſt qu'en lui rendant ce fils, que l'enchanteur ſe réſoudra à me rendre mon couteau. C'eſt maintenant à vous à m'apprendre par quel haſard il a pu échapper de ſes mains pour égorger ſon fils, & pour tracer enſuite les caractères que j'ai lus ſur le marbre de votre ſalon.

Le druïde, pénétré de ſon affliction, ne pouvant plus ſe contraindre, & ſentant de plus le beſoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, ſe jeta alors à ſes genoux, & en les arroſant de ſes larmes, il lui conta naturellement l'état préſent des choſes.

Quoi! s'écria la mère aux gaines, le prince de Noiſy a diſparu dans la fontaine? Le berceau d'Alie, en paroiſſant au-deſſus de l'eau, a été enlevé par Merlin? car n'en doutez point, c'eſt lui-même qui vous a fait le vol, & de plus, votre fille eſt perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle : la perte d'Alie qui vous eſt le plus ſenſible de tous, me fait trembler pour vous, puiſque vous ne la trouverez qu'en retrouvant ſon berceau; & comment l'eſpérer, votre plus cruel ennemi en étant poſſeſſeur; & cet ennemi eſt Merlin, qui, malgré mes ſoins & mes précautions, m'enleva mon couteau. En diſant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne, & d'un ton pénétré de douleur, elle ré-

péta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt.

Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'eſt ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux tréſor que j'ai tant appréhendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords ſi cuiſans, & qui ne finiront jamais. Hélas ! que pouvois-je faire de plus pour te conſerver ? Que ne me gardois-tu de même ſelon ta promeſſe, quand le charriot enchanté vint ſe préſenter à mes yeux, dans les déſerts de l'Apennin ?

Le druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux gaines, crut ne pouvoir mieux prendre ſon tems, pour lui apprendre que ce couteau ſi précieux & ſi regretté, étoit en ſa puiſſance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut ſi tranſportée de raviſſement à cette nouvelle, qu'elle penſa s'en évanouir. Le druïde la conduiſit à la ſtatue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit ſeule la faire ouvrir. Il reſta donc tout court vis-à-vis de la ſtatue & de la magicienne, à qui il avoua, qu'en perdant ſa fille, il avoit auſſi perdu ſon taliſman qu'elle avoit au doigt; il lui apprit que

cette bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La magicienne désespérée, résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au druïde d'ordonner à Poinçon d'aller sous toutes sortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jetant à corps perdu entre les bras du géant; cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie: mais grande étoit la vertu des talismans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui croient. La charmante Alie, qui pensoit courir après l'ombre de son cher amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air: mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide & raisonnablement épais! sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant avec horreur le danger où elle venoit de se jeter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts pour se débarrasser du géant qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son ame, quand elle se vit renfermée, & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit

poignardé l'objet de toute sa tendresse, & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit. Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy; elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main : le géant voulut l'embrasser pour la remercier : mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son bélier. Il est mort, lui répliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de Noisy! s'écria-t-elle, c'est moi qui sous la.... Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le tems d'achever, & sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le géant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie! Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois, dès cette nuit, reçue tout botté dans mon lit : mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon bélier; je vais t'enfermer dans sa chambre, & ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble si mon favori n'est plus : ton père sera ma première victime, & quand je serai las de t'avoir fait servir

à

à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabanne de défunt le bélier, où il lui donna le tems de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne, & la malheureuse Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout sur les murailles; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle & délicat bélier, & ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du druïde au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabanne; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit: vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son livre: mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé: ce fut donc pour éviter sa rencontre, qu'elle prit un assez grand détour; & après avoir mar-

ché aſſez long-tems, elle apperçut un bois où elle ſe jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de Noiſy. Dès qu'elle y fut aſſez avancée pour s'y croire en ſûreté, elle ſe laiſſa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante & de laſſitude : elle ſe ſeroit donné moins de tourment, ſi elle avoit pu s'imaginer ce qui ſe paſſoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du bélier, étoit ſorti de chez le druïde environ en même tems que le géant ſortoit de ſa demeure : ils ne manquèrent pas de ſe rencontrer, & d'auſſi loin que le ſeigneur Moulineau apperçut ſon cher favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte des tréſors de ſon ennemi : mais il fut fort ſurpris de voir que ſon favori le bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté : il eut beau l'appeler & le menacer en courant après, le bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette pourſuite de l'autre, par le terrein le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura ſi long-tems, que le géant ſe rendit, & après un vaſte détour, ſe voyant aſſez

près de ſon quartier, il réſolut d'aller prendre ſon grand cheval, pour avoir raiſon du déſerteur qu'il avoit ſi long-tems & ſi inutilement pourſuivi.

Dès que le géant eut lâché priſe, le bélier partit à toutes jambes, & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde ſans rien trouver, il parvint, avant le coucher du ſoleil, à cet endroit de la forêt de Noiſy, que la pauvre Alie avoit pris pour ſa retraite : il la trouva dans le moment que défaiſant de la plus belle jambe du monde, la plus belle jarretiere de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus déſolée qui fut jamais. La préſence du bélier prévint le funeſte effet de ſon déſeſpoir. Rien ne peut exprimer ſon étonnement & ſa joie à cette vue. Eſt-ce toi ? s'écria-t-elle, en l'embraſſant, eſt-ce-toi, mon cher prince ? Eſt-ce toi que je revois ſous cette figure odieuſe qui m'a ſi cruellement abuſée ? Le petit Poinçon pleuroit; tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la bleſſure qu'elle lui avoit faite; il balançoit à ſe découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui cauſoit cette illuſion : mais il fallut pourtant reprendre ſa véritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de ſe calmer, en lui diſant qu'elle

devoit beaucoup eſpérer du ſecours que lui promettoit la mère aux gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, ſe laiſſant aller aux diſcours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le ſuivre pour ſe rendre chez ſon père.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarraſſer Alie, lui dit : ma belle maîtreſſe, ſi vous ſaviez la joie que vous allez cauſer au druïde, mon ſeigneur, en lui rapportant ce livre, vous en ſentiriez moins de douleur : il eſt rempli des plus beaux ſecrets de la nature, & des plus jolies hiſtoires du monde ; je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour diſtraire votre affliction vous en conter une ; car mon maître me laiſſoit lire quelquefois pour lui : il ne s'eſt jamais amuſé à lire les contes dont il eſt rempli.

Il y avoit autrefois un druïde en baſſe Bretagne, qui s'appeloit Gaſpard le ſavant : il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros livre, où toute la ſcience du monde étoit renfermée : il avoit auſſi inventé un langage nouveau, compoſé de fleurs, de plantes, de planètes, & je ne ſais combien d'autres choſes. Or, ce Gaſpard le ſavant avoit un fils ſi beau, qu'il devint amoureux de lui-même : il n'avoit point de plus grand

plaiſir que celui de paſſer les journées entières à ſe mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que ſon père l'appela Narciſſe : cependant il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire, & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coquetterie : mon fils, lui dit-il, tu ne ſerois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi : c'eſt pourquoi je vais te donner une commiſſion qui te fera voir le monde : mais c'eſt à condition que tu ne te verras jamais toi-même ; car ſi jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure ; & ſi ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriſeras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, ſi elle peut comprendre un langage inventé par moi ſeul. Ecoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt, il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre, il y a une gaine d'or, & d'un or qui ne ſe fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'eſt cette

gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes. A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, & le fit partir : mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui, & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de tems après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, & visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois, pour trouver une gaine à son couteau. L'histoire dit, qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Koraliofmadée, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit trouver cette gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches; il en vit un fort agréable, presque entouré d'une riviere, dont l'onde étoit plus claire que le crystal; il falloit la passer pour aller dans la forêt : mais en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces

de ſon père, & il ſe pencha vers la ſurface de l'eau. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'y voir le viſage du beau Narciſſe, il y vit celui d'un gros hibou : le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puiſque ce fut celui d'un vrai hibou, & avant qu'il en pût faire un ſecond, il le devint depuis les pieds juſqu'à la tête. Son jugement lui reſta cependant : mais il en avoit ſi peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & penſa s'en déſeſpérer, il la recouvra dès que la nuit fut venue, & ſe réfugia dans le bois. Le malheureux Narciſſe y menoit une triſte vie, ſe cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & paſſant les nuits à ſe nourrir de quelques ſouris, & à chercher la gaine du couteau qu'il avoit toujours ſoigneuſement gardé ; il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuſe gaine : mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre ſon couteau ; il paſſoit une partie des nuits à ſe tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre : mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher ſon couteau dans le même arbre tout auprès de la gaine. Enfin, je ne me ſouviens plus par quel haſard une certaine princeſſe le tira d'un grand embarras : cette

princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux; elle se promenoit souvent dans ce bois: mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la réveilla par quelque insulte : l'amoureux hibou eut recours à son couteau, & la sauva, je ne sais plus comment : mais en la sauvant, il perdit son couteau, & cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bien-tôt connu toutes les vertus; étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie, le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle, sans qu'elle s'en fut apperçue : le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire ;

voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés, elle le saisit d'abord, & se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure. La princesse ne fut point effrayée de ce prodige, & l'histoire dit, que, quoiqu'il restât nud en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule : il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science du feu Gaspard le savant, son père; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, & qu'ils se communiquèrent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler ni de son aven-

ture, ni de leur union. Ils menèrent long-tems la vie la plus heureuſe du monde, ſans qu'on s'en apperçût, par le ſecret que l'heureux Narciſſe avoit de ſe rendre inviſible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de ſe tourmenter pour tirer la gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puiſque ce miracle étoit réſervé à un autre; que cependant, la poſſeſſion de ce couteau ne pouvoit être aſſurée que par celle de la gaine. Je ne ſais plus pour quelle raiſon ils quittèrent leur pays: mais après avoir voyagé par tout le monde, Narciſſe toujours inviſible, & la princeſſe toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la princeſſe vit deſcendre du haut de cette montagne, un charriot lumineux; de ce charriot ſortit un enchanteur qui lui fit voir la gaine de ſon couteau, & qui, ſe mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-tems cherchée pour lui donner ce tréſor, inutile dans toutes autres mains que dans les ſiennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau; la princeſſe fut ſi charmée en recevant la gaine d'or, que, ſans ſonger au riſque qu'elle pouvoit courir, elle donna ſon cher couteau pour l'y placer: mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il diſparut.

Je vous ennuyerois, ma belle maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée princesse, de se voir dans les mains l'inutile gaine du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus? Elle passa des tems infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir des nouvelles, non plus que de son couteau: car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux: elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux; c'est dans ces lieux que le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans, dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'apperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt: mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druïde, jamais il n'en put venir à bout: il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le tems que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers

devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé; tout y étoit rempli de gémissemens : le corps du beau prince par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du berceau, dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du palais de Noisy; ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler; & le berceau verd, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même, elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste & cruel spectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie; il fit mettre le berceau verd à ses pieds, & haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel, en disant : inhumaine Alie, beauté funeste à mon repos, & encore plus funeste au plus fidèle des amans,

viens assouvir ta cruauté, par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage ! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront par-tout, lorsque ton berceau sera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, & la malheureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après il vit descendre la mère aux gaines dans son char avec le druïde. Ah ! ma belle maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la mère aux gaines ; la voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druïde votre père. Dès que la magicienne fut descendue de son char, elle ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaine. Merlin, en voyant la mère aux gaines, sentit de la joie & de la crainte ; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, & il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout

rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La mère aux gaines tressaillit, & pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druïde ; alors élevant sa voix : que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle : il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux scélérats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire ? toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte ; la mère aux gaines son couteau, le druïde son livre, & Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus ; & ces trois personnes, unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens & plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection, & le soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à son retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie, que le géant

Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander sa prisonniere & son bélier, ou pour défier au combat tous les habitans du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, & lui fit dire que le prince de Noisy nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez vous à trois jours de-là, sur le pont élevé par son bélier, pour y vider leur querelle, & s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel & le plus galant de son tems, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance, & capables de lui faire oublier ses malheurs passés. Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant, comment il étoit devenu bélier : le prince lui dit que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la

curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du zodiaque ; que s'étant appliqué à considérer celui du bélier, il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en bélier : il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon désespoir : j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plût. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose. Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure : c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont; par son secours j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie, & c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le druïde étoit en possession, me délivreroit de mon enchantement, aussi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druïde votre père, où je ne comptois

tois pas vous présenter une victime ; aussi fus je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets & les douleurs d'Alie : mais la présence de son cher prince l'eut bien-tôt consolée, sur tout quand elle entendit Merlin & le druïde convenir ensemble, qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat, & malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit, malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finit, comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont, jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou, sans être regretté des spectateurs. Jamais nôces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent si contens.

Voilà ce que le savant M.... a pu découvrir de ces aventures ; & voici ce qu'il ajoute sur le

jugement du nom dont vous avez ſouhaité d'être informée.

Ce lieu qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit ſa gloire enſevelie
Avec le géant ſon patron;
Et quoiqu'elle ſoit rétablie
Dans l'agrément du premier ſon,
Un reſte de corruption
Le fait appeler Potalie.



HISTOIRE
DE
FLEUR D'EPINE,
CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage ; & le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane : vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur, qui, depuis

deux ans que vous lui contez des fables, ne s'eſt aviſé d'autre choſe que de les écouter ; & des fables qui ne ſeroient rien, ſans la manière vive & légère dont vous les contez ; cependant, je vous vois à la fin de votre recueil, & par conſéquent, bien-tôt à la fin de vos jours. L'hiſtoire que vous venez de lui conter eſt ſi miſérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi auſſi, pendant ce long récit. Ma patience, à vous tenir compagnie depuis ſi long-tems, eſt une preuve ſuffiſante de ma tendreſſe : mais je n'en puis plus, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'abſente cette nuit, pour donner audience au prince de Trébizonde ; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête, pour avoir paſſé la nuit ſans lui faire un conte ; je vous conſeille donc d'amuſer votre benet de mari, par celui de la pyramide & du cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain, & dès que le ſultan ſe ſera mis au lit, avant que de vous y mettre, jetez-vous à deux genoux ; feignez quelque ſubite indiſpoſition, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous ; dites-lui bien, que c'eſt pour la dernière fois, puiſque vous ne demandez grace qu'à condition

que, si l'histoire que je lui conterai n'est plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain : mais aussi, qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit ; je crois qu'il ne refusera pas ces conditions : car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient allarmé tout autre : mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du cheval d'or & de la pyramide ; & dès que la suivante fut venue, que le sultan se fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au prince, & commença son récit de cette manière.

Très-illustre, très-religieux & très-clément empereur qui, n'écoutant que les loix de la justice, & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, & qui noblement irrité de ce que tant de nègres & de muletiers étoient au service de cette im-

pératrice, d'heureuſe mémoire, ſacrifiez tant de beautés innocentes, à la mémoire d'une beauté coupable; que diriez-vous, ſeigneur, vous qui paſſez pour le plus ſecret de tous les princes, & dont les miniſtres ſont les plus impénétrables de tous les miniſtres, que diriez-vous, de votre eſclave, ſi elle vous informoit de ce qui s'eſt aujourd'hui paſſé dans votre conſeil? Tarare, dit le ſultan! c'eſt juſtement cela, pourſuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit: écoutez-moi bien, & ſur-tout ſouvenez-vous de votre promeſſe.

HISTOIRE

De Fleur d'Epine.

A DEUX mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, eſt un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife; ce calife avoit une fille, & cette fille un viſage; mais on ſouhaita, plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu; ſa beauté fut ſupportable juſqu'à quinze ans, mais à cet âge, on ne pouvoit plus y durer: c'étoit la plus belle

bouche du monde ; ſon nez étoit un chef-d'œuvre ; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroiſſoient ſales auprès de ſon teint, & la roſe nouvelle paroiſſoit impertinente, lorſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incarnat de ſes joues.

Son front étoit unique en ſon eſpèce à l'égard de la forme & de l'éclat, ſa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luiſante ; le tour de ſon viſage ſembloit fait pour l'aſſemblage de tant de merveilles : mais ſes yeux gâtoient tout.

Perſonne n'avoit pu les regarder aſſez long-tems pour en démêler la couleur ; car dès qu'on rencontroit ſes regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans le calife, ſon père, avoit coutume de la faire venir, pour ſe mirer dans ſon ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ſes courtiſans ſur ſes jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiere que celle de ſes petits yeux : mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfans. Ce fut quand ſes yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La floriſſante jeuneſſe de la cour y périſſoit ; & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainſi quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu paſſoit ſubitement des yeux juſqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement ſon nom, & remerciant humblement ſes beaux yeux, de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau ſexe, il en alloit autrement ; celles qui ne rencontroient ſes regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouiſſement qui duroit toute la vie : mais celles qui ſervoient auprès de ſa perſonne, payoient cet honneur un peu plus cher ; ſa dame d'atours, quatre filles d'honneur, & leur vieille gouvernante, en étoient tout-à-fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'eſpoir de leurs familles, par le feu que cet éclat fatal allumoit, ſupplièrent le calife de vouloir remédier à un déſordre qui privoit leurs fils du jour, & leurs filles de la lumiere.

Le calife fit aſſembler ſon conſeil pour voir ce qu'il y avoit à faire ; ſon ſénéchal y préſidoit, & ce ſénéchal étoit le plus ſot homme qui eût jamais préſidé. Le calife n'avoit eu garde de man-

quer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses, avec leur abbesse, perdroient la vue pour le bien de l'état ; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentiroit aucun mal ; & s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils ; son sénéchal s'en apperçut, il y avoit une heure que le bon homme pleuroit, & commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse ; on le mit hier en terre : n'en parlons plus, il est aujourd'hui question du service de votre majesté, il faut oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner, & n'en

déplaiſe à la compagnie, je les trouve tous impertinens : voici le mien.

J'ai depuis quelque tems un écuyer chez moi, je ne ſais ni d'où il vient, ni ce qu'il eſt : mais je ſais bien que, depuis qu'il eſt avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maiſon ; c'eſt un démon qui ſait tout, & quoique j'aie l'honneur d'être votre ſénéchal, je ne ſuis qu'une bête auprès de lui ; ma femme me le dit tous les jours.

Or, ſi votre majeſté trouvoit bon de le conſulter ſur une affaire auſſi difficile que celle-ci, je me perſuade qu'elle en auroit contentement ; volontiers, mon ſénéchal, dit le calife, d'autant que je ſerois bien aiſe de voir un homme qui eût plus d'eſprit que vous.

On l'envoya chercher : mais il refuſa de venir, qu'on n'eût renfermé la princeſſe & ſes beaux yeux. Eh bien ! Sire, dit le ſénéchal, que vous avois-je dit ? Ho ! ho ! dit le calife, il en ſait beaucoup ; qu'on le faſſe venir, il ne verra point ma fille ; il ne fut pas long-tems à venir ; il n'étoit ni bien ni mal fait, cependant, il avoit quelque choſe d'agréable dans l'air, & d'aſſez fin dans la phyſionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le ſénéchal, il entend toutes ſortes de langues ; le calife,

qui ne savoit que la sienne, & même assez vulgairement, après avoir quelque tems rêvé, pour trouver un tour spirituel : mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous ? Tarare, répondit-il. Tarare, dit le Calife ! Tarare, dirent tous les conseillers ! Tarare, dit le chancelier ! Je vous demande, dit le Calife, comment vous vous appelez ? Je le sais bien, Sire, répliqua-t-il. Eh ! bien, dit le Calife ? Tarare, dit l'autre, en faisant la révérence... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare.... ? Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela, dit le Calife ? C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il : ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le Calife, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Eh bien ! Tarare, que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, poursuivit le Calife ? Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare :

La faute en est aux Dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais ſi c'eſt un malheur que d'avoir de beaux yeux ; voici, ſelon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La magicienne Serène ſait tous les ſecrets de la nature, envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, & ſi elle ne vous enſeigne un remède pour les yeux de la princeſſe, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je ſerois d'avis qu'on imaginât quelque coëffure d'un beau verd, pour y enfermer les cheveux de Luiſante ; car je me trompe fort, ſi leur éclat, joint à celui de ſes yeux, n'eſt en partie cauſe que ſes regards ſont ſi dangereux ; & pour lever tous les obſtacles, ce ſera moi, ſi votre majeſté le trouve bon, qui conſulterai la magicienne de votre part, puiſque je ſais ſa demeure.

Le Calife le trouva fort bon ; il fut chargé d'une bourſe de diamans brillans, & d'un demi-boiſſeau de groſſes perles pour Serène, & ſe mit en chemin, malgré les regrets de madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luiſante firent plus de mal que jamais : elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte ; ce n'eſt pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ſes yeux : mais en même tems, ſon teint en avoit pris une légère teinture, qui

la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; & ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faisoit faire, & processions, & prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint : & voici ce qu'il dit au Calife, séant en son conseil.

Sire, la magicienne Serène vous fait ses complimens : mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point ; elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de votre majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre, dit le Calife ! Quatre cents, si elle veut, &.... Doucement, s'il vous plait, Sire, dit Tarare. La première de ces choses, est le portrait de Luisante ; la seconde, Fleur-d'Epine ; l'autre, le Chapeau lumineux ; & la dernière, la Jument sonnante. Que diable est-ce que tout cela, dit le Calife ? Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue ; presqu'aussi savante qu'elle : mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière ; au lieu que l'autre est une honnête magi-

cienne : or, la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'étoit qu'un enfant : mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur-d'Epine, & qui est au pouvoir de la sorcière ; elle a de plus un chapeau si chargé de diamans, & ces diamans sont si brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, & que toutes les puissances de la terre ne le sauveroient pas, s'il y étoit une fois.

Le Calife & son conseil se mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, & s'adressant au Calife : Sire, dit-il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenoit.

Quoi ! dit le Calife, peindre ma fille ! Et

qui eſt le fou qui oſeroit entreprendre une choſe impoſſible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare, dit le Calife ! Tarare, dit le ſénéchal avec tout le conſeil ! & Tarare, enfin s'écrièrent tous les galopins, qui jouoient dans la cour du palais !

Sire, dit le ſénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout ; & quand cela ſeroit, dit le Calife, qui entreprendra le reſte ? Moi, dit le téméraire Tarare : mais à condition que, lorſqu'on me nommera par haſard, on me laiſſera en repos, ſans ſe renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que, quand la princeſſe ſera dans l'état que vous la ſouhaitez, il lui ſera permis de choiſir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna ſa parole, & le ſénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres-patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un viſage qu'on ne pouvoit regarder ſans en mourir ; on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuſes remarques qu'il avoit faites ſur chaque pays, que dans celui des éclipſes les gens du pays ne faiſoient que teindre un morceau de verre de quelque cou-

leur sombre, pour regarder impunément le soleil.

Il se fit sur cette idée des lunettes d'un verre fort obscur, & les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit, &, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain ; car après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout : mais personne ne se connoissoit si bien en beauté : cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage, cela le garantit quelque tems : mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire ; elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet, que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fût si-tôt fini : mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle; puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; &, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce tems-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, & les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la cour; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fut qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, & lui laissa ses lunettes pour la voir de tems en tems, lui recommandant que ce fut rarement, de peur d'accidens, mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent, & même des troupes; mais il re-

fusa l'un & l'autre, se recommanda seulement à la fortune, & se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage & de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs; les fleurs naissoient sous ses pas : les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés : un printems continuel rendoit l'air doux, & le ciel serein. Avoit-il besoin de repos : un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche & délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sut la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert; mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres & les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche : trois hydres, dix rhinoceros, & quel-

ques demi-douzaines de griffons, se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre ; ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein, & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; & environ, vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez, pour oser invoquer la belle Luisante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée, dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en apperçut, poussa de grands cris, & les ayant écartées, il se trouva hors du bois, à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin ; le soleil se levoit, & ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier ; il suivit ce sentier ; mais, après

avoir long-tems marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance : il fut contraint de s'asseoir de chagrin & de lassitude, & dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses aîles étoient or & azur, le reste couleur de feu & blanc, son bec & ses ongles étoient d'or, il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté ; quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas ; car après avoir quelque tems cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre ; & l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, (dit Tarare) n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement : mon dieu ! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet ; c'est un phénix. . . . . ., Tarare, dit le perroquet, & il s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, & se mit en chemin le long du sentier où il étoit; il espéra que l'oiseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché: mais d'où vient que jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même: mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? est-ce pour l'aventure des pieds? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie, & je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avoit souvent part: mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit, il n'en pouvoit plus de lassitude & de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard & sa femme, du reste, toutes les apparences d'un triste repas &

d'un mauvais gîte : mais ayant bien autre chose dans la tête que le faste & la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après ; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en peut voir.

Il ramenoit deux misérables chèvres qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumière pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, &, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne; il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit, à peu près, qu'il verroit le palais de la sorcière ; mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-tems, qu'il entendit une espèce d'harmonie qui devenoit plus mélodieuse, à mesure qu'il en approchoit : il se douta de ce qui la causoit, & chassant encore quelque tems ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, & l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions & quelqu'émotion, mais ni crainte, ni repentir.

Il se disoit sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrois succomber ;
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été : à sa taille, pour la mieux faite des déesses : & à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle étoit simplement vêtue : mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la paroit tellement, en dépit de ses habits, qu'elle lui parut une princesse déguisée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds jusqu'a la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruis-

ſeau; & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds ſi bien tournés, ni tant d'agrémens que dans la figure qu'ils ſoutenoient.

Il ſe détourna, faiſant ſemblant de ſuivre ſes chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'aſſit au bord du ruiſſeau, joignit les mains, & ſe mit à regarder triſtement le courant de ſes eaux.

Il ſe rapprocha dans le tems qu'ayant pouſſé quelques ſoupirs, elle ſe mit à dire: non, jamais créature ne fut ſi malheureuſe: hélas! pourſuivit-elle, puiſque je ſuis aſſurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me réſoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque tems après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; & un moment après: heureux oiſeaux, diſoit-elle, qui n'avez à craindre que les élémens, les hommes & d'autres oiſeaux, qui vous font une guerre continuelle, du moins jouiſſez-vous de la liberté, malgré toutes vos alarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; & après s'être lavé le viſage & les mains, elle prit ſa cruche & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée, ſans qu'elle eût pris garde à lui: il avoit trouvé ſa

personne toute charmante, & à son air il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, & cependant l'ame assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment, cependant il ne s'étoit point trompé : il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage, comme il lui plut, & la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit : il eût erré long tems de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison platte, à deux cens pas de lui : cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison : il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière, & ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille, & ayant prêté l'oreille quelque tems sans rien entendre, il écarta, le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes & des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu : elle remuoit tout cela

en rond, avec une dent qui lui sortoit de la bouche & qui avoit deux aunes de long : après qu'elle eut quelque tems tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds & trois chauve-souris, & se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement ;
C'est pour déplumer mon amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant, grands dieux ! s'écria Tarare, il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois : cependant la sorcière mettoit de tems en tems dans sa chaudière, un doigt qui avoit un ongle presque aussi long que sa dent ; c'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilége.

Au coin du feu étoit un petit monstre si laid & si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avoit vue dans le petit bois, étoit à genoux devant ce monstre, & avec ses bras de neige & ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux & les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, &

n'en étoit pas moins désespéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, & la regardant de travers : malheureuse ! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, & de posséder un tel époux ?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit ; & lui, descendant au plus vîte, de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put : il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir, & à méditer son entreprise. Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau.

Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, & par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux, & du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau, augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes, elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit, laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée : il

en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'il lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit tems de se découvrir à elle: mais avant que de lui plaire, il voulut attirer son attention, & tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant: il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, & c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui: sa figure & sa manière de jouer ne s'accordoient pas: quand il s'apperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient; non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonante n'est pas si agréable: qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre, qui passe sa vie à garder les chèvres! hélas! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?.... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Epine, dit-il, en approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le tems. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais

Fleurs d'épine.

Tom. 20 pag. 185.



Elle tourna les yeux avec surprise vers lui: sa figure et sa maniere de joüer ne s'accordoient pas

C. p. Marillier inv.

E. De Ghendt sculp.

tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cèla me dégager de l'esclavage où je suis, & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoutant emploi du monde : cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable ; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroissoit tout savoir : il n'avoit eu que le plaisir de la voir, & n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé : il le préféra dans son ame à tous ceux qu'il eût jamais eu : il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré : je ne sais s'il fit bien ; cependant si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux & la jument Sonante : qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passoit pour la merveille du monde, & dont il commençoit à ne se plus souvenir. Quel moyen, disoit-il de s'en souvenir, quand on a vu la charmante Fleur d'Epine ! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice : dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit & de ses sentimens : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonante : il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la sortoit de l'écurie : il n'en demanda pas davantage, elle n'osa rester plus long-tems, & lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-tems qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, & à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse & du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion ; mais c'étoit toute autre chose.

Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par souffleter de méchans petits coquins qu'il vit venir avec de la glu, pour prendre les pauvres petits oiseaux; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; & à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonante, portant son petit sac de sel & la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors!

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonante; il y arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce & la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant: elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnoit à manger, & qui souvent la maltraitoit, outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonante se

leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, & la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toît avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant : il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture, à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Epine lui parut encore plus malheureuse; car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon : mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon, de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux & s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Epine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions : Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusques au fond

de

de la chaudière. Elle y jetoit de tems en tems quelque nouveau poiſon, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque choſe du ſien, & de l'ouverture de la cheminée, il y vida ſon ſac de ſel. La ſorcière ne s'en apperçut que lorſqu'elle voulut en goûter, comme la première fois : elle en treſſaillit, en goûta pour la ſeconde fois ; &, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri ſi affreux, qu'on eût dit que quinze mille chat-huans avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement ſon chaudron de deſſus le feu, & donna un ſoufflet à l'innocente Fleur-d'Epine ; elle en penſa tomber à la renverſe, en réveillant Dentillon, qui lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante ſoufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le deſſus de ſa prudence : il s'alloit perdre pour la venger, ſi Dentue, après avoir loué ſon fils d'un ſi noble reſſentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruiſſeau. Va, mon mignon, diſoit-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer ; je l'y enverrois bien toute ſeule, ſi ce n'eſt qu'il n'a aucune vertu, que quand il eſt ſur la tête d'une fille, & qu'il ne

faut pas que celle qui le porte, porte autre chose : va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits ; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit ; & je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour : il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison & le ruisseau ; à peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi : la charmante Fleur-d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnoit, se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, & si petit, qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras, jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche : il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer : son cœur battoit si fort de crainte & d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus, lorf-

qu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit : ſa vue la fit treſſaillir ; elle rougit, & pâlit un moment après : je ne ſais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en apperçut ; mais après l'avoir raſſurée, ſe ſaiſiſſant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans ſon mouchoir, & après l'avoir chargé ſous ſon bras, comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur-d'Epine, & s'avança vers l'écurie à grand pas.

Il y trouva Sonante dans le même état qu'il l'avoit laiſſée. Il inſtruiſit Fleur-d'Epine de ſon deſſein en peu de mots ; elle étoit ſi éperdue, qu'elle approuva tout ſans rien entendre. J'ai une frayeur, diſoit-elle ; je ne crains plus pour moi ſeule, & c'eſt avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrois me raſſurer ſur ce que vous me dites ; pour cela ſauvons-nous en diligence, puiſqu'il n'y a que cela qui nous puiſſe ſauver : mais que ferez-vous de ce petit monſtre? Je l'écorcherai tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouſer, & pour le ſoufflet qu'il vous a donné, ſi ce n'eſt que ſa mère ne ſeroit pas ſi affligée de cette douce mort, qu'elle le ſera de celle que je lui prépare.

La généreuſe Fleur-d'Epine, qui ne pouvoit conſentir à d'autres cruautés qu'à celle des beautés ſévères envers les tendres amans, ſe préparoit à

demander grace pour le miférable ; non, lui dit Tarare, ne foyez point allarmée : tout le mal que nous lui ferons, n'ira qu'à être bien à fon aife, tandis que nous ferons expofés à la fatigue : je vous prie même de lui laiffer quelque faveur pour fe fouvenir de nous, puifqu'il perd l'efpérance de vous avoir pour femme ; permettez qu'il porte votre coëffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur-d'Epine ne favoit ce que cela vouloit dire : mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de faifon de plaifanter dans une telle conjoncture ; pour le petit Dentillon dès qu'il en fut coëffé, fon vifage parut plus déteftable ; il avoit entendu la menace de l'écorcherie, & quand il vit qu'elle n'aboutiffoit qu'à porter la coëffe de fa maîtreffe, il fe crut fauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & les mains, & fourré affez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier ; il couvrit tout fon corps de foin, de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête affez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir careffé Sonante, il monta deffus, prit Fleur-d'Epine devant lui, fe mit en campagne, & tourna le dos au palais de la forcière.

Quoique Sonante fût plus vîte que le vent,

elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de ſa vîteſſe, lui mit la bride ſur le cou pendant une heure : mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il ſe crut aſſez loin pour laiſſer un peu prendre haleine à la jument. Il avoit raiſon d'être content, après avoir mis à fin une ſi terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer; il reſpiroit ſans allarmes, & ce qu'il aimoit étoit entre ſes bras ſans pouvoir s'en offenſer : heureuſe ſituation pour un homme qui, ayant tenté l'entrepriſe pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour. Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien aſſez; il étoit trop éclairé ſur ſon mérite, pour ſe flatter d'aucun eſpoir ſur l'agrément de ſa figure; il ne ſavoit que trop que ſans le ſecours de ſon eſprit & de ſon amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant; chaque vue de Fleur-d'Epine avoit redoublé ſa paſſion; & ce n'étoit pas la diminuer que de la tenir entre ſes bras, quoique le plus reſpectueuſement du monde.

Belle Fleur-d'Epine; lui diſoit-il, ſentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, & vous n'avez ſans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les ſentimens pour vous, ſont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite; car

j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur ; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays : quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté, je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde : mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous ; ayez agréable que je vous amuse pendant quelques momens par ce récit.

Fleur-d'Epine ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer; il aimoit bien cette façon de répondre, & sans en attendre d'autre, il continua de cette manière.

Je suis fils d'un petit prince, dont les états sont des plus petits : mais en récompense, les sujets y sont riches, contens & fidèles.

J'avois un frère, dieu sait ce qu'il est devenu ; nous n'avions pas plus de six ans, quand mon père nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme si nous avions eu de la raison : mes enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succèssion entre vous. Cependant, comme mes états sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux céde ses droits à

l'autre ; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs ; & ces dons sont l'esprit & la beauté : mais comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux : nous répondîmes tous deux à la fois ; je demandai l'esprit, & mon frère la beauté.

Mon père nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le tems, ce qu'il avoit choisi.

Mon frère s'appeloit Phénix, & moi Pinçon ; & si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns merles, les autres sansonnets, rossignols ou serins, selon le nombre ; car une des folies du bon petit prince étoit celle des oiseaux ; l'autre, de vouloir que ses enfans l'appelassent, Monsieur mon père, en parlant de lui ; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi : mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit ; cela fut peut-être cause qu'on lui tînt mieux parole qu'à moi ; car à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on n'avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe : mais pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde ; quand les pères & les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons-mots ; & je

ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit, pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère & moi. Je passois mon tems à lire tous les livres que je pouvois attraper bons ou mauvais, je distinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par la figure.

Enfin, notre père mourut, & parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite; dès qu'il fut en terre, nous commençâmes pour la première fois à être de différens avis, & à vouloir contester l'un contre l'autre : mais dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit; Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder; que pour lui, fait comme il étoit, dieu merci, en quelqu'endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadois pas; ainsi, après un

long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de ſon côté, à la charge que celui qui ſeroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt ſe mettre en poſſeſſion de notre commun héritage. Nous laiſsâmes des miniſtres fidèles pour gouverner en notre abſence; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon ſens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois priſe, eſt aſſez ſingulière, quoique ce ne ſoit pas de ces événemens périlleux ou éclatans qui ſignalent les héros: j'avois parcouru beaucoup de provinces, ſans rien trouver qui me donnât la moindre eſpérance de m'élever à quelque fortune conſidérable. Je ne laiſſois pas de m'inſtruire par-tout où je trouvois quelque choſe digne de mon attention; j'appris des ſecrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avoit de ſingulier: mais rien de tout cela ne contentoit ma curioſité.

Parvenu enfin au royaume de Circaſſie, qui eſt le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir preſque traverſé d'un bout à l'autre, ſans en trouver une qui m'eût ſeulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cauſe au changement de

gouvernement, qui étoit arrivé dans le royaume; & je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés, que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine; au de-là de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe: la curiosité de le voir me prit; je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, & les habitans tristes; cependant, j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie: mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; & celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois, en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté: voilà, dis je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes! Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château, que des objets aussi ennuyans qu'ils paroissoient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries: je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'en-

trai dans cet appartement ; & dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table, qui jouoient aux cartes ; elles ne furent point effarouchées de ma présence ; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde : il y avoit une corneille de fort bonne mine, assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau ; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement : elles mêloient, coupoient & donnoient, comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir long-tems pilé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, & se mit à crier Tarare, de toute sa force.

Les autres y répondirent ; la corneille même qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare ; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçans, que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, & trois jours après du royaume. Ce fut environ en ce tems-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre par-tout ; j'en appris des choses si merveilleuses ;

que je ne les pus croire ; & quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même, si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-tems inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vînt tout-à-coup ; je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinçon ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, & l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur-d'Epine. Justement, poursuivit-il ; & ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussi-tôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire (par la route que j'avois prise) la savante Serene a établi sa demeure enchantée. Le désir de connoître une personne, que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on avoit dit de Luisante : mais

la difficulté d'y parvenir, pensa me rebuter : de mille & mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avoit réussi. On savoit à-peu-près le lieu de sa résidence ; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence ; & apparemment je n'en fus digne, que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de tems qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage ; je crus m'appercevoir que mon admiration & mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant, & je la quittai, dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant

où étoit la Cour. Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre : comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, & moins encore leur rudesse ; c'étoit le ministre le plus affable qui fût jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, & je m'apperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la Sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce, dit Fleur d'Epine, en l'interrompant? De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il, & continuant son discours, comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée, dit Fleur d'Epine? Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit, poursuivit-elle? Plus belle mille

fois répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes dabord devenu passionnément amoureux : mais dites-m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui & la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Epine ne l'eût pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire ; & continuant son discours, sans faire semblant de rien ; je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur : mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma personne, & que je la méritois encore moins par les sentimens de mon cœur ; car je ne me suis que trop apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir, & dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut, & la belle fleur d'Epine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme

auparavant, & appuya ſes mains ſur celles qu'il remit autour d'elle pour la ſoutenir.

Ils en étoient là; le jour commençoit à paroître, & Tarare ayant pris le chapeau lumineux, pour en ſoulager Fleur d'Epine (qui ne l'avoit point quitté durant l'obſcurité) ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naiſſante, ſa fraîcheur ranimoit les fleurs; & les larmes précieuſes qu'elle répandoit, arroſant l'herbe des prairies, abattoient la pouſſière ſur les grands chemins.

Mais dans le tems que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du ſoleil, la jument Sonante ſe mit à hennir. Fleur d'Epine en treſſaillit, & tremblant dans tout ſon corps : ah! dit-elle, nous ſommes perdus; la ſorcière nous ſuit. Tarare regarda derrière lui, & vit la terrible Dentue montée ſur une licorne couleur de feu, qui menoit en leſſe deux tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Tarare tâcha de raſſurer Fleur d'Epine, en lui diſant que la jument alloit ſi vîte, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la ſorcière & ſon équipage; & là-deſſus il voulut pouſſer à toute bride : mais Sonante demeuroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, & qu'il l'incita de toutes les manières; elle étoit immobile.

Fleur

Fleur d'Epine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux; Tarare avoit beau lui protester que tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres : tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, & Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur, & caressant la jument : quoi! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit? n'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche; il y mit vîte le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière & lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut; mais elle étoit si longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement, ni la fin.

Fleur d'Epine respira. Tarare remercia le ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle

muraille, & Tarare, croyant Fleur d'Epine en sûreté lui alloit dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête & vit l'éternelle Dentue qui les poursuivoit de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent & de son épouvantable griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Epine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, bonne Sonante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, & que lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Epine : mais comme je vois par votre tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au devant de la forciere & des tigres: peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec

ma chère Fleur d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux ſur moi ; adieu, bonne Sonante, ſauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure, & ſi vous ne me revoyez plus, faites la quelquefois ſouvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant : mais Fleur d'Epine lui ſerra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut ſi attendrie, qu'elle ſe mit à pleurer comme une folle : elle ſanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus groſſes que le pouce couloient de ſes beaux yeux juſqu'à terre : pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la ſorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua ſix fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de ſon doigt : il la jeta par-deſſus ſon épaule droite ; cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt ſi large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer ; ces eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, & s'étendirent du côté que Dentue les avoit pourſuivis : mais ce fut avec tant d'impétuoſité qu'elle, ſa licorne & ſes tigres penſèrent s'y noyer.

Ce fut un plaiſir pour Fleur d'Epine & Tarare,

de voir comme l'eau la pourſuivoit, à meſure qu'elle preſſoit ſa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonante fit un ſaut d'allegreſſe qui penſa faire tomber Fleur d'Epine; cela donna occaſion à Tarare de la ſerrer encore plus étroitement, comme pour la ſoutenir; car, quoiqu'il ne ſe fût pas attendu à ce tranſport ſoudain de la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une ſeconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare eſpéroit que ce ſeroit la dernière alarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonante ſembloit prendre part à la tranquillité qui ſuccédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légéreté inconcevable. Tarare voyant qu'elle alloit toujours, s'aviſa de l'arrêter au bout de quelque tems, pour l'informer de ſon deſſein, ne ſachant pas ſi la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller; c'eſt pourquoi lui ayant remis la bride ſur le cou : Sonante, lui dit-il, je ſais bien qu'on ne ſe peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire; il eſt tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'eſt celui qui eſt auprès de la demeure de Serène; menez-nous y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire, lui dit Fleur d'Epine ? n'est-ce pas celui de Luisante ? C'est le royaume de son père, dit-il, & c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène.

Eh ? quoi, lui dit-elle, un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle, poursuivit elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur d'Epine ? Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas ? Ah ! Tarare, dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, en lui menant Fleur d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher, après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre : qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme

le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop, sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction: mais il étoit charmé de ses alarmes, & voyant qu'elle ne cessoit de pleurer: non, charmante Fleur d'Epine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée, en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, & que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luisante; votre première vue l'a chassée de mon cœur; chaque moment vous y établit de plus en plus; vos paroles qui marquent si bien la délicatesse & la sincérite de vos sentimens, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme; je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre; ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous, si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûteté que sur les terres de Cachemire, & comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère &

trop naturel pour laiſſer aucune inquiétude à Fleur d'Epine ſur ſes intentions ; & dès qu'il la vit raſſurée, il rendit la bride à Sonante, qui tourna tout d'un coup ſur la droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger & de plus vîte ſur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit l'être à la légéreté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonante y grimpa comme ſi elle eût marché en raſe campagne, & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au ſommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie ; & de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel ſembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agrémens d'une variété délicieuſe. Fleur d'Epine fut bien aiſe de s'y arrêter un moment ; & tandis qu'elle ſe perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalouſie, qui ſe fourre partout, vint troubler ſon attention.

Quoi ! dit elle, Luiſante eſt héritière de tout ce que je vois ? Luiſante plus précieuſe encore que tous ces tréſors, & plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter

à celui qu'elle choiſira pour époux; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât ſa main pour Fleur d'Epine. Ah ! Tarare, s'il eſt vrai que votre conſtance, ou plutôt votre aveuglement pour moi ſoit à l'épreuve de ce que je crains, raſſurez-moi, s'il eſt poſſible, avant que nous deſcendions dans ces lieux enchantés, ou laiſſez-moi chercher au travers des précipices d'où nous venons, une deſtinée plus ſupportable que celle de vous voir à Luiſante.

Un autre ſe ſeroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas ſi-tôt la reprendre, après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & Tarare l'aimoit paſſionnément. Il étoit ſi éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joie de ſon cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir : belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne ſais que deux moyens de vous donner l'aſſurance de ma ſincérité que vous ſouhaitez; l'un eſt de recevoir ici votre main en préſence du ciel & de la terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais; je prends à témoin les puiſſances inviſibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de paſſer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous ſommes

montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allons descendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, sans aller plus loin, & vais vous conduire au petit état où mon frère est peut-être de retour; mais je vous ai déjà dit que par-tout hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur & à la poursuite de la cruelle Dentue : mais quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur d'Epine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu, autant que son art rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé, ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, & que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Epine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes qui leur offroient de nouveaux charmes, à mesure qu'ils

en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâché; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentimens, aussi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyé, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amans se trouvèrent au bas de la montagne dans le tems que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes & les frayeurs que Fleur d'Epine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue; Tarare qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut & mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine n'y fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoiqu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement: mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes les sonettes pour l'entendre en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que les sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvemens si gracieux & si

mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque tems, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais ; son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeunesse & les grâces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, & se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût lui inspirer d'en sortir.

Les amans de ces tems-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre, ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qui les composoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange de Fleur d'Epine endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une

beauté, selon ma fantaisie ; je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois : & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Epine.

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissoit sa divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde : chaque arbre & chaque buisson en offroit de reste : mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes & les vers qu'il y venoit d'écrire, auprès de Fleur d'Epine, & s'en alla trouver Sonante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il alloit faire ; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours, ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes & d'oiseaux ; que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle : il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges & un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs ; il se mit à les

accommoder pour le souper de Fleur d'Epine; car quoique Poinçon fût prince, Tarare étoit cuisinier quand il vouloit, & tout des meilleurs: il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour Fleur d'Epine s'éveilla, & à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins; & son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis; mais elle ne laissoit pas d'en manger, en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le tems qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, & quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop; lui, de protester qu'ils ne la louoient pas assez, & de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur d'Epine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte; je me connois, & je sais que

je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part & d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit survint bientôt après leur repas. Fleur d'Epine qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin. L'innocence de ses sentimens, le respect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare qui vraisemblablement avoit besoin de repos : il connut sa pensée, entra dans ses sentimens, & l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serene à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante surprit & charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail.

Mais Fleur-d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, & les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à sa belle maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre mère : mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troisième. Mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher : il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès : il ne pouvoit comprendre pourquoi Serene lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres ; puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur-d'Epine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les der-

nières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse, l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrace d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue, & qui sembloit refuser de la voir. Ils ne se rebutèrent pas, & le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mettre chez la magicienne; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela: mais s'il avoit été inspiré, quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serene.

Ce fut pendant ce tems-là que certain politique de campagne qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare, sur quoi le calife lui ayant dépêché courier sur courier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère allarme qui reprit à Fleur-d'Epine, & des pressentimens secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur; elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, & ce ne fut pas un médiocre effort, que

que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arrivèrent enfin, & furent reçus comme en triomphe: tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme, qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux, & il en étoit tems. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-tems un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes, & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards, que par son conseil. Voilà bien du changement à la cour, mais ce n'étoit pas tout : il étoit arrivé par malheur une certaine more depuis peu, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes insinuans de son esprit, comme la Sénéchale gouvernoit la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissoit ceux qui le tenoient, du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare ; & le calife qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues, d'autres opinèrent pour le grand & le petit triomphe. Le calife consentoit à tout, pour honorer tant de mérite : mais Tarare s'en défendant avec modestie : ah ! Sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent, aussi bien que votre sage conseil ! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous & pour l'état ne demande point de pareilles récompenses ; est-il tems d'en parler, avant que ce service ait produit son effet ? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos couriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serene, ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur-d'Epine fût logée cette nuit chez la Sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, & la femme more étoit si empressée à la servir, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur-d'Epine, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur-d'Epine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse, étoit mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer, & elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la Sénéchale qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais avant qu'elle pût parler, la Sénéchale

s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté, par la tendresse, & de l'autre, par la gloire ; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer ; mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire ; & elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit, de toutes les veuves, la plus violente dans ses passions ; & de toutes les mores, sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur-d'Epine ; il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher ; elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoit toute la violence ; adieu son voyage, adieu le bien de

l'état : il ne songea plus qu'à secourir Fleur-d'Epine ; & voyant par le redoublement de ses maux, que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le désespoir de son amant & les tourmens de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement allarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La more enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur-d'Epine la quittèrent tout d'un coup comme elles l'avoient prise : mais il lui en resta tant de foiblesse & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour, & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit ; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour ; il l'assura qu'il seroit très-prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur-d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt : mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le re-

tour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour. Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine se voyoit dans un état si déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure, seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant ; & c'étoit ce supplice (qu'ils jugèrent plus grand pour elle) qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais, on ne voyoit plus la princesse ; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit ; car il ne parloit guères : quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers, mais il avoit de la grace dans l'action, & de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage,

il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante : mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres; elle étoit faite d'un seul diamant, & contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissans de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce tems pour lui en mouiller les tempes & les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillans que jamais : mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, & se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife ; mais il suivoit les mouvemens de son cœur qui l'entraînoient vers sa charmante Fleur-d'Epine.

La nouvelle de son retour & du miracle qu'il avoit produit, se répandant bien-tôt par-tout,

il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais ; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, & après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur le champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, & que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil, qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Oh ! pour les petits Tarares, dit le sultan, je m'y rends ; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre : mais je n'y peux plus tenir ; vous avez vaincu, Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses attraits & son érudition ; mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-tems : allez, Dinarzade, allez chercher le visir votre père, qu'il m'apporte

au plus vîte mon ſceptre & le ſceau de l'empire, afin de confirmer par les ſolemnités requiſes, la promeſſe que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne ſe le fit pas dire deux fois, elle revint avec le grand viſir qui pleuroit à chaudes larmes, en ſcellant la grace de ſa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva reſpectueuſement la couverture : la ſultane ſe jeta du lit à terre, & s'étant proſternée devant ſon ſeigneur, elle lui baiſa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde ; & s'étant relevée, il lui mit trois fois ſon ſceptre royal ſur le bout du nez, ſelon l'uſage du pays, en ſigne de grace.

Ces cérémonies achevées, le viſir & la ſage Dinarzade, après avoir recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, & s'imaginant que leur préſence étoit déſormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorſque le ſultan les ayant rappelés : je ne me repens point, dit-il, de la grace que je fais à la ſultane : mais, comme je prétends que la juſtice ſoit inſéparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révèle mes conſeils. Dinarzade n'a pu ſavoir ce qui s'y eſt paſſé au ſujet de Tarare que par ſon père, ou par ſon amant ; ainſi mon viſir & le

prince de Trébizonde tireront au sort, & le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet état. Le visir qui connoissoit le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt, & s'étant mis à deux genoux, il prenoit le ciel, la terre, le grand prophète & son alcoran, à témoin de son innocence : mais la courageuse Dinarzade, loin de s'allarmer de ces menaces, dit : vous êtes bien plus prompt, seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'un autre, à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables ; cependant je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous fasse pas convenir avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre conseil, & que si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir, ou le prince que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille : mais l'équitable sultan, revenant comme d'un songe profond, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre

royal, trois fois au visir, & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde; & les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entr'elle & lui, au sujet de Tarare; & comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière.

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme ils avoient fait le grand: mais ils se souvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de son premier traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés; le nombre en étoit grand: mais comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés; tout retentissoit d'acclamations & de cris d'allégresse, & dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur-d'Epine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur-d'Epine, & cette nouvelle, qui dans un autre tems auroit mis le comble à sa joie, pensa la désespérer; elle croyoit toujours que sa cruelle rivale & sa confidente étoient touchées de son malheur; elle se mit à genoux devant elles, pour

les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit, elles lui en donnèrent leur parole : mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Luisante ; & en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau & les os ; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint & de ses levres ; ses yeux étoient éteints, & ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le calife, & les cruelles se retirèrent.

Fleur-d'Epine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect ; mais quand, au lieu du calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire : il ne laissa pas d'en approcher ; & dans le tems qu'elle

reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur-d'Epine; ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnèrent, & au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir & les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur, ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur-d'Epine par toute la maison. La Sénéchale & la more se tuoient de lui dire en riant, qu'il en venoit: il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison: mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles sembloient sa moquer de lui; il les quitta brusquement, & s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luisante: il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le calife & tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchoient, au-dessus des lits & au haut des planchers, tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur-d'Epine: chacun lui en demandoit du perroquet de la princesse: il les crut tous fous, & pensa le devenir. Dès que le calife l'apperçut, il courut vers lui, & se persuadant que tout lui étoit possible, il le con-

jura de calmer le désespoir de Luisante, en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père, & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne, & au lieu de faire attention à ce que disoit le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur-d'Epine à la magicienne Serene, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux, qu'à cette condition, qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur-d'Epine, & qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, & les crut dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur, lui rendit ses attraits, que la douleur avoit troublés : elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque tems, & le souvenir de son premier penchant, sa parole & sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife son père, & lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour ; & au lieu de

répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses états quinze provinces comme Cachemire; & se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avoit pas plutôt imaginé la conclusion des reflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la Sénéchale; c'étoit là qu'il avoit laissé sa chère Fleur-d'Epine, en partant pour aller chez Serene; & c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue: il l'y trouva; mais dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur-d'Epine: dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée la malheureuse Fleur-d'Epine, disoit-elle! Mais hélas! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop connue, poursuivit-elle, je lui ai fait horreur, & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit

le dernier de ſa vie ; & comme elle avoit gardé ſur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choſes ſi tendres & ſi paſſionnées, elle y avoit voulu laiſſer le portrait de ſon cœur, en lui diſant les derniers adieux ; il n'y eut jamais rien de ſi touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeſte, attendrit d'ordinaire ; & la pauvre Fleur-d'Epine, qui ſuivoit les mouvemens d'un cœur ſincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ſes tablettes. Il les reconnut : mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout ſon ſang ſe glaça dans ſes veines à cette vue : il l'examina depuis la tête juſqu'aux pieds, ſans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure ; il la crut morte, & à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendreſſe prit la place de ſon étonnement ; la compaſſion s'y joignit, en attendant le déſeſpoir, & portant ſa bouche avec tranſport ſur la main froide & décharnée de ſa maîtreſſe, il l'arroſa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ſes pieds l'homme du monde qu'elle ſouhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus

de

de voir, celui ſeul qui pouvoit lui faire regretter la vie, ou ſouhaiter la mort.

Les choſes qu'ils ſe dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus ſauvage; il proteſtoit de tout ſon cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de ſa première fraîcheur; que ſi ſa figure toute charmante avoit été le premier objet de ſon engagement, ſon eſprit, ſa douceur & toutes ſes manières avoient fait une impreſſion plus vive & plus durable dans ſon cœur, que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort ſeule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendreſſe & de joie, lui ſerra la main pour la première fois de ſa vie, parce qu'elle crut que ce ſeroit la dernière; & ſi ce fut foiblement, ce fut au moins de tout ſon cœur; elle lui témoigna qu'après tant de marques ſincères d'une conſtance ſi rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le diſoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une converſation ſi touchante: toute ſa jalouſie ſe réveilla, lorſqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur: elle revenoit de la cour, elle y avoit été informée du deſſein de la princeſſe pour Tarare, & des tranſports du calife, en publiant ce mariage; elle ne manqua pas de lui en faire

ſon compliment, en préſence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever; cependant, ce mouvement ſoudain de jalouſie qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui reſtoit de force: mais ce fut pour la livrer à de nouveaux ſupplices.

La princeſſe, accompagnée du calife ſon père, & de toute la cour, arriva dans ce moment; ſa ſurpriſe fut extrême à l'aſpect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux: mais l'étonnement de Fleur d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut ſurpaſſer tout ce qu'on lui en avoit dit: ce fut alors que ſa conſtance & ce qui lui reſtoit de forces l'abandonnèrent à la fois; elle tint quelque tems les yeux attachés ſur Luiſante, elle les tourna enſuite vers ſon amant, & un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit treſſaillir l'aſſemblée, & qui donna quelque émotion à la princeſſe.

Le calife s'en apperçut, & pour la raſſurer, ce n'eſt rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcaſſe qu'il regrette étoit quelque vieille parente, & il faut bien donner quelque choſe au ſang; puis s'adreſſant à lui: allons, Tarare, dit-il, qu'on ſe lève, & qu'on s'eſſuie les yeux: c'eſt ſe moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous

offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante.

Je ne sais quelle réponse un autre auroit faite à une harangue comme celle-là ; mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Epine. On en étoit là, quand la more arriva, elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare : mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps, & de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale ; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie ; on éleva dans la cour du palais un bûcher, où l'on étendit Fleur d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses ; premièrement à sa fille & à son conseil ; secondement aux officiers de sa couronne & à ses courtisans : en-

ſuite levant un moment celui qu'il tenoit, par-deſſus ſa tête :

Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant, je m'aſſure que cela lui feroit plaiſir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, & quelques momens après la redoutable Serène parut ſur la jument Sonante.

Sa préſence cauſa dans l'aſſemblée des mouvemens fort différens, elle ſuſpendit l'empreſſement du roi, elle frappa ſes courtiſans de reſpect pour une perſonne dont l'air avoit quelque choſe d'auguſte : Luiſante en pouſſoit des cris de joie, car ſon perroquet étoit ſur le poing de la magicienne; mais la Sénéchale en fut ſi troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur, ſi celles de ſon viſage euſſent été naturelles. Pour ſa confidente, ce fut envain qu'elle tourna les yeux de tous côtés, pour ſe ſauver, elle ſentit bientôt que cette eſpérance lui étoit interdite.

La ſavante Serène metant pied à terre, s'avança vers le bucher : elle tenoit dans ſa main droite la baguette de vérité; cette baguette étoit d'un or ſi brillant, qu'elle ébloüiſſoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux, & l'ayant demandé au calife : c'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévère ; que vous avoit-elle fait, cette Fleur d'Epine, pour la brûler toute vive ?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles : le calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, &, pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Epine du bucher, & l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, & se retournant vers le calife : vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte ; il y en a qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Epine au front, du bout de sa baguette, & dans un instant on la vit ranimée, & ses yeux s'ouvrirent ; mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serene parut surprise de l'affreux changement de sa figure ; elle demanda Tarare,

on le fit venir ; car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri & battit des aîles : Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la forcière Dentue : mais dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention, il ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serène le regardant avec indignation : malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Epine ? c'étoit donc peu pour ta perfidie, de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable ! tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Epine, & tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare, que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelqu'autre ; il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Epine ; & son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre : mais la magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour la faire triompher, lui adressant encore

la parole : va dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage & ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises; & vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux: Tarare ne vous fut pas indifférent, avant que d'avoir tant osé pour votre service ; tout parle pour lui ; je vous ordonne de la part des destinées, de nommer votre époux.

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare & Fleur d'Epine deux ou trois fois l'un après l'autre ; & après quelques momens de rêverie, qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Epine & Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles, & comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : belle Luisante, lui dit il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, & à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Epine. Elle n'est plus, & mon cœur me reproche tous les momens que je survis à cette perte ; je ne vivois que pour elle, & le seul choix qui me reste, est de la suivre...... & si elle vivoit, dit Serène ? ces trois mots le firent un peu revenir à lui, quelqu'ombre d'espérance s'insinua dans son cœur ;

il connoissoit le pouvoir de Serène, & se jetant à ses pieds, si elle vivoit, s'écria-t-il, qu'elle vive ! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure & que la belle Fleur d'Epine revoye la lumière du jour.

Quelqu'esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément : mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos qui s'évanouissoit presque de reconnoissance & de joie.

Serène crut qu'il étoit tems de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si tendre. Elle le releva malgré lui ; car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce, & bannissant cette feinte sévérité, dont elle avoit armé d'abord ses regards : venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Epine ; & si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit & fit mille choses en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, & en prit le ciel avec la terre à témoins, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de le vaincre; elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse & de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle auroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune & la plus belle princesse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que dans l'affreuse laideur où elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante, & le calife son père, jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en apperçut, & s'adressant à Serène: voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde, de part & d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée: prétend-on, s'il vous plaît, que belle & grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource,

pour une jeune princesse, qu'un perroquet !

Le bon prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil & de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout resta dans un silence respectueux; mais la femme More se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenoit la princesse, & le mit à terre à quelque distance d'elle; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, & traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur d'Epine au front; soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, Sonante faisoit le manége autour des spectateurs, & l'agitation de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la respiration.

Oh! que les enchantemens sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte! Tant que Sonante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Epine & le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui te-

noit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonante s'arrêta, les nuages se dissipèrent, & à la place où l'on avoit posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant & le plus beau.

Tatare le reconnut d'abord pour le prince Phénix son frère; il en fit un cri d'étonnement: mais au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Epine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle lui avoit semblé, lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir, tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés & confus, les courtisans par des exagérations, & le calife par des larmes de joie.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire; & phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tatare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Epine, si Sérène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetoit; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère: ce fut alors qu'ils s'embrassèrent

le plus tendrement du monde ; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés, pour Luisante que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux, regardez bien ces frères, lui dit-elle, consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre ; mais sur-tout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler, de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix, pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Epine & de Tarare ; c'étoit toute la cérémonie des mariages de ces tems-là ; & depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'étoit guères moins, ordonna qu'on tirât le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière & dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau ;

à l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier prince du monde pour ordonner un festin : mais avant que de remonter au palais pour ces soins importans, Serène lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & sa confidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs : mais l'équitable Serène qui n'oublioit rien, les toucha au front, de son infaillible baguette; toute la métamorphose qu'en souffrit la Sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de sa gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coîffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme More étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour de la vengeance; Fleur d'Epine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serène finissant bientôt ses alarmes; sire, dit-elle, s'adressant au calife, le

ſort de ces miſérables eſt entre vos mains ; c'eſt à vous à prononcer leur ſentence.

Eh bien ! dit-il, puiſque cela eſt, je ne les ferai point languir ; qu'on faſſe venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bucher, qu'on y mette la ſorcière, & la Sénéchale aux petites maiſons.

La douceur de Fleur d'Epine eut beau pencher vers la pitié, Tarare qui ſe ſouvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui ſentoit encore le ſoufflet qu'elle lui avoit injuſtement donné, fit confirmer la ſentence de la maudite Dentue, & perſonne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illuſtre & charmante troupe ſe rendit au palais pendant qu'on en faiſoit l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres néceſſaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuſes ; &, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ſes volontés, voulant lui-même faire les honneurs de ſa cour à la reſpectable Serène, il lui faiſoit voir les beautés d'un ſuperbe ſalon achevé peu de tems après la naiſſance de Luiſante : il ne pouvoit ſans doute occuper plus dignement l'attention de la ſavante magicienne ; car à peine avoit-elle rien vu de ſi merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inac-

cessible qu'elle s'étoit faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : n'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aye imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe, dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde; je consultai les savans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit, après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien : je ne fus en peine que de la première explication; enfin celui qui se vantoit d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon état, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance; il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, & il l'entreprit; mais quelque diligence qu'il pût faire, la calife, mon épouse, accoucha de Luisante, avant qu'il pût être achevé; toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde : la vérité est qu'elle n'y vint que

que trop belle, comme nous l'avons éprouvé depuis; car si vous & Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des quinze-vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce salon avec tous ces ornemens? & enfin que vouloit dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir, dit Serène? en voici l'éclaircissement: votre songe étoit purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorans, & celui qui vous a conseillé ce salon un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit: mais allons rejoindre nos amans, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un tems.

Les deux frères ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci, ils étoient passionnément amoureux & favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde, il est vrai que c'étoient des beautés différentes: celle de Luisante surprenoit davantage; mais celle de Fleur d'Epine étoit plus touchante; l'une éblouissoit; & l'autre s'insinuoit jusques au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille

charmes

charmes qui n'ont point de nom, & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au desir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serene.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière.

HISTOIRE

De Phénix.

En nous séparant, le prince Pinçon & moi, pour chercher les aventures. Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinçon, dit le calife? moi, sire, dit Tarare; & ce fut sans savoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte & que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Epine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de

ses aventures jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler ; & Phénix, reprenant la parole : nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir, reviendroit se mettre en possession de nos états, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs : pour moi, j'y renonçai dès ce moment, & fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer : mais les cœurs qui se rendirent d'abord, n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout tems fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune qui me réservoit un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement ; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale, par une révolution toute surprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées, pour émou-

voir un peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté, si soudainement, que la reine avoit à peine eu le tems de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom, ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas; je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus long-tems que je n'eusse voulu, dans une cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage, que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-tems avant la proposition de son père: mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; &, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur

que je rejetai ſon offre & que j'envoyai promener ſa petite boſſue.

Je ſortis de la Circaſſie, lorſque le haſard me conduiſit dans un vieux château, ſuperbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-tems ſans y rencontrer perſonne. Ceux qui demeuroient dans ce ſombre ſéjour, ſe renfermoient chacun dans ſon particulier, & ſembloient s'éviter avec ſoin, lorſqu'ils en ſortoient. Je fus ſurpris d'une coutume ſi ſauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de ſe déſennuyer en s'humaniſant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raiſon, lorſque j'entrai dans un appartement aſſez propre; il n'y avoit pas une ame, cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons & des chaiſes rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, ſuivies chacune d'un ſanſonnet qui leur portoit la queue: une corneille aſſez ſérieuſe les accompagnoit.

Les pies, après m'avoir ſalué fort civilement, ſe mirent à jouer, & la corneille à travailler.

Fleur d'Epine & Tarare, qui n'avoient ceſſé de ſe regarder pendant ce récit, ſe pouſsèrent à l'endroit des pies. Luiſante qui n'avoit pas ôté

les yeux de dessus le beau Phénix, depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le calife se tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur; pour les pies, à qui on porte la queue, & qui font la révérence, passe; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guères vu.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit, je fus long-tems, poursuivit il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué; pour moi, je les aurois regardées jusqu'à ce moment, sans y rien comprendre. Enfin je vis tout-à-coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me souviens plus, sauta sur la table; je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter: la sérieuse corneille le prononça gravement, & jusqu'aux petits sansonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert: j'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume, j'entendis parler

de Cachemire ; j'appris que dans le plus beau séjour de l'univers étoit la plus belle princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence ; on eut beau m'étaler tous les dangers où on s'exposoit auprès de ses yeux ; quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux ; car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissans dont on me faisoit une description si merveilleuse, & dont on contoit tant d'événemens tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je, flatté d'une vanité ridicule, ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal ; allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; & si ses charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous, me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça, si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantemens ; & comme c'étoit la plus courte,

Je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit, à mesure que j'avançois dans ce chemin; je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; & après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des Griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres & des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis; mais après un long combat où mes forces s'épuisèrent, & où je m'apperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que me tuer; je je me sentis enlever sans savoir comment, & on me descendit au milieu d'un assez beau jardin où la sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilège; car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose; & c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais:

je m'en apperçus ; & je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne, sinon que je ne serois pas en vie, quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre ; & pour me donner le tems de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir : cependant ce parti me parut plus honnête & moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais ici faire une illustre fin ; & si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher ; je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle, dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards ; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables, de quelque manière qu'on les pût tourner ; cependant l'endroit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & surtout des figues qui me parurent délicieuses ;

c'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût : j'en choisis une parmi les plus belles ; je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude ; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau ; la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle manière, & elle jura qu'elle l'en puniroit ; j'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces : mais la vérité est que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe, & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs : je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poingt, me fit toutes les carresses qu'on peut faire à un oiseau, & me dit qu'il falloit avoir patience, que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma première forme ; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hasard j'en voyois ; elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre & de la consternation où cette aventure m'avoit mis ; je voulus déplorer mon malheur : mais au lieu de m'écrier infortuné Phénix, je me mis à dire perroquet mignon, & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, & que les perroquets les plus importuns disent tout de suite ; j'en fus si confus que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière ; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes aîles refusèrent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler ; ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille ; elle avoit un petit sac sous son bras, elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler ; je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite ; je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme ; ma

beauté la charma, & comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque tems après moi, je m'élevai soudainement en l'air, & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné; je regagnai promptement le jardin de la sorcière, après cet exploit, n'osant rester plus long-tems dehors pour l'épreuve que je méditois : mais le lendemain le soleil n'étoit pas encore levé, que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie: je mourois d'envie qu'il me prît; mais au lieu de cela, il s'amusa à me considérer : je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché : mais il eu peur qu'il ne me fît mal; je voulus l'avertir du danger où il étoit, si près de la sorcière, & je fis un éclat de rire, au lieu de parler : ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : oui, mon cher frère, je suis Phénix; mais au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare, & je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinçon, j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir : vous veniez d'enlever ses trésors, & de désarmer sa fureur; car la force de ses enchantemens consistoit dans sa jument & le chapeau dont vous étiez en possession; ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure, je ne pus y parvenir que dans le tems qu'elle revenoit de vous poursuivre : je fus témoin de sa rage & de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Epine; le voleur qui l'a séduite pour me trahir après l'avoir abusée, la laisse au lieu de Sonante, presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance; à ces mots, elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur d'Epine, que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui; Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât.

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur : mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos &

ouvert, tandis que j'entendois les hurlemens de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant, la sorcière qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva toute en feu, elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée, ses chères espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapeau fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa, fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche, sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte: mais pour elle, sa furie en augmenta; c'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent, recourons à l'artifice : ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus : à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel; je commençai d'es-

pérer que la sorcière ne me trouveroit pas; graces au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort & cette ragoutante épouse : mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères, je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits; d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites; tous ceux qui me voyoient, couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues, dès que je fus dans ce séjour enchanté; l'infernale Dentue m'avoit suivi, sans que je m'en fusse apperçu, je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise; elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire; elle me côtoyoit par-tout, sans faire semblant de rien: j'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient; ainsi, je ne fus point surpris de son attention : je savois me mettre hors d'atteinte, quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étois de tems en tems fort rêveur; elle s'en apperçut, & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois: quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré! Sans doute il est à quelque roi, ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de l'avoir perdu; que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles? mais s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir; s'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, & il seroit à la belle Luisante, le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! & parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors, que des belles ne cachent point à des oiseaux?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing, en achevant de

parler : j'y sautai le plus légérement que je pus. Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fut aussi funeste qu'il étoit grand ; je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceler ; elle me serra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport : mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serene nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés ; il convenoit à ses desseins de m'épargner ; cependant, elle mit bon ordre à ce que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur ; mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante, & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé auprès

de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure, à plaire aux plus beaux yeux du monde; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable !

Le beau Phénix cessa de parler ; & quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdroit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes, il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, & toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi je suis peut-être aussi délicat qu'un autre : mais après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait, j'espère au moins que le royaume de Cachemire, que vous aurez, quand je n'en voudrai plus, & la main de Luisante que vous avez dès-à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

A l'égard de votre frère Pinçon, quoiqu'il ne

ſoit pas ſi richement marié, il me paroît ſi content de ſa femme & de ſa belle-mère Serene, qu'il ne vous portera point d'envie; car avec ſon ſavoir faire, ſes petits états, & ce que Serene lui pourra laiſſer un jour, il ne laiſſera pas d'être à ſon aiſe.

La modeſte Fleur d'Epine, qui, ſans ambition, eût ſouhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venoit de dire; elle n'eut point honte qu'une perſonne auſſi merveilleuſe que Serene lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas ſans confuſion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luiſante faiſoit le bonheur de ſon époux, & que Tarare avoit tout refuſé pour elle.

L'équitable Serene vit ſon embarras, & connut ſa penſée : ce fut alors que demandant un peu d'audience à ſon tour :

Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui ſans doute avez quelques obligations à Tarare, ſachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établiſſement de ſon frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Epine mourante, de Fleur d'Epine effroyable, & pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Epine, à la poſſeſſion de Luiſante dans tout l'éclat de ſa gloire. Jugez ſi, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de ſa fortune : mais ſachez que Serene

n'eſt point ſœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Epine fille de Serene. Voici ſon hiſtoire & la mienne.

HISTOIRE

De Serène

Entre le Tigre & l'Euphrate ſe trouve une vaſte étendue de plaines, dont rien n'égale l'heureuſe fertilité, ſi ce n'eſt le royaume de Cachemire : mon père en étoit ſouverain, c'étoit de tous les mortels, celui qui avoit le plus pénétré dans les ſecrets les moins pénétrables de la nature : mais comme il ſe livroit tout entier à la ſpéculation, il négligea le gouvernement de ſes états, pour s'informer comment les étoiles ſe gouvernent là haut.

Son pays, arroſé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit ſi riche, que ſes ſujets le devinrent trop : les plus puiſſans ſentirent leur force, & connurent ſa foibleſſe. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarraſſé d'un pays ſans montagnes ; il lui en falloit pour ſe perfectionner dans des connoiſſances qui lui coû-

toient tant. Il quitta donc ses états pour en chercher; & tandis que de montagne en montagne, il s'entretenoit avec les mouvemens des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie : mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors, lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux; & la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses états.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ces montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; & ce fut sur cette montagne que Tarare & Fleur d'Epine ont passée pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite, cette partie de la

montagne que des rochers & des précipices rendent affreuſe : ce fut là qu'il ſe mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puiſé dans les régions céleſtes, tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection preſque inacceſſible de ce travail merveilleux, où les races ſuivantes virent tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter; il convertiſſoit à ſon gré tous les métaux en or, & les puiſſances inviſibles répandues dans les airs, obéiſſoient à ſes commandemens. Il ſe fit, par leur miniſtère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes même du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde; l'année d'après, ma mère y mit une ſeconde fille; j'eus l'inclination de mon père pour les ſciences, ma ſœur eut celle de ma mère avec ſa beauté : mais toute merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma mère, auſſi bien que ma ſœur, s'ennuyèrent de la ſolitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour, l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes, ſituées entre le Tigre & l'Euphrate,

que son père avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en apperçut, & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut, en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère, étoit digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes: les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé; les unes en séchèrent d'envie, les autres en crévèrent de dépit, mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai philosophe; pour moi j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre: je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois assez de progrès, & dont je sentois augmenter le goût, à mesure que je me sentois acquérir de nouvelles lumieres.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir ; car avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors & d'une partie de ses connoissance ; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux, elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrettes des minéraux & des talismans ; par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, & je rappelle tout le passé ; mon père m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions : cette curiosité que je n'avois jamais eue auparavant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue ; & dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; & de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter, n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont

je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquilité d'esprit a de plus aimable pour les mortels ; & loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne ; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le roi son époux la laisseroit bientôt veuve & régente de ses états. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre : mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presqu'égale à la mienne, la devoit persécuter. J'eus recours à ma baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortilèges & ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pièges, & que la mort étoit la

seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur, que tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonante & du Chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les siens.

J'appris par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, & je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrettement, mais cette précaution pensa la perdre; la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remise : j'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas trop tromper, & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Epine contre l'inhumaine sorcière. Oui, Calife de Cachemire, cette même Fleur d'Epine que vous voyez, & que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie; elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière : mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris;

cette gloire étoit réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux, aussi bien qu'au plus fidèle; je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la jument & le chapeau de la sorcière : mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce tems là Luisante vint au monde; & mes livres que je consultois sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrette sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier; & fort résolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Epine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi, avant que de se rendre à la cour, & ce que je découvris de son esprit & de ses sentimens, me fit espérer que s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion, lorsque je le vis revenir à quelque tems de là pour me consulter; je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un d'assez téméraire à votre cour, pour rendre

service à la belle Luisante à ce prix, il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & l'espérance seule d'en être avoué de vous, suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer; je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Epine.

Je lui fis espérer que je ne lui serois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait; il n'en fut point ébranlé: je lui tins parole, & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution; mais après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur d'Epine; elle m'en traça la figure & les souffrances dans les tristes occupations de sa vie; je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle, je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit

& ses sentimens répondoient aux charmes de sa personne : mais j'avoue que j'inspirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur d'Epine, qu'une première vue n'auroit pas attirés, mais qu'il n'auroit que trop mérités sans mon secours, avec un peu de tems.

Ma joie fut extrême, quand je les sus arrivés dans ce royaume; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible, lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Epine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, & pour connoître s'il en étoit digne; vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il règne sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-tems prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie : mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de sauver la reine ma sœur & les trois filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran; & pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la reine paroissoit changée en cor-

neille, dès que ſe haſard y conduiſoit quelque étranger, & ſes filles avec leurs compagnes, paroiſſoient changées en pies, ſans qu'elles paruſſent les unes aux autres, avoir changé de forme.

Voilà, princes, l'illuſion qui vous a cauſé tant de ſurpriſe, lorſque le haſard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je ſavois ſous quel déguiſement Dentue étoit arrivée ici; je ſavois ſes deſſeins: mais je ſavois que ſa puiſſance étoit ſi bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument & le chapeau, qu'il me ſeroit facile de prévenir tous ſes attentats contre ſa vie.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un tems, aux cruautés qui l'attendoient à ſon arrivée, par le moyen de l'impertinente ſénéchale, & de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidèle des amans. Quelle plus grande épreuve de ſa conſtance, que de l'expoſer à ſes yeux dans la laideur affreuſe où les maléfices de la ſorcière l'avoient réduite, dans le tems que la main de Luiſante, avec le trône de Cachemire, lui ſeroient offerts.

Je ne le retins pas long-tems, lorſqu'il revint avec le chapeau lumineux & la jument, je tins

pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages : mais quoique Tataré retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savois bien que dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près; je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, & je pensai m'en repentir; car dans le moment que je venois de monter sur Sonante, le plus agréable & le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois couriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avoit péri par un soulevement aussi soudain, que la révolution qui l'avoit placé sur le trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin, me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse, & des transports d'impatience dont la reine & ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie, & ce

dernier courier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil & les grands du royaume étoient allés.

Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru; car quelque empressement que Fleur d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses états paisibles à son arrivée, sa mère & ses sœurs moins tranquiles par l'impatience de recevoir une fille & une souveraine qu'elles avoient crue perdue; & tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits & de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Epine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embarrassé dans quelques complimens à Serene, & quelques excuses à Fleur d'Epine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais: mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva; le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le

Califſe leur donna le bon ſoir ; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Epine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amans, d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-tems avant la fin de ce conte ; mais Dinarzade s'étoit moquée de ſon éclat naiſſant, & le ſultan, moins preſſé cette fois de prendre ſa place au conſeil, avoit trouvé bon que le ſoleil ſe levât avant lui. La ſultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle ſultane qui fut jamais : il tournoit paſſionnément les yeux vers elle, tandis que le premier viſir s'en alloit avec ſon ſceptre ; on eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroiſſoit éperdu en examinant tous les charmes de ſon viſage ; & conſidérant qu'avec toutes ſes beautés, elle avoit l'eſprit orné de contes arabes, il ſe leva d'auprès d'elle & prit ſa robe de chambre pour lui marquer ſa tendreſſe & ſes empreſſemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes qui peuvent ſans contrainte, paſſer les jours à ſoupirer auprès de leurs bergeres ; quel plaiſir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent ! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations, ni à cette cérémonie, prit

la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses bergers ; recouchez-vous, seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche ; & à ces mots elle voulut lui ôter sa robe de chambre : mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long tems, que la sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & sa sœur d'impatience : après ce galant exploit, il passa dans son appartement, & de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés ; il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire, & dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne : mais au lieu de leur donner le bon soir, après être déshabillé, il se tourna vers le prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la pyramide & du cheval d'or, jusqu'à celle où pour la première fois il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer ; l'amoureux prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le

reſte de la nuit : mais comme il ſavoit que le ſultan ſon maître n'entendoit pas raillerie, quand il étoit queſtion de contes, il commença le ſien comme on verra dans la ſuite de ce recueil.



LES QUATRE FACARDINS,

CONTE.

A M. L.. C. D. F.....

A QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie?...
Ce vers est pris d'une chanson,
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pelisson.
Quant à moi, c'est avec raison,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens en Jérémie,
Vous dire, sous un autre nom:
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?...



FAUT-IL, après le renard blanc,
Après Fleur d'Epine la blonde,
Après Tarare son Amant,

Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde,
Et l'héritière d'Astracan,
Et le prince de Trébizonde?



Puisqu'il ne dépend que de vous
De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me sauver de la satyre,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, & las de lire
Des fables qui ne font plus rire.



Les contes ont eu pour un tems
Des lecteurs & des partisans,
La Cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs & les sentimens,
Depuis Cyrus jusqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agrémens.



En vain des bords fameux d'Itaque
Le sage & renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;

Envain l'art de son précepteur
Etale avec délicatesse,
Dans ce roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur,
Aux pieds d'une jeune maitresse
Ou d'une habile enchanteresse,
Telles que les peint ce docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du style & des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu ;
On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le rameau d'or & l'oiseau bleu.



Ensuite vinrent de Syrie,
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avoit mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes & le génie
Du thalmudiste & du rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus Arabe qu'en Arabie.

MAIS enfin, grâces au bon ſens,
Cette inondation ſubite
De califes & de ſultans,
Qui formoit ſa nombreuſe ſuite,
Déſormais en tous lieux proſcrite,
N'endort que les petits enfans.



CE fut dans cette paix profonde,
Que moi, miſérable pécheur,
Je m'aviſai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas aſſez ſage
Pour m'en tenir à ce fragment,
J'y joignis un ſecond étage.
Pour marquer les abſurdités
De ces récits mal inventés :
Un eſſai peut être excuſable;
Mais dans ces eſſais répétés,
L'écrivain lui-même eſt la fable
Des contes qu'il a critiqués.



VOUS, qui diſpoſez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je ſuis.

En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Gallant *.



Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte ;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures, par ordre du sultan son seigneur. Ce prince de Trebizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur & quelque peu gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

Ce n'est point à votre majesté sublime, & toujours auguste, qu'il faut conter des fables ; pour moi qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi vérita-

* Auteur des mille & une Nuits.

bles qu'elles paroîtroient fabuleuses, si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son tems, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; & ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit sur le point d'envoyer à l'oracle, pour en demander un à sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet dont elle faisoit grand cas, s'avisa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer & pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux tems de ma vie qui sont marqués par les évènemens dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice votre épouse; j'en appris la nouvelle à deux journées de mes états; & je prendrai la liberté de vous dire que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai désapprouvé la conduite de votre hautesse depuis son retour; car encore vaut-il mieux ne se point remarier, que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir d'être infidelle, c'est-à-dire, en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses nôces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde, qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes vassaux vos sujets dans leur obéissance ; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les peuples s'imaginoient que les autres souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode. M'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis, dans le dessein de rendre le nom bisarre qu'on m'avoit donné, aussi célèbre qu'il me paroissoit inouï ; & certes, je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres aventuriers ; car au lieu d'un écuyer pour porter mes armes, & pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire, & jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit par-tout mon audace ; les beautés cédoient à mon mérite, & leurs héros à ma valeur ; cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé, sans jamais pouvoir être amoureux ; & si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelqu'enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce

que je ferois devenu. Mon fecrétaire avoit naturellement du bon fens, & comme il s'étoit beaucoup formé l'efprit depuis qu'il étoit à mon fervice, il tâchoit de me confoler, en me faifant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie, que celui dont je me plaignois. Faffe le ciel, difoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, & que la fortune lui foit affez favorable, pour l'éloigner du climat dangereux & des campagnes fertiles du royaume d'Aftracan! Nous étions au milieu du jour, & dans le milieu d'une forêt fombre & délicieufe, & j'étois fur le point de choifir l'arbre le plus épais pour m'affeoir fous fon ombre, & pour apprendre de mon fecrétaire ce que c'étoit que cet Aftracan, lorfque je vis avancer vers nous deux hommes montés fur de fuperbes chameaux : dès que celui qui marchoit le premier, fut auprès de nous, il attira toute mon attention par fon air & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aifée qu'on pût voir, & fon vifage étoit fi charmant, que mon fecrétaire même, acoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la furprife & l'admiration que lui caufoit une figure auffi gracieufe : nous eûmes tout le tems qu'il nous fallut pour l'examiner; car s'étant arrêté vis-à-vis de nous, fans nous voir, il prit fon cafque

des mains de celui qui le ſuivoit, & au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire ; il pouſſa quelques ſoupirs, regarda tendrement un oiſeau tout brillant d'or & de pierreries que je pris pour un aigle, & qui de ſes aîles étendues ombrageoit ce caſque. Après avoir quelque tems contemplé cette figure, il la baiſa reſpectueuſement, & remettant le caſque à ſon écuyer, il paſſa fort près de nous, toujours enſeveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon ſecrétaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne ſeroit pas ſans inquiétude, s'il trouvoit en ſon chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curioſité d'apprendre ce qu'il étoit; & mon ſecrétaire ayant civilement arrêté ſon écuyer, pour s'en informer, revint tout effaré, me dire qu'il s'appeloit FACARDIN.

Facardin! grands dieux! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête de ſon chameau pour m'aborder, & me demanda ce que je ſouhaitois de lui. Rien, lui dis-je, ſi ce n'eſt de ſavoir de vous s'il eſt poſſible que vous vous appeliez Facardin? Il n'eſt que trop vrai, me répondit-il; & plût au ciel

qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées, à la fatalité secrette qui semble attachée à ce nom. Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde. Je serois le plus constant de tous les hommes, si je n'étois aussi malheureux en amour, que j'y suis sensible depuis quelque tems; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé; il est vrai que la plus adorable des mortelles, & la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en ma faveur: mais hélas! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il, & pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance & mes assiduités, au défaut des autres agrémens que je n'ai pas, pussent être partout rebutés, si ce nom bisarre ne me portoit malheur.

Quoi! dis-je, il seroit possible qu'un homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de son cœur, & qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause! Il n'est que trop vrai,

reprit-il, & pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemarck : mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire, que de donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits. Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; & pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez, mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté & de leurs rigueurs.

Je m'appelle Facardin comme vous, & pour montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin, & quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une de ce nombre ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste & vous en donnera l'adresse. Allez les voir, & m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas! répondit le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi; moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes

celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inſpiré de l'averſion aux moins délicats & aux plus ſuſceptibles. C'eſt ce que je vais vous faire voir, puiſque vous voulez bien me donner quelques momens d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots, & tandis que nos gens cueilloient des grenades & quelques azerolles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choiſi dans l'épaiſſeur de la forêt un endroit commode pour nous aſſeoir, l'étranger Facardin me tint ce diſcours.

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement ſuſceptible des premières impreſſions, & que je ſerai le miſérable rebut des beautés les plus ſuſceptibles, diſpenſez-moi de vous parler de ma naiſſance & de vous dire les lieux d'où je ſuis parti pour me ſignaler par quelque renommée dans le monde : il ſuffira de vous dire que le premier objet de mes projets errans fut celui qui, ſelon les apparences, vous met en campagne, auſſi-bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le deſſein de me rendre digne d'aſpirer à la conquête de Mouſſeline la ſérieuſe, princeſſe d'Aſtracan : mais, quoique ce ſoit, comme vous ſavez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus

parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir, ou l'espoir de la posséder qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur, dans cet heureux tems, ne respiroit que la gloire, & j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événemens qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'île des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas; voici ce que c'est que l'une & l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les poètes assurent que le ciel & tout l'attirail de ses étoiles se repose, une vaste forêt s'étend jusques au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes sauvages, que c'est une merveille; on les y trouve par troupeaux, & ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a de la peine, en plusieurs endroits, à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette forêt, les habitans du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde, chasser dans cette forêt, & qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims & de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes & de petits

enfans; que le peuple, dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantemens relégué tous les lions dans une isle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que pendant l'exil des lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presque aussi grande que du tems des lions, parce que ces vastes troupeaux que j'avois pu remarquer en passant la forêt, se répandoient par-tout, & ravageoient les blés de la campagne; que, pour remédier à ce désorde, on faisoit tout les ans trois ou quatre chasses dans celle des lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que le tems de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir, que d'inviter à la chasse aux lions: mais pour moi j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'isle des Lions, étoit le rendez-vous des chasseurs. Cette isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage & toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus

fûs surpris de l'appareil de cette chasse; je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de chasseurs armés de dards & de javelots, de flèches & d'épieux : mais au lieu de tout cela je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes & vingt jeunes filles assez bien faites; les hommes menoient chacun un cerf ou un dain en lesse; & chaque fille portoit un coq sur le poing; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A mesure que nous approchions de l'isle, nous entendions des rugissemens effroyables, & des hurlemens si affreux, que mon écuyer (qui du reste est brave soldat) en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable : mais trois de nos chaloupes abordant avant les autres, lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on

met aux faucons. À peine les filets furent-ils tendus, derrière lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous ; ils étoient deux douzaines, tous lions de grand appétit, à ce qu'il me sembloit; mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vîtement le chaperon de son coq, & lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions, paroissoit si sombre, que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour, & se mit à chanter de toute sa force pour le saluer; les lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous dans un instant, excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans nos chaloupes avec un des chasseurs, & avec cette même fille dont le coq venoit de chanter : quoique ce lion fût empêtré dans le filet, de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun mal, on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, seigneur ? Cette chasse, qui me paroissoit aussi nouvelle qu'elle étoit divertissante, dura jusqu'à ce que chaque chasseur eût ramené son lion, sa demoiselle & son coq. Je voulus rester le dernier & me charger du poste d'honneur, parce que c'étoit le plus péril-

leux, & je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la dernière chaloupe qui partit, excepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit aussi laissé le coq le plus fier, & la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite; mais moi qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son coq, que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que s'ils venoient plusieurs sur moi, pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit assez à tems à mon secours, pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; & à l'instant qu'elle m'alloit répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main, & fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions; ses yeux étoient étincelans, sa crinière toute hérissée; & par hasard ce lion se trouva sourd comme un pot; car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son coq, & le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux & tellement aigu, que j'en

eus la tête pénétrée de part en part. Tous les lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe & son coq s'égosilloient à force de chanter & de se désespérer; & le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles & plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits, mais en revanche il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure qui, commençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusques à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire: mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains, pour mettre fin à la dispute avant la nuit: mon ennemi qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, & ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée qu'elle lâcha son coq; le lion me quitta pour courir après, & je quittai la fille pour courir après le lion; je l'eus bientôt at-

teint, mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avoit déjà pris & qu'il avala en notre présence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau ; j'en fus si transporté de colère, que sans m'appercevoir de l'état où le lion s'étoit mis ; je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer : la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi : mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance ; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement & me dit : Ah ! Facardin.

Je commençois à m'attendrir, & j'étois sur le point de m'en approcher, pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé ; la corde s'en étoit détachée pendant notre combat, & s'en étant apperçue, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous embar-

quer, elle pensa se déseſpérer ; je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner le pauvre lion qui m'avoit parlé, dans l'état où je l'avois laiſſé ; que je l'allois chercher pour le paſſer en terre ferme, & pour lui donner tout le ſecours dont il pourroit avoir beſoin. Elle ſe déſeſpéroit d'une propoſition qui lui parut extravagante, & me conjuroit à deux genoux de ne la pas expoſer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivans de cette île ; elle eut beau dire, je fus à l'endroit où je l'avois laiſſé ; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, aſſez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion : mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit, ne ſe peut exprimer ; elle me dit qu'elle étoit deshonorée par la perte de ſon coq, que c'étoit un opprobre éternel pour toute ſa famille, & qu'elle ne prétendoit pas ſurvivre à cette infamie.

Tandis que je faiſois mon poſſible pour la conſoler d'un déſeſpoir qui me parut aſſez biſarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit preſque fermée, je perdois beaucoup de ſang, & je mourois de ſoif. Je m'étois attendu que mon écuyer, dont j'avois pris quelque ſoin, en le renvoyant malgré qu'il en eût,

auroit à son tour quelqu'attention pour moi, & qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont, ou sur le rivage, pour me recevoir; mais je n'y trouvai personne. La fille que j'avois ramenée se, désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne pour implorer le secours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-tems que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet : mais l'ayant perdue dans l'obscurité, qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit, après avoir long-tems erré parmi les pointes de rochet, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau qui se précipitoit en cascades le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante, que, sans égard à ma foiblesse & moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois, mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si à force de me tourmenter & de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois,

un foible rayon de lumière ; je le pris pour guide, & à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, & je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer. Je ne me trompois pas, & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardens, placés à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs & décharnés, avec deux mains assortissantes qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisoient tourner la roue de cette machine, & filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque tems considéré cette discrette & mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours. La porte s'ouvrit sans efforts, & je vis la fileuse, dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort ; elle étoit nue jusques à la ceinture, & la plus sèche de toute les carcasses ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité : j'en détournai la vue pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, & que vous puissiez résister à votre envie &

vaincre votre averſion. A ces mots, m'embraſſant avant que je puſſe m'en appercevoir, elle me fit aſſeoir auprès d'elle, & voyant mes habits tous ſanglans, elle en treſſaillit, & toute alarmée d'un péril où je ne croyois pas être : vous étiez mort, dit-elle, ſi le ſecours que je vais vous donner, avoit été différé d'une heure. Elle me deshabilloit en me tenant ce diſcours, & viſitant ma bleſſure depuis le haut juſques en bas, elle me ſerroit le plus affectueuſement du monde entre ſes vilains bras, & me baiſoit de tems en tems les endroits qu'elle eſſuyoit. Elle s'apperçut du dégoût mortel que j'avois de ſes tendreſſes & de ſes faveurs ; & malgré ces marques d'averſion, n'ayant pas laiſſé de me frotter d'une eſſence qui parfumoit toute la cabane : inſenſé, me diſoit-elle, ſi tu ſavois le tréſor que tu rebutes, & que je vois bien que tu perdras, quels ſeroient tes empreſſemens & ta reconnoiſſance !

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, & tellement ſoulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne ſeroit pas néceſſaire d'en attendre un ſecond pour être en parfaite ſanté. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma ſoif, & de m'éloigner d'une telle hôteſſe : je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus preſſant

de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile, si elle me laissoit misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir; suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle étoit décrépite, & sa figure me donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher, pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; & malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette première chambre, (la plus piètre, & la plus délabrée qui soit au monde;) la seconde me parut un peu plus raisonnable; la troisième plus grande encore & fort ornée; mais la dernière chambre où je la suivis, étoit la plus magnifique, & la mieux meublée qui soit dans l'univers; c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque fée, que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit par-tout que glaces, que peintures exquises, & meubles précieux; une toilette galante, & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre, un lit en broderie de perles orientales & d'or de la Chine, sembloit n'attendre que la déesse qui devoit se présenter à l'une & à l'autre; car auprès de la toilette je vis un déshabillé qui me

parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été long-tems à nous rendre à cet appartement; car outre que la malheureuse vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer, & passant ses deux mains au travers de chaque porte, elle se mettoit à filer pendant quelques momens, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma soif; cependant, j'en suspendis la violence, pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention, & me prenant par la main : allons, dit elle, allons à la fontaine, ce que vous regardez est fait pour allumer des feux, & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre; suivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement, & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, & que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui sortoit des rochers : mais l'importune vieille me retenant par le bras : écoute-moi, dit-elle, pour la dernière fois : si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te ré-

ſoudre à me tenir une heure toute entière dans tes bras, ſans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, & tu ſeras le maître de me voir auprès de toi le reſte de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette propoſition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit ſur moi de petits yeux éteints, qui reſſembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une ſoif déméſurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois graces; c'eſt pourquoi, repouſſant aſſez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant de rapidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma ſoif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de ſacrifier ce plaiſir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu; & ſelon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur; ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité, le ſommeil s'offrit, & je l'acceptai ſans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai, je fus ſurpris de me trouver dans le lieu le plus

effrayant qui fût dans l'univers ; je tournois de tous côtés les yeux, ſans pouvoir comprendre comment j'avois pû parvenir à ce déſert, ni comment j'en pourrois ſortir ; la fontaine où j'avois bu, ſortoit de la pointe d'un rocher qui ſembloit détaché du reſte de la montagne, & je me trouvois juſtement ſur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière, & de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit ; mais un précipice ſi profond le ſéparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dreſſoient à la tête, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers eſcarpés, qui, loin de m'offrir un paſſage, ſembloient ſe pencher en avant pour tomber ſur moi. Comme j'étois fort aſſuré que ce n'étoit point en me tranſportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obſtinai dans la recherche périlleuſe de quelque iſſue, j'en trouvai donc une, après en avoir déſeſpéré. C'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obſcure, fort profonde, & qui paroiſſoit plutôt la retraite de quelques ours, que le paſſage heureux de cette ſolitude, à des lieux moins épouvantables ; je tentai pourtant l'aventure, & mettant l'épée à la main, je deſcendis long-tems dans cette caverne ténébreuſe, ſans eſpérance d'y trouver d'autre ſortie que celle qui lui ſervoit d'entrée ;

mais après mille difficultés, je sentis encore que le terrein s'élevoit, j'apperçus un foible rayon de lumière, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré ; c'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages & de quelques bustes de marbre ; un arc d'acier luisant & poli, pendoit d'un côté de cette grotte ; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or & de quelques pierreries, avec toutes ses flèches ; une grande cage d'ébène, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte ; j'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois ; je sortis de cette grotte avec précipitation, & je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamans, les plus parfaits & les plus brillans que j'eusse jamais vus ; mais ce soulier étoit si bien fait, & sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle. Comme j'avois lu dans nos poëtes que Pallas faisoit trembler la terre, & qu'elle agitoit les forêts, en marchant, & que l'immortelle Junon ne faisoit qu'une enjambée du Mont-Ida juf-

qu'à l'île de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le ſoulier d'une déeſſe; mais je réſolus, s'il étoit poſſible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel ſoulier.

Je l'emportai ſans eſpoir d'en être long-tems en poſſeſſion, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chaſſe dans la grotte, ou bien à cette autre nymphe inviſible dont j'avois vu la toilette dans un des appartemens de la vieille. J'étois en doute ſi je devois m'y rendre pour la chercher, ou ſi je devois reſter auprès de cette grotte juſqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver; lorſque je fus entraîné loin de l'une & de l'autre par des gémiſſemens, & des lamentations qui ſembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femmes, j'y grimpai le plus promptement poſſible; car depuis la rencontre de ce ſoulier, je me ſentois le cœur merveilleuſement attendri pour un ſexe que je n'avois juſqu'alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui ſe déſeſpéroit, n'étoit autre que la nymphe au coq; dès qu'elle me vit, elle ſe mit à genoux devant moi, pour me prier de lui paſſer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grace; car je me ſentois déjà quelque penchant

pour elle. Je la relevai respectueusement, & voulant m'asseoir à ses pieds pour l'écouter, après l'avoir assurée que j'étois prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si jamais elle ne m'eût vu, & se tournant de côté : mettez-vous donc plus loin, dit-elle ; car vous me paroissez si désagréable, que je ne saurois vous souffrir auprès de moi. J'obéis avec soumission, & l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus, ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous, qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite ; il se fait dans notre province trois chasses solemnelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier ; & les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amans jour & nuit pendant ce tems ; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions : si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre

conduite

conduite; ce qui n'eſt pourtant pas capital, en cas que le coq ſe retrouve : mais s'il ne ſe retrouve pas au bout de trois jours, c'eſt la preuve convaincante d'un commerce criminel ; & ſur cette preuve, la fille eſt enterrée toute vive. Voilà le ſujet de mon déſeſpoir : mon coq ne reviendra plus, puiſque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Miſérable que je ſuis ! Que ne m'a-t-il auſſi dévorée ? Que ne ſuis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes ? où pourquoi tous les hommes que j'ai connus, n'étoient-ils pas auſſi haïſſables que vous ? Un autre ſe ſeroit révolté contre les duretés qu'elle me diſoit en face : mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuſe, & je cherchois des termes pour lui marquer mon déſeſpoir & ma tendreſſe naiſſante, lorſque ſon amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chaſſeurs du jour précédent ; elle le reconnut auſſi, car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui diſoit-elle, de revoir encore une fois la lumière de ſes chers yeux, avant qu'elle fut privée de celle du jour. Cet amant étoit fort camard, ſon teint étoit couleur d'ardoiſe ; & les chers yeux dont elle parloit, étoient de ces yeux chinois, qui ne ſavoient ce que c'étoit que de s'ouvrir. Après s'être embraſſés le plus tendrement du monde, en ma préſence, il lui dit que, s'étant

douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne, & qu'il l'enleveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien (moi qui l'avois réduite à cette extrémité) les garantir, pour une heure seulement, du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille, lui dis-je ? Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien aimée sous le bras, & se mit à descendre vers la mer d'une extrême vîtesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie : mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de tems sur cette montagne, que je croyois rêver; cependant, je n'étois pas encore au bout, car;.... C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade, en l'interrompant; on vous demande le récit de vos aventures particulieres, que vous auriez dû conter très-succinctement dans la conjoncture où nous sommes, &, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles, qu'elles sont ennuyeuses... Et que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, & que le récit en dure autant que la nuit ? Avons-nous quelque chose de

mieux à faire, que de leur donner audience ? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules. La belle sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel, & Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours : J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'assura qu'il avoit cru rêver, en songeant à la diversité des événemens qu'un si petit espace de tems avoit fait naître : je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le matin : mais au lieu de prendre le sentier par où j'étois monté, j'en suivis un autre qui me conduisit par un pénible détour à la cabane de la vieille ; la porte en étoit ouverte, j'y vis les rouëts, mais ils ne tournoient plus : je ne me sentois plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté ; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, & je ne cessois de le regarder, ou de le baiser comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant, armé d'une puissante massue, & velu depuis les pieds jusqu'à la tête; son abord me surprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste, & moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, & de grincer les dents comme un ours. La seconde, fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa dame tomboit entre ses mains; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étois encore saisi de l'autre, & m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les dieux m'avoient donné, si la vieille, sa souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourmens tout nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment: & du même ton, il m'ordonna de lui livrer le soulier, & de le suivre. Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande: mais il faut, selon les ordonnances de ma souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine, lui dis-je, vas-t'en l'assurer de ma part, que ni toi, ni tous

les loups-garoux de ta race, ne me feroient point rendre un soulier que j'adore, & que je n'ai point volé. A ces mots je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse; mais comme il n'étoit pas fort adroit, & que la fureur le transportoit, j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers, & renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi; cependant, je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges; je ne m'étois pas apperçu que le monstre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit passer pour une des défenses du sanglier d'Erimanthe: mais je le sentis à la fin; car m'étant baissé pour éviter un coup de massue qu'il fit semblant de me porter, il prit son tems pour me faire une estafilade qui ne cédoit guère à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai, d'un furieux revers, la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle plaie; il tomba comme une tour, & fit trembler la terre par sa chute. Je me jetai sur lui, dans le dessein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorsqu'une voix qui sortoit de la ca-

bane, me cria ; vaillant chevalier, ne tuez pas mon ſauvage. J'obéis, & le laiſſant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit ſortie, résolu de préſenter à la vieille, le ſoulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur; je m'imaginai qu'il étoit à ſa fille, ou à quelque pièce dont j'avois vu l'appartement & les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai perſonne ; & dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la première fois. Je revins ſur mes pas pour tirer quelque éclairciſſement du ſauvage ſur cet enchantement : mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdiſſe beaucoup de ſang, je n'en étois preſque point affoibli ; je me ſentois ſeulement preſſé d'une faim égale à la ſoif, qui m'avois attiré ſur cette montagne ; je voulus chercher de quoi la ſatisfaire où j'avois trouvé de quoi ſatisfaire ma ſoif ; mais la porte ſe ferma ſur moi, ſans que tous mes efforts puſſent l'ouvrir ; mon unique reſſource étoit la grotte, je la cherchai par mille ſentiers rudes & détournés, ſans pouvoir la découvrir, & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, ſi l'odeur de quelques mets qu'on ſembloit y préparer, ne m'y eût conduit. Je ne

pouvois suivre de guide plus agréable, dans l'état où j'étois; j'y parvins donc à la faveur de ce secours, & j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus, que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte; c'étoit une nymphe en habit de chasse, elle étoit à moitié couchée sur un riche canapé; & dans cette posture, je crus que la déesse des amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis; sa gorge étoit découverte d'un côté, & ce côté découvert, valoit à mon gré, tous les trésors que la terre, la mer, & toutes les beautés de l'univers peuvent cacher; sa jupe étoit ouverte & rattachée au-dessus du genou par une agraffe de diamans, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier; la jambe que cette ouverture laissoit voir, n'étoit pas la jambe d'une mortelle; elle me la présenta, cette belle jambe, & tournant les yeux sur moi: quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne, & le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, & de contribuer à mon bonheur; vous tenez mon soulier, poursuivit-elle, & la témérité d'avoir osé le toucher, est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu; si vous l'aviez livré quand on vous l'a

demandé, c'étoit fait de vous, de vos espérances & des miennes; chaussez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient. J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement; & pendant ce service que je lui rendois, j'étois si transporté, que je ne savois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, & me demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins, & je lui dis d'un air tendre & passionné, que je mourois de faim, comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour. Eh! quoi, dit-elle, toujours des besoins ignobles! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger! Il n'importe, mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritez le malheur que vous avez eu de boire, & si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre? Prenez cet arc, & voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre; je le pris, ne doutant pas que je n'en vinsse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chausser: mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de

cet arc rendit un son si harmonieux, que rien ne pouvoit l'égaler que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant; il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas: mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis; la nymphe, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds: mais détournant aussi-tôt les yeux, comme de quelque objet d'horreur; prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, & tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air; je sortis, & crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête; comme après avoir bien regardé, je n'y voyois autre chose, je décochai la flèche de toute ma force; je la perdis bientôt de vue, & dans le tems que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut long-tems à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros coq qu'elle perçoit de part en part.

La nymphe accourut, retira sa flèche, & lâcha le coq qui, prenant l'essor comme si de rien n'étoit, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoiqu'avec la même aversion; oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance: mais s'il faut que je vous la doive,

comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable, & si digne d'être aimé ? Prenez mon soulier, gardez-le bien; parcourez toute la terre, & ne vous rendez auprès de moi, que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes graces de la vieille pour avoir les miennes; sans cette dernière condition, & l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, & vous ne serez jamais heureux. Mais avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire. C'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit, on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre & si charmante, qui pût me dégoûter : mais je pensai m'évanouir, lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, sei-

gneur chevalier, le déteſtable ragout que c'étoit; c'eſt pourquoi, je ferai bien de vous dire, qu'on me ſervit la jambe du ſauvage, ſans oublier le pied, & l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dreſsèrent à la tête, le cœur me ſouleva, & j'allois ſortir pour ne plus voir cet objet odieux; lorſque la nymphe, ſans me parler, fit un grand ſoupir, & me jeta quelques regards de pitié, mêlés d'indignation; cela me détermina, je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents; je voulus me retirer après cet affront, lui proteſtant que je n'aurois plus beſoin de manger de plus de quatre jours; elle me parut toute radoucie, ſes regards s'arrêtèrent ſur les miens, & j'en fus ſi tranſporté que je mangeai encore un morceau; elle s'approcha de moi, & me dit en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever, mais que je n'avois rien fait ſans cela. Le charme fait ſon effet, diſoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va ſe diſſiper, je le ſens par mon cœur; ſi vous perſévérez juſqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une perſonne qui vous aime: mais ſi vous quittez ce lieu; ſi votre repas eſt interrompu, avant que d'être achevé, vous ſerez plus déſagréable que jamais. Toutes ces paroles m'entroient dans le

cœur, & me montoient à la tête, que c'étoit une merveille : elles animoient mon courage, mais elles n'augmentoient point mon appétit; cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve, & je me mis en devoir de tout avaler ou de créver noblement aux yeux de ma divinité. Ce fut au fort de cette magnanime résolution, que mon maudit écuyer, qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-tems, fit retentir les rochers d'alentour, du nom de Facardin. La nymphe en pâlit, & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, & me laissa plus confondu, plus surpris, & plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vu se radoucir pour moi; la blessure que le sauvage m'avoit faite s'étant guérie pendant que je mangeois sa jambe, la présence de la plus belle créature de l'univers, appuyée contre moi, m'avoit soutenu contre le dégout de cette épreuve; les choses qu'elle m'avoit dites, me remplissoient de force & d'espérance, & je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout-à-coup pour avoir seulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé, je courus à l'entrée du passage souterrain, par

lequel elle venoit de se sauver ; mais dès que je m'y présentai pour la suivre, un vent impétueux non-seulement m'en défendit l'accès, mais m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre, & me porta hors de la grotte ; la porte se ferma d'elle-même, dès que j'en fus dehors ; cette porte avoit deux trous, comme la porte de la vieille ; deux bras plus beaux que le jour, & plus blancs que la neige, passèrent par ces deux trous ; un rouet d'ébene garni d'or, se plaça vis-à-vis, & la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venois de voir, ne fût la fille de la vieille, & que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte, & de me recevoir à miséricorde, lorsque mon écuyer m'ayant enfin découvert, se remit à brailler plus fort que jamais en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussi-tôt : le rouet disparut ; & de la grotte dont la porte s'ouvrit avec fureur, le même vent sortit, & nous poussa tous deux en roulant, jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu pendant la nuit, la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là, qu'après être un peu revenus de

notre étourdissement, mon écuyer me dit que je l'avois échappé belle, & me conjura de descendre au plus vîte, & de me sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite montagne, toute farcie de sorciers & d'enchantemens, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple? Je vous attendis sur le rivage, jusques bien avant dans la nuit, & croyant que vous auriez pu débarquer en quelqu'autre endroit, pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée, que son coq étoit perdu, qu'on vous avoit vu débarquer ensemble, & que vous aviez tous deux gagné le haut de la montagne, pour vous dérober aux poursuites de la justice: mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain, pour vous prendre l'un & l'autre, & que vous n'échapperiez pas à leur vengeance. En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour, le conseil s'est tenu, les troupes se sont mises en marche, & se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la montagne pour vous boucher le pas-

sage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître. On m'avoit saisi, de peur que je ne vous fusse donner l'allarme, & l'on m'assuroit fort qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage & aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne, & son coq de pallier. Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains qui s'élevèrent au pied de la montagne du côté de la mer, achevèrent de me désespérer. Car le bruit se répandit par-tout, qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle maîtresse pour vous sauver : mais quelle fut ma joie, lorsque je vis la prisonniere ! C'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille; leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès, & quoiqu'ils niassent le fait, l'amant qui devoit être l'exécuteur, fit une fosse dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés : cette fosse fut comblée de terre autour d'elle; & comme on ne lui voyoit plus que la tête (que bien-tôt on ne devoit plus voir), on entendit chanter un coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux; on entendit un ſecond cri, mais on ne vit rien; à la fin pourtant, un des plus apparens de cette aſſemblée tira de ſa poche une lunette aſtronomique, & ſoutint que c'étoit un moucheron qui contrefaiſoit le coq; l'amant ſoutint que c'étoit le coq de ſa maîtreſſe, & jura par le grand Caramouſſal, qu'il le reconnoiſſoit à ſa voix. Pendant cette diſpute, un véritable coq qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiſeau de ſon eſpèce n'avoit fait, deſcendit des cieux, & vint ſe poſter ſur la tête qu'on alloit enſevelir ſous la terre; les cris redoublés que pouſſoit toute l'aſſemblée ne l'effrayèrent pas : il garda ſon poſte, tandis que tout le peuple ſe tuoit de dire que cette eſpèce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accuſée; mais comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq allongea le cou, battit des aîles, chanta trois fois, & s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un inſtant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des ſpectateurs, qu'il y avoit eu quelque choſe à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour ſon amant : mais comme le coq, en battant des aîles ſur ſa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences; & on la déclara pleinement juſtifiée du crime capital. On l'a donc délivrée ſur le

champ

champ ; & de la fosse, & de toutes ses appréhensions ; le peuple l'est allé conduire chez ses parens, & tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, & de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantemens ; les îles, de lions ; & le continent, de coqs & d'habitans, qui ne valent guères mieux.

Je connus la vérité de son récit, par les choses qui m'étoient arrivées au haut de la montagne ; je suivis donc son conseil, & nous sortîmes, sans obstacle, de ce lieu de prodiges & d'événemens incompréhensibles. Plus je repassois dans mon esprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel ; ce lion qui m'avoit parlé, cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en aversion, la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avois bue si avidement, & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroissoient autant d'illusions : cependant, je me trouvois en possession du précieux soulier, & c'étoit assez pour m'assurer que tout le reste étoit véritable. A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez ; & sur ce casque, le coq enrichi de pierreries, qui bat des aîles & qui paroît chanter, ren-

ferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois étranger ayant ouvert le coq, en tira cette merveille, qu'il m'avoit tant vantée, & qui renfermoit la figure d'un coq que j'avois d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très-illustre empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grace, & pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel étranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle chasseresse, je n'en crus rien : enfin, après l'avoir tenu long-tems entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, & après l'avoir baisé, avec la permission de celui qui me le montroit, il fut remis dans le cimier du casque; & Facardin de la montagne reprenant son histoire; je ne veux point, seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis : ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes & des affronts que j'ai essuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, & pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beau-

tés qui n'étoient plus dans la première jeunesse, me préféroient leurs écuyers, & les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne me refusa l'épreuve du soulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est à dire, d'un coq qui volât comme un aigle, & c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver, qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avois déjà parcouru les provinces de l'Afrique & de l'Asie dans ces recherches inutiles, & j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sydon pour passer en Europe, lorsque les ambassadeurs de Fortimbras à la grand'bouche, roi de Danemarck, y débarquèrent; ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du roi leur maître; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire; & pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, d'où ils tirèrent la mesure de cette bouche royale, & cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, sans avoir vu de bouche dans tous mes voyages, qui pût en approcher: mais je les suppliai de me dire ce que le roi leur maître

prétendoit faire d'une autre bouche auſſi énorme que la ſienne, quand même il ſeroit poſſible d'en trouver. Ils me dirent que cette curioſité lui étoit venue par une aventure fort biſarre qu'ils n'avoient pas le tems de me conter; & ſur cela, le chef de l'ambaſſade, qui me parut un homme de conſéquence, pouſſa deux ou trois grands ſoupirs, & ſe mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, & j'avois déjà les larmes aux yeux, auſſi bien que mon écuyer, (ſans ſavoir pourtant de quoi ces vénérables ambaſſadeurs pleuroient) lorſque le premier ſe mit à dire : Ah, ma chère patrie ! je puis bien te dire adieu pour jamais, puiſque l'eſpérance de te revoir nous eſt interdite, à moins que nous ne puiſſions retourner vers tes heureux rivages avec deux choſes qu'on nous envoie chercher, & que toute la terre ne ſauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choſes, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras leur maître, avoit une fille qui s'appeloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle princeſſe qui fût dans l'univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue preſque folle; que le roi ſon père, qui ne lui refuſoit rien, avoit, à ſa prière, fait

pendre tous les cordonniers de Danemarck ; parce que pas un de ces cordonniers n'avoit pu lui faire des souliers assez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvue ; que les cordonniers des pays étrangers, informés de sa méchante humeur, & du sort de leurs confrères, avoient tous refusé de travailler pour elle ; qu'à la fin, le roi son père, cédant à la tendresse qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ses états, que quiconque chausseroit la belle Sapinelle sa fille, l'auroit pour sa peine, à condition toutefois qu'ils seroit pendu comme les autres cordonniers, s'il l'entreprenoit sans en venir à bout ; & nous, miserables ministres d'un maître absolu, & d'une maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions, de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés ; jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon ambassadeur pleuroit comme un enfant, en faisant cette réflexion ; son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour ; je rêvai quelque tems aux conditions de l'édit dont il venoit de parler ; je lui demandai si par hasard on pré-

ſentoit à cette Sapinelle, un ſoulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit ? car quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'eſt une marionnette pour la taille, on peut aiſément faire un ſoulier ſi petit, qu'une marionnette n'y mettroit pas le pied. Le chef de l'ambaſſade parut indigné de la comparaiſon; & me regardant d'un air de mépris : jeune-homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de marionnette, des beautés dont la réputation n'eſt ignorée que de vous & de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la princeſſe de Danemarck, vous verrez quels pieds ce ſont, & vous avouerez que ſa taille ne cede au monde, qu'à celle de Mouſſeline la ſérieuſe; ce n'eſt donc pas tant la petiteſſe d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuſe, que le tour, la grace, & la conformation inouie de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu, juſqu'à préſent, de ſoulier qui pût y convenir. Mais ſuppoſé, ſeigneur ambaſſadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chauſſure à la forme, à la figure, aux graces, & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouſer votre infante, ſelon l'édit du roi ſon père, qu'en arriveroit-il encore ? Si par un impoſſible, répondit mon danois, il ſe trouvoit quelqu'un aſſez ſtupide, aſſez

bête, assez imbécile d'entendement, & assez dénué de goût, pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas la belle Sapinelle de Jutlande s'est obligée par serment (son honneur sauf, & toutes ses dépendances) d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera. Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions : cette dernière réponse me détermina : car mon esprit s'étoit rempli de difficultés d'abord ; la belle chasseresse régnoit toujours dans mon cœur, cependant, il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient en chemin faisant : mais je les oubliois au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes : la princesse dont on venoit de parler, offroit sa main en récompense d'un succès dont elle désespéroit ; d'un autre côté, la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché par-tout un pied digne du plus beau soulier du monde ; la princesse de Danemarck soupiroit après un soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyoit avoir : si d'un côté je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une princesse qu'on me peignoit si belle ; de l'autre, l'aversion que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence, me rassuroit contre ma propre foiblesse.

J'avois erré par le monde, sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, & sans ne rencontrer que des coqs de basse-cour, qui ne savoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs; je résolus donc sur le champ, de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'ambassade, de chausser l'infante Sapinelle; & de la mener en triomphe aux pieds de la nymphe à l'arc d'acier. Les ambassadeurs qui étoient les meilleurs gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, & tous les inconvéniens qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du soulier, & le chef de l'ambassade qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut si favorable, que le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses & stériles en moins de quatre mois, & je me rendis à la cour de Fortimbras à la grande bouche; ce fut là que m'arrivèrent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention,

que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit ſuivant.

Le bel étranger en étoit à cet endroit de ſon hiſtoire, lorſque la ſuite en fut interrompue par un bruit ſoudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuſes, & de flageolets, dont la forêt retentit inopinément; nous tournâmes les yeux de toutes parts, & nous les arrêtâmes long-tems ſur l'endroit d'où ce bruit ſembloit venir : mais ce fut inutilement; plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre ſurpriſe augmenta, ne voyant rien par-tout à la ronde qui pût le cauſer; mais mon ſecrétaire & l'écuyer de l'inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés ſur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, & nous dirent qu'un gros d'Arabes que quelques collines nous avoient d'abord caché, ſembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper. En achevant de nous donner cet avis, nous montâmes ſur nos chameaux qu'ils nous préſentèrent, & nous marchâmes aſſez fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à appercevoir; mais nous ne fûmes pas long-tems à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, & que ceux que nous voyions, ne ſongeoient à rien moins qu'à nous envelopper. Cependant, ce ſpectacle nous ſurprit; car autant

que notre vue pût s'étendre d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortège de chevaux, d'éléphans, & de chameaux chargés de litières, de palanquins & de bagage. Cet attirail étoit escorté de soldats & d'un grand nombre d'esclaves tous couverts de toile peinte; & les couleurs de cette toile étoient si vives, & si variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant, émaillé de toutes les fleurs du printems le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or & de peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés: quatre esclaves d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire, le portoient sur leurs épaules; & quatre Satrapes à cheval portoient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du soleil; ces quatre satrapes, les esclaves & les parasols étoient ornés de toile peinte, mais de toile si fine, si magnifiquement peinte & si richement brodée, que mon secrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré plusieurs fois depuis, qu'elle valoit du moins deux talens l'aune. Autour de ce palanquin, étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu si long-tems avant que de rien voir. Ce

concert recommença par malheur, dès que le Palanquin fut vis-à-vis de nous, & nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer; cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un & l'autre; mais elle parut si effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emportèrent après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions; tous les efforts que nous fîmes pour les retenir, ne servoient qu'à redoubler leurs inquiétudes & l'impétuosité avec laquelle ils nous emportoient: le mien & celui de mon secrétaire, qui n'avoient pas voulu se quitter, tournant le dos au concert, se jetèrent comme des forcenés, tout au travers de l'arrière-garde qui suivoit en biaisant, & passoient sur le ventre à tout ce qui se trouvoit en leur chemin. Le désordre & les cris de ceux qui se voyoient assaillis à l'improviste, augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la première rivière; ils s'y arrêtèrent un moment pour prendre haleine, mais le souvenir de leur allarme étant revenu dans le même instant, ils se précipitèrent au milieu de l'eau, sans nous donner la moindre connoissance de leur projet, & tout ce que nous pûmes faire dans cette surprise, fut de nous tenir fermes, & de gagner

le rivage opposé d'une riviere fort rapide & fort profonde : nous étions à plus de quinze ſtades de la forêt où nous venions de cauſer tant de déſordre : j'aurois bien voulu retourner ſur mes pas, tant pour ſatisfaire la curioſité que m'avoit donné le commencement de cette aventure, que pour ſavoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroiſſoit point, de quelque côté que nous puiſſions tourner la vue pour le chercher : mais mon ſecrétaire m'ayant repréſenté le péril & la difficulté du paſſage de la rivière, l'approche de la nuit, la diſtance des lieux, & le nouveau vacarme que feroient nos chameaux encore tout éperdus, ſi l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée ; il fallut céder, & me laiſſant conduire vers une habitation ruſtique qui paroiſſoit dans l'éloignement, j'y paſſai la nuit avec impatience, & dès que le jour parut, je me mis en campagne, pour ſavoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, & ſur-tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin & ſon ſoulier, pour être inſtruit du reſte de leurs aventures ; mais un orage épouvantable qui avoit duré pendant toute la nuit, groſſiſſant tout-à-coup tous les torrens qui tomboient des montagnes voiſines, avoit tellement fait déborder la riviere que nous avions traverſée, qu'il fut inutile d'en

tenter le paſſage, ou d'attendre que les eaux ſe fuſſent retirées. Les gens chez qui nous avions logé, nous aſſurèrent que toutes les plaines d'alentour ſeroient inondées plus d'un mois durant. Voilà l'aventure qui me ſépara du charmant étranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me ſois donnée par tout pour en apprendre.

Dinarzade, après un ſoupir de ſoulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au ſortir d'une grande oppreſſion ou d'un long ennui, joignit ſes deux mains par-deſſus ſa tête : mille grâces s'écria-t-elle, aux ſatrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux paraſols qui le défendoient du ſoleil, & ſur-tout aux cornemuſes, aux fifres, aux timbales & aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos chameaux, vous ſéparèrent de cet autre Facardin ; & que béni ſoit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre ; car ſans tout cela vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ſes aventures, en nous contant encore celles qui lui ſont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne foi, Seigneur Facardin, dites, à peu près, combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour

nous dire ce que contient le recueil de votre ſecrétaire, puiſque, depuis le tems que vous abuſez de la patience du ſultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre ?

Le ſultan, qui, par habitude, ſe faiſoit frotter la plante des pieds par ſon grand chambellan, pendant tout le commencement de cette hiſtoire, par bonheur n'entendit pas ce que ſa belle-ſœur venoit de dire, à cauſe d'un léger aſſoupiſſement qui l'avoit ſaiſi ; ſans cet aſſoupiſſement, il eſt à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une ſimple réprimande ; & Facardin, pour empêcher qu'il ne s'apperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette manière : comme votre majeſté, toujours auguſte & victorieuſe, sembloit être diſtraite par quelques réflexions ſérieuſes & politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces momens de rêverie, pour vous remettre au fil de l'hiſtoire. Il n'eſt pas néceſſaire, dit le ſultan ; il ne m'en eſt pas échappé le moindre mot, & pour vous le faire voir, pendant que je méditois ſur le repos de mes peuples & ſur la proſpérité de mon état, vous contiez comme les éléphans, les brancards, les paraſols & toute la toile peinte, avoient pris le frein aux dents, & s'étoient précipités dans la mer, d'abord que vous, vos écuyers & vos

chameaux commençâtes à jouer de la flûte & de vos cornemuses.

Justement, reprit Dinarzade, le prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire; & s'il prend un jour envie à votre hautesse de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde. Taisez-vous donc, lui dit le sultan, afin que j'y donne toute mon attention; & vous, Facardin, poursuivez. J'avois un regret extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'étranger, tant pour l'estime que j'avois pour lui, que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'univers : mais je ne fus pas long-tems à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des esprits indolens & spéculatifs, qui passeroient des heures entières sans parler, principalement quand ils sont seuls : mais pour moi, qui n'ai jamais su ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant, sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même, quand je n'avois personne à qui parler; je répétois quelques scènes de co-

médie ; je chantois, je sifflois ; enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit & les avantages de la naissance fournissent pour se désennuyer, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme font les misérables songes-creux dont je parle. Mon secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs, mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guères mieux, & tirant une grande pancarte toute griffonnée de ses observations, il alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les Moulins, & jusques aux colombiers qui se trouvoient sur notre route ; un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire : Jasmin, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions ? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher ; car je suis las d'errer au hasard, comme je fais depuis trois semaines. Nous étions auprès d'un pont (qu'il commençoit à dessiner) dans le tems que je lui tenois ce discours : il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir ; il s'y disposoit pourtant,

tant, avant que de passer la rivière, quand nos chameaux se mirent à renifler & à trembler de frayeur. Un moment après nous entendîmes accorder quelques instrumens, & aussi-tôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordoient des instrumens de différente espèce, pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des musiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes signe de ne point commencer la sérénade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette prière; & passant de notre côté en chancelant à chaque pas (car ils étoient tous ivres) l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude. Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon secrétaire, se souvenant de la manière dont il s'étoit sauvé la première fois, se précipita dans la rivière, sans marchander; & tandis que son maître lui tenoit le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loisir de serrer, flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon chameau, que le chef de ces musiciens avoit saisi par la bride, & que les

autres environnèrent de tous côtés, de peur qu'il ne suivît son compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper, il se mit à deux genoux, tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant se boucher les oreilles, & poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau, qui, par amitié pour son compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre, & celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons, de peur de quelque nouvelle alarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils seroient morts d'angoisse, s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordonné de jouer de tous leurs instrumens, dès qu'ils verroient quelque étranger. Il ajouta qu'il étoit resté derrière pour ramasser ces coquins, qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, & qu'il alloit regagner le convoi de la princesse. Et quelle princesse, lui dis-je? C'est Mousseline la sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au royaume

de ſon père, pour rire. Comment pour rire, lui dis-je ! c'eſt, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, & c'eſt pour rire qu'elle retourne au royaume d'Aſtracan : mais je ſuis bien ſimple, pourſuivit-il, de vous rendre raiſon d'une choſe que vous ſavez mieux que moi. A ces mots il partit à toutes jambes pour rejoindre ſes compagnons ; j'eus beau l'appeler pour ſatisfaire ma curioſité, jamais il ne tourna la tête, & jamais mon ſecrétaire ne voulut conſentir que je montaſſe ſur mon chameau pour courir après, proteſtant qu'il aimoit mieux mourir que de ſe trouver à la merci de cette implacable muſique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence, lui, regrettant la perte de ſes remarques, & moi celle d'un éclairciſſement que je ſouhaitois ſur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'infante d'Aſtracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver juſqu'à la nuit ; car mon ſecrétaire étoit reſté bien loin derrière moi pour faire le bel eſprit, ou pour repaſſer dans ſa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu : mais ne pouvant ſouffrir le ſilence où ſa rêverie me réduiſoit, je l'attendis, & dès qu'il fut auprès de moi : Jaſmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liſte des lieux où l'enchantement & les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà

dit, à ceux qui sont le plus près d'ici. Cherchez-les vous-même, me dit-il d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux & tous mes papiers suivent le courant de la rivière, tandis que je suis votre altesse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer ma vie, & sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire, & notre grand prophète qui l'a mis au monde. Suivez donc, seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions; pour moi, je ne suis pas assez sot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures, dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que quelque brave que vous soyez, il ne faudroit qu'une vieille pour vous faire fuir jusques au bout du monde sur cette maudite monture? Laissez donc là, s'il vous plaît, la démangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir : nous sommes à trois journées du golfe persique; c'est dans cette ville enrichie du commerce de cette mer, que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde, & c'est là que je conseille votre altesse de se défaire de ces désastreux chameaux, pour nous monter à la façon des héros errans, au lieu de

trotter par le monde comme des marchands Arméniens, ou des pélerins de la Mecque.

Je ſuivis ſon conſeil, & le troiſième jour, ſans avoir fait aucune mauvaiſe rencontre, c'eſt-à-dire, ſans avoir trouvé de muſique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la mer Rouge; le ſoleil étoit ſur le point de ſe coucher, & je regardois avec plaiſir la variété brillante dont ſes rayons peignoient la ſurface des flots; on eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu deſſus; car la couleur de cette mer & celle de la lumière qui s'y répandoit, faiſoient un mélange éclatant. Mon ſecrétaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda ſi je ſavois pourquoi ce que je regardois s'appeloit la mer Rouge? Je lui dis que c'étoit à cauſe de ſa couleur; au contraire, me dit-il, c'eſt qu'elle n'eſt non plus rouge que vous. Au reſte, il ne faut pas vous imaginer qu'elle ſoit venue au monde faite comme elle eſt; & puiſque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Floriſpahan, capitale de l'Arabie Pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous ſaurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la mer Rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, & de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers

rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers rois de la Bactriane, & cela pour un sujet assez léger; ce qui arrive d'ordinaire à des princes voisins comme ceux-ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cens lieues de mer: or, après que ces puissans rois se furent bien désolés depuis quinze cens ans, de père en fils, par des guerres continuelles; ceux qui règnent encore de nos jours, se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfans.

Le roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, & celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même; & le prince d'Ophir étoit un chef d'œuvre d'agrément & de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant les plénipotentiaires de part & d'autre ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu; celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nez, mais en récompense il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir..... Non: attendez un peu que je me remette cette circonstance: celui d'Ophir; oui justement, celui d'Ophir; car celui de Bactriane, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bailloit; mais en récompense son nez étoit

le plus ample, le plus fertile en bourgeons que jamais plénipotentiaire ait porté. Le ministre Bactrien porta les articles de la paix, avec le portrait de l'infante sa maîtresse, à la cour d'Ophir; mais ce fut inutilement; le prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, & partit secrettement de la cour environ à minuit & trois quarts; mais ce qui arriva dans l'autre cour, vous fera dresser les cheveux à la tête. Or avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sachiez qu'à deux stades & demie de Fourchimène, capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'élève jusques aux nues, & que tout au haut de ce pinacle est une cage, & dans cette cage un coq qui rend des oracles; souvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonstances. Comme le ministre du roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, & que toute la cour de Bactriane l'attendoit avec impatience, à cause des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage, la belle Primerose qui, comme une princesse jeune & bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes & bien faits, importuna tant la reine sa mère, qu'elles furent toutes deux *incognitò* consulter l'oracle du

coq, pour ſavoir au juſte à quelle heure le prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas (comme elles avoient appris par les nouvelles à la main) qu'il n'arrivât galamment lui-même, ſous le nom de plénipotentiaire du roi ſon père, pour rendre l'ambaſſade encore plus touchante. La princeſſe donc, s'ennuyant d'être toute coîffée, toute friſée & toute parfumée, comme elle faiſoit depuis trois nuits, pour n'être pas ſurpriſe, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, ſans filles d'honneur & ſans dames de palais, lorſqu'on vint avertir la reine que l'ambaſſadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaiſe de poſte. Cette particularité d'impatience amoureuſe les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau prince en perſonne; ainſi le charriot qu'on avoit préparé pour aller à l'oracle, les ramena au palais. La princeſſe, qui par l'excès de ſa beauté, prétendoit remercier le prince de l'excès de ſon empreſſement, ne ceſſoit de ſe mordre les lèvres, d'aiguiſer ſes regards, & de tarabuſter ſes cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience; mais elle penſa s'évanouir lorſque le véritable ambaſſadeur y parut. Elle avoit ſi fortement dans la tête que c'étoit le prince déguiſé ſous le caractère du miniſtre, que quand, au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de pélican au-deſſus d'une bouche

qui sembloit faite par un vilebrequin ; elle dit tout haut que le prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, que la princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez. Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation, elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, & levant les yeux au ciel : Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon ame, s'écria-t-elle, & que son alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille & assez effroyable pour lui donner autant d'aversion que j'en ai pour sa figure ! Dès qu'elle eût achevé cette imprécation, elle baisa la terre, ce qui chez les Bactriens est la confirmation d'un serment solemnel. Le pauvre ambassadeur qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche & pour faire son compliment, & sortit de l'audience comme il y étoit entré ; mais il en sortit si transporté de colère, qu'en montant dans son palanquin, on crut que son nez ne sortiroit jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paroissoit enflammé. La princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du roi son père & de la reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa gouver-

nante qui lui faiſoit des remontrances, monta, jambe de-çà, jambe de-là, ſur le cheval d'un officier des gardes, & ne ceſſa de galopper, qu'elle ne ſe fût rendue dans le bois; elle y mit pied à terre, mais comme elle s'alloit jeter dans le temple.....

J'écoutois avec attention le récit de mon ſecrétaire, lorſqu'il fut interrompu par quelque choſe de brillant qui parut ſur la mer, aſſez loin de nous: le ſoleil ſe plongeoit au ſein des ondes, & ſes derniers rayons ſe répandant ſur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions: mais à meſure qu'il avançoit, nous découvrions des banderolles flottantes, & nous reconnûmes enfin que c'étoit une chalouppe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de ſon mat juſques à la ſurface de l'eau; deux nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une eſpèce de nymphe plus parée que le ciel, & plus laide que l'enfer, en ſortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être ſi jeune & ſi déteſtable, elle vint ſe jeter à mes pieds, m'ayant embraſſé les genoux avant que je puſſe m'en défendre: invincible chevalier, me dit-elle, venez ſauver la plus précieuſe vie qui fut jamais; & ſans vous arrêter à la difficulté de

l'entreprise, jurez-moi que quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui soit dans l'univers. Elle fit semblant de pleurer à ces mots; je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent secrétaire, mettant sa main dessus: attendez, seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu avant que de vous engager. Alors ôtant sa calotte, & secouant sa longue barbe: ou je ne m'appelle pas Jasmin, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de cristal; n'est-il pas vrai, demoiselle ma mie? Taisez-vous, petit amour, lui dit-elle, ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est vers votre maître; oui, beau chevalier, c'est vers vous, poursuivit-elle, en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain, & ce sera pour la dernière fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir; jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre page Jasmin, jurez-le moi, & qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide, que celle du soir vous flatte tendrement les joues, & que les paroles de votre bien-aimée soient aussi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'est à l'oreille qui

ne peut dormir la nuit. Je n'avois garde de refuser les prospérités que me promettoient tant d'agréables souhaits : ainsi je prêtai le serment qu'on me proposoit, & je jurai, quoi qu'il en pût arriver, premièrement, de voir sortir la dame dont on parloit, de son bain, & de faire mon possible ensuite pour la délivrer. Mon secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe, & poussant des cris douloureux : Misérable prince ! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous deshonorer pour jamais ? Sachez qu'il n'y a qu'un satyre, ou le fils de quelque cantharide, qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire. A ces mots il tira son poignard & courut à l'ambassadrice, dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne ; tout cela ne l'en fit point repentir, & voyant que je m'embarquois sans lui (car telle étoit la loi de cette entreprise) voyant, dis-je, que je lui défendois

absolument de m'accompagner : Que la mer, s'écria-t il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains qui le gouvernent, la guenon Pretintaillée qui s'y met, & le malheureux Facardin qui la suit !

La nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non, lui dis-je. A cette réponse, se tournant vers mon secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point, est-ce là véritablement Facardin ? Il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin : mais si c'est lui, qu'a-t il fait de la moitié de sa personne ?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse, & la chaloupe doré voguant d'un vîtesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespéroit, & quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue, qui s'élevoit au milieu de la mer ; il me parut transparent ; dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de cristal. Une femme

plus âgée, plus magnifiquement habillée, & beaucoup plus laide que celle du bateau, nous vint recevoir; dès que notre demoiselle la vit: réjouissez-vous, s'écria-t-elle, je vous amène ce que notre divine maîtresse cherche depuis long-tems, je vous amène le grand Facardin. Le grand diable! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouset soit l'indomptable Facardin; mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable, & puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'aventure, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Crystalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la première chouette, & même de si bonne grâce, que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Crystalline. Doucement, s'il vous plaît, mesdames les laidrons, leur dis-je, sachez que je vous aurai plutôt fendu le grouin à toutes deux, que vous n'aurez le tems de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main, à ces mots, & les voyant tout éperdues d'un procédé si brusque; qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Crystalline que j'ai fortement juré de secourir, afin que je ne perde point de tems à la délivrer

d'un péril qui paroît si pressant ; il seroit vraiment fort à propos de me laisser désarmer dans le tems qu'on m'envoye chercher pour combattre.

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venu recevoir, faites ce qu'on vous dit : aussi-bien seroit-il inutile de résister ; laissez ici vos armes, & je vous jure par le grand Haly, fondateur des turbans verts, que s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader, & ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures. Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes ; c'étoient des hommes habillés & coîffés en demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filoient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être ; que tous ces hommes étoient autant d'aventuriers qui, ayant juré comme moi de tenter la même aventure, avoient mieux aimé passer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre, au hasard d'être écorchés tout vifs, s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais que, comme

nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il le refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin, après s'y être engagé.

Ne peut-on pas savoir, leur dis-je, de quelle nature est cette aventure périlleuse? C'est à notre belle maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher dans une isle toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamans sur toutes les routes; & comme la nuit étoit entièrement fermée, je n'aurois pu distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits, pour y mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes chandeliers de crystal, & un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la zône torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale; le soleil avoit dardé ses rayons à plomb, durant toute la journée, sur ce prodigieux amas de cristal; l'air en étoit échauffé, comme vous pouvez croire, les vents sembloient s'être tous

cou hés

touchés avec le crépuscule ; ainsi je n'eus pas grande peine de me trouver tout en eau lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher ; sur le penchant de cette extrémité, je vis un pavillon quarré : mes deux guides me convièrent de m'y reposer ; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraîchissemens : je pris celui du bain le premier, à la sollicitation de ces conductrices qui m'aidèrent à me deshabiller, mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée, comme je fis mes habits. Elles se tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main ; tout cela ne servit de rien, non seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jeta sur les épaules une robe de chambre magnifique ; & tandis que je mangeois ce qu'on avoit servi devant moi, & que je buvois du vin frais & délicieux, on emporta mes habits, & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimeterre qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver, & sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit tems de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, & un peignoir sur les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer. Enfin,

voyant que je n'entendois pas raiſon ſur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduiſirent, dans l'état où j'étois, juſques au bout du pont, ſur lequel on traverſoit de la roche de criſtal à la plus délicieuſe prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux demoiſelles me quittèrent. Dès que j'eus paſſé le pont, deux petits mores, plus défigurés que ceux de la chaloupe, le fermèrent d'une barrière de bronze, & m'ayant fait la révérence, me demandèrent mon épée; je leur dis que j'étois tellement importuné de cette propoſition, que je les pourfendrois depuis la tête juſques au nombril, s'ils m'en parloient encore; ils furent ſi troublés de cette menace, qu'ils ſe mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie; je les ſuivis au petit pas, juſques auprès d'un palais qui ne pouvoit manquer d'être tranſparent, puiſqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui ſoient dans le reſte du monde. A côté de ce palais, on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or & de cordons de pourpre, le plus ſuperbe des pavillons; car j'ai ſu depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de deſcendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par-devant, me laiſſa

voit un lit plus magnifique & plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Scheherazade votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse ; si je ne les avois pas trouvés vilainement situés ; car à la droite du palais transparent se présentoit un bucher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel ; & l'on voyoit à la gauche du pavillon une espèce d'autel aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, & des coûteaux pour l'égorger. Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête, comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de cristal : cependant, comme je ne voyois personne dans le pavillon ; quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais ; & ce fut là que j'eus la première connoissance de la bisarre entreprise où je m'étois engagé. L'endroit où le hasard me conduisit d'abord, étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte ; je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit, & quatre moresses plus noires, plus camardes & plus deshabillées qu'elles ne le sont au fin fond

de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve où, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure; car dès qu'on m'eut apperçu, ces quatre dames d'atours se mirent en haie du côté où j'étois, & la merveilleuse Crystalline sortit du bain presque aussi nue qu'on peut l'être, sans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque tems dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir. Je connus l'artifice, mais quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, & je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'une beauté si rare auroit quelque reconnoissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sais de quelle manière elle & ses suivantes disparurent pendant que je faisois ce beau raisonnement : mais quelques momens après, une de ces moresses vint dire, que la céleste Crystalline sa maîtresse, cette divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendoit dans son lit, où elle venoit de se mettre, dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance. Je ne savois comment me persuader qu'on

ne se moquoit pas de moi par une proposition si cavalière & si flatteuse en même tems : finisse l'aventure comme elle pourra, disois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête messagère veut me le faire entendre. Je la suivis avec empressement, car elle marchoit à grands pas, je me doutai bien qu'on me menoit au pavillon de Darius, & dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui se postèrent tout autour. Cela fait, la nymphe Crystalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit; dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or, & dès qu'elle eut sonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon secrétaire; dans sa gauche il tenoit une faulx, & dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table, de l'autre côté du chevet, & se retira. Dès qu'il fut sorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une espèce de grand prêtre vénérable par son habillement, mais de l'aspect le plus féroce qu'on ait jamais vu, & qui, parmi ses vêtemens sacerdotaux, avoit un grand coûteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première; l'autre étoit un serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous & une lime dont il étoit

muni. Il portoit de plus une sorte de clavier qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes espèces ; il passa ce clavier dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La déesse, du lit que je n'avois pas eu le tems de regarder, à cause de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve ; c'est-à-dire, de lui apporter une de ces bagues ; que cela fait, l'aventure étoit finie, elle libre, & moi maître de sa personne & de tous ses trésors. Ce fut à ces mots que je tournai les yeux sur elle : mais j'en étois trop près, pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois ; malgré tout l'art qui soutenoit quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée, car elle affecta de se laisser voir la gorge & les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas ; & ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusques aux pieds, & dès ce moment je fus aussi dégoûté de ses charmes que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain. Cependant, comme il étoit question de tenter l'aventure, & qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levai pour aller vers le clavier, lorsque cet archiprêtre à longue barbe me voyant armé : Mon petit ami, me dit-il en



Mon petit ami, où avez-vous appris à paroître devant des dames couchées, l'épée à la main.

C. P. Marillier del. Le Villain sc.

langue arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des dames couchées, l'épée à la main? Qu'on se mette tout-à l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge. Il seroit impossible, magnanime empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence: Monsieur l'abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face, une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles, & je vis bien que tout ce qui me parloit dans ces isles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois; car mon grand prêtre s'enfuit, après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par dessus la tête, & le serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la fée Crystalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer & les tirer l'une après l'autre

d'une force que les dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre, au sujet du nœud gordien, & je sortois pour ramener le serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la nymphe me pria de me remettre auprès d'elle ; & dès que j'y fus, ce ne sont pas de pareils efforts, me dit elle, d'où dépendent mon salut & le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire ; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre avec autant de facilité, que si le clavier étoit ouvert : reprenez haleine avant que je vous en instruise, & tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, & j'y vis, outre la pendule & le clavier, une armoire de crystal & deux rouets à filer : alors la dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière.

Je suis née avec tous les sentimens de sagesse & de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres

mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre : une mère, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée ; ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connoissois que le nom ; on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux qui me dévoreroit dès la première vue, ma curiosité n'en fit qu'augmenter, & je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je résolus de m'échapper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit, lorsque je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil, je sautai de la fenêtre dans le jardin, du jardin je grimpai sur la muraille, je la franchis, au hasard de me tuer, & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener, & dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson un jeune pélerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi réfugié.

Je ne m'en apperçus que quand l'aube du

jour me fit diſtinguer les objets; il s'éveilla dans le même tems, & parut auſſi ſurpris que je le fus d'abord, de voir quelqu'un ſi près de moi. J'étois alors d'une innocence ſi parfaite, malgré toute ma curioſité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cauſe qu'elle étoit coiffée tout différemment, & que ſes habits étoient beaucoup plus courts que les miens; du reſte, quoique je fuſſe alors tout auſſi belle que vous me voyez, ſon viſage me parut encore plus beau que le mien. Nous fûmes quelque tems à nous regarder, ſans rien dire : à la fin prenant la parole : bel étranger, me dit-il, ſi vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enſeigner où je pourrai trouver une femme; mon père qui demeure dans le lieu de toute la province le plus déſert, & le plus rempli de bêtes ſauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chaſſe, me permettoit de les pourſuivre toutes, & de combattre les loups, les ſangliers & les ours, mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuſe de toutes les bêtes qu'on appelle la femme, qu'il m'aſſuroit être pleine de venin, & contre laquelle il étoit impoſſible de ſe défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai

d'en faire venir une toute jeune, pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire; & tant de refus ayant augmenté le désir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père, & que je parcours en vain les bois les plus sombres & les déserts les plus affreux pour trouver une de ces bêtes; ainsi comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et n'en êtes-vous pas une vous-même, lui dis-je toute étonnée? Non, dit-il, n'ayez point peur; & quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc & ces flèches, je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirois; mais si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être? Je suis un homme comme vous, répondit-il. Que vous dirai-je, seigneur chevalier? Après beaucoup d'étonnement & de questions de part & d'autre, nous nous rapprochâmes, nos premières alarmes cessèrent, nous trouvâmes ce que nous cherchions, & sans qu'il me dévorât, ou que je l'empoisonnasse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contens de cette découverte;

& si choqués de la supercherie de nos parens, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher partout à la ronde, car nous ne craignions rien tant que d'être séparés; & je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit, que les arbres & les rochers.

Mais comme mon penchant à la curiosité n'étoit point éteint pour avoir satisfait la première, elle se réveilla dans cette solitude; l'ennui me prit, je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui seroient encore plus mon fait que celui-là; & dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net; je lui proposai donc de sortir des bois, pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs; il ne demandoit pas mieux, & nous marchâmes tant, que nous arrivâmes au bord de la mer. Il n'avoit jamais vu ce vaste élément non plus que moi; vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre, & nous étions tous deux fort attentifs à le consi-

dérer, lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions ; il en sortit une vapeur épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au ciel, s'épaissit encore en redescendant, & formant un nuage obscur, fut poussée par un vent subit, droit à l'endroit d'où nous le regardions ; j'en fus enveloppée comme d'un manteau qui, me serrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon amant qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportoit d'un mouvement rapide : mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes ; je suis naturellement hardie, & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit (à ce que je croyois) mille choses dignes de ma curiosité. Dans ce moment il se dissipa ; la mer s'entrouvrit, & j'en fus engloutie sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différens coquillages que la mer produit, & qui paroissoit enrichie de tout le corail, & des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le tems de me reconnoître & de revenir de ma surprise, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane, qui est cette fille qui vous est allée chercher dans la chalouppe d'or, & qui des rives de Florispahan, vous a conduit au rocher de cristal.

Elle étoit à-peu-près vêtue comme les suivantes de Thétys, c'est-à-dire, presque point : cela ne lui étoit pas trop avantageux ; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à présent : elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue, & que le souverain de cet empire l'avoit envoyée pour me servir ; pour me faire voir les merveilles de l'abîme, & pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduisit, en disant cela, par une grande galerie de cristal, dont la voûte étoit soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perles & de branches de corail. Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire ; elle s'en apperçut, & me dit que nous étions sous la mer rouge ; que cette mer étant le canal par où les trésors des indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'univers, il arrivoit souvent que ceux qui, par de longs travaux, s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin (en les rangeant avec ordre) les divers présens que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les élémens.

Je n'eus garde de refuser cette proposition ;

moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où je ne vis que monceaux d'or, d'argent & de pierreries : mais cette salle me parut d'une si vaste étendue, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large, mais plus longue que la première ; on y voyoit d'un côté des statues d'or, d'argent, de bronze & de marbre, avec des ameublemens de toutes façons, & des armes de toutes les espèces, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage ; de l'autre côté de cette salle, on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue ; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme, avec une inscription au-dessous. Les coïffures, les habillemens, & les draperies de ces portraits, étoient de différentes nations : j'examinois les premiers avec tant d'attention, que la nymphe Harpiane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs, ne me permettoit pas de faire là tant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits de l'histoire au dehors ; que c'étoient tous les personnages il-

lustres de l'un & l'autre sexe, que différens naufrages avoient fait périr; qu'on avoit fait peindre les plus distingués de tant de malheureux; qu'on en avoit ranimé les uns, & pris les portraits des autres après leur mort : par exemple, ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la sultane Fatime, favorite du grand seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque; qu'en arriva-t-il ? On nous ranima toutes deux, elle pour son extrême beauté, moi pour la servir. Le souverain de ces lieux en étoit passionnément amoureux; cependant, tout son art & toute sa puissance ne la purent sauver; elle mourut au bout de six mois de la petite vérole (qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa cour :) tenez, voilà son portrait, ajouta-t elle, & dans cette même armoire sont ses habits; elle l'ouvrit pour me les montrer; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant, & tandis que je les regardois avec attention, m'ayant examinée à son tour, c'est justement votre fait, me dit-elle; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre, ceux de la sultane y conviendront beaucoup mieux, on diroit même qu'ils sont faits pour vous; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard, & je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition, & dès que je fus travestie,

travestie, ma nouvelle dame d'atour me trouva si charmante, qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrois bientôt après la maîtresse, & dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le génie des génies, poursuivit-elle, & vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelqu'homme, lui dis-je en l'interrompant ? Cette question là surprit, mais elle n'eut pas le tems d'y répondre ; celui dont elle venoit de me parler, ce génie des génies vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie, le transporta, je ne sais de quelle manière, dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenoit à sa dignité ; sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le pélerin du buisson, je connus que c'étoit un homme ; il s'en falloit bien qu'il ne fût aussi beau que le premier : mais en récompense, il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand ; ainsi, considérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait si peur, étant un animal si excellent de lui-même, plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux ; après les premiers complimens, je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses.

Après cette cérémonie, (l'unique de notre mariage): il me donna la main, ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusqu'au bout des doigts : nous montâmes par un magnifique degré, & nous montâmes tant que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici; de ce rocher, je fus conduite à cette île, & ce fut sous le pavillon où nous sommes, que notre mariage s'accomplit. J'en fus bientôt dégoûtée, car la nation des génies est fort bisarre, cruelle, & mal bâtie; du reste, sorcière à toute outrance : quoique le mien fût aussi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint si constant pour moi, que j'en pensai mourir de chagrin; à cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même tems d'une espèce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer, mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul; cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare. Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, & qui me dégoûtoit par ses empressemens. Harpiane étoit ma seule consolation; elle me conseilla de bien

cacher une aversion dont son seigneur & le mien pourroit s'appercevoir, tout grossier qu'il étoit, & me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étois folle de sa personne & de ses agrémens ; pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit. Je suivis son conseil, & je m'établis si parfaitement dans la confiance du génie mon époux, qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets ; entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois génies dans l'univers qui fussent aussi puissans que lui ; qu'ils étoient tous trois ses ennemis, & qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains des trois plus belles princesses du monde, pour les rendre ses esclaves, & que les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auroient assez long-tems filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès ; mais que jusqu'alors il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantemens, quoique ce mystère fût si bien caché, que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance. Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattai tant, & lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds, un ongle effroyable

qu'il savoit cacher quand il vouloit, comme sont les lions, & me dit que, tant que cet ongle ne seroit pas séparé de son corps, il seroit invincible; & que, quand même on pourroit l'en séparer, il sauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie separée jusqu'à cet ongle, avant qu'il y pût mettre ordre : il me dit de plus (car il étoit en train de tout dire, tant il fut charmé de mes caresses) il me dit donc qu'il avoit l'art de se rendre si nécessaire, que ceux chez qui il s'insinuoit, ne pouvoient se passer de ses services; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit question, mais que ce n'étoit rien faire, à moins que de se mettre en possession du troisième, qui étoit le plus difficile de tous à conquérir. Je lui marquai tant de reconnoissance après cette découverte, qu'il ne savoit quelle fête me faire; mais voyant que l'air se troubloit, & que les vents commençoient à siffler, il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de cristal, pour me donner le divertissement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit causer. Il me dit que c'étoit de ce poste élevé, qu'il m'avoit vue la première fois, & qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer; & me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit guères plus longue que le doigt, & cependant elle étoit si merveilleuse,

qu'on voyoit à cinquante lieues, les moindres objets, comme s'ils étoient présens. Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroissoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réserve d'un seul homme; le visage de cet homme étoit aussi beau que celui de mon petit pélerin, & sa taille presque aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de génie. L'orage devint tout-à-coup si violent, que le vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, sans qu'un seul homme s'en sauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui, par des efforts incroyables, disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies. J'en sentis je ne sais quelle compassion, qui me mit toute hors de moi; le génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me transportoit, & m'en sut bon gré: il me dit que je n'avois encore rien vu, & qu'il m'alloit bien autrement réjouir; cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout-à-coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine, pour se précipiter avec nous d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le tems d'y faire de longues réflexions; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit

jetée la première fois. De cette galerie, on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusqu'à la surface de la mer, lorsqu'elle n'étoit point agitée, mais il me fut impossible d'y rien démêler alors; quelque tems après, on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un vaisseau de transport avec dix ou douze matelots, quelques vivres à fond de-cale, avec un beau cheval. Le génie mon époux ayant vu ces misérables, dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un spectacle si chétif, & pour m'en dédommager, me fit voir en détail, ce que je n'avois vu qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curiosité naturelle, & je pris un plaisir extrême à lire les histoires, après avoir examiné les portraits & les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choses, eût voulu multiplier ses trésors & ses raretés pour mon amusement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant; au contraire, c'étoit le génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressoit point sa tendresse.

Il m'avoit laissé la fidelle Harpiane pour expliquer les faits qui pourroient en avoir besoin, & j'étois bien aise de prolonger la revue des

armoires & de leur friperie pendant son absence; c'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, & ce n'étoit que pour me préparer quelque divertissement de galanterie qui me surprenoit quelquefois, mais qui ne me plaisoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui seul étoit sauvé du naufrage pour quelques momens, & j'avois un désir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse : mais c'étoit inutilement que je levois à chaque instant la vue vers la surface des ondes; le calme qui les avoit applanies, ne m'y laissa rien voir, & ceux qui parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouvèrent rien, que les misérables débris du vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le génie me donna dans ces lieux, nous y retint toute la nuit. Le lendemain il me donna le divertissement d'une pêche aux dauphins, sur les bords de l'île de cristal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua dans la chaloupe dorée, le plus excellent concert de voix & d'instrumens qui soit peut-être dans l'univers; dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre; les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblèrent de toutes

parts autour de la brillante chaloupe, pour la considérer de près, & comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le concert dans un merveilleux silence, sans s'appercevoir, tant ils étoient attentifs, que la chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant, l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisième voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins (de la pesanteur dont ils sentoient les filets, & de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots) : mais quelle fut ma surprise, quand au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer du milieu des filets, ce même homme que j'avois vu dans le navire avant la tempête, & que j'avois vu nager si long-tems après ! Les armes dont il étoit encore couvert, étoient émaillées d'or, d'azur, & d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le génie mon époux, qui ne savoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux

pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, & de le rejeter dans la mer. Je cherchai partout des yeux, ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre, par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du génie ; mais je ne la vis point ; & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie, & le génie qui vouloit apprendre son histoire pour la faire écrire sur l'armoire, dans laquelle on mettroit son équipage, ordonna de le secourir : c'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressoit pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, & fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du génie : mais il n'en parut point effrayé ; il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés, étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi, mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit de si près : je ne sais comment il se trouva de ce regard, mais je m'en trouvai tout-à-fait gâtée ; il fit un compliment à mon époux, sur le secours qu'il en avoit reçu, qui, sans avoir rien de bas ou de servile, étoit plein de reconnoissance & d'in-

sinuation. Il en parut tout radouci ; pour moi j'y trouvai tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse. Après cela, sans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le désir de s'éprouver dans une aventure fameuse, que personne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au port de Florispahan, pour se rendre auprès de Mousseline-la-Sérieuse, moins pour ses beaux yeux, que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls ; que le quatrième jour de sa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr son navire avec tous ses gens, sans pouvoir s'imaginer de quelle manière les flots l'avoient mis assez près de ces rives hospitalières pour y pouvoir être secouru ; qu'au reste, il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puisque ce petit malheur l'avoit jeté dans les états du prince le plus magnifique & le mieux fait de l'univers, si ce n'étoit qu'il y voyoit une femme (qui étoit la chose du monde pour laquelle il avoit le plus d'aversion). Ce discours & ses manières ne pouvoient manquer de plaire à mon génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, & le plus susceptible de jalousie ; & dès ce moment, il prit tant de goût à sa conversation, qu'il ne pouvoit plus se passer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout, & bien loin de me regarder, lorsque le génie, qui ne me

quittoit que rarement, le faisoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettoit au désespoir; car plus je m'étois imaginé par toutes ces impolitesses, qu'il me haïssoit, plus je voulois lui plaire. Le génie mouroit de rire, voyant la contrainte où ma présence le mettoit; il lui faisoit même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisoit tout le bonheur des hommes, & se tuoit de lui dire que s'il vouloit seulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit persuadé que son aversion s'apprivoiseroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire sortir des lieux où j'étois, comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible. A la fin, on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori. O que j'y aurois perdu, si je les avois évités! car tandis que ce baudet de génie se tourmentoit le corps & l'ame pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisoient leur devoir, ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour

moi, & que toutes ces marques d'averſion n'étoient qu'un jeu joué. Cette première ſcène finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, & demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit ? Si mal, dit-il, que ſi cela m'arrivoit plus ſouvent, j'en deviendrois fou, & peut être même que mes emportemens n'épargneroient pas la déeſſe votre épouſe, dans ces premiers tranſports. Je crus entendre ces menaces, & dès ce moment, je me ſentis un déſir violent de me voir la proie des emportemens dont on m'avoit menacée, & tout cela par curioſité. Cependant, le génie fort étonné que l'inſenſibilité de ſon cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que ſe changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti, qu'il étoit réſolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de ſe gendarmer ; & que, puiſque les charmes de mon viſage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma perſonne, depuis les pieds juſqu'à la tête, en vinſſent à bout. Jugez, ſeigneur, ſi l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin. Notre charmant hôte fit ſemblant de changer de couleur à cette propoſition, & ne manqua pas de demander ſon congé, plutôt que de ſe voir expoſé chaque jour à des complaiſances dont il ſe connoiſſoit incapable ; le ſot

génie, dans le dessein de le tromper, l'assura qu'on le laisseroit en repos, & qu'il ne seroit plus question de moi ni de mes appas, puisque sa prétention lui donnoit tant d'horreur pour une chose dont il n'auroit prié que lui seul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement, & voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de cristal, semblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magasin des naufrages, parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas vert en broderie d'or; cela fait, il me communiqua son dessein, qui étoit de m'y renfermer toute nue, de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger, mais jamais je n'en pus venir à bout, toujours obsédée comme j'étois, par mon éternel génie: mais, comme l'étranger avoit plus d'esprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre; & vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le génie s'avisa (pour l'amener plus naturellement) de demander à son illustre hôte, s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son ex-
[illegible]

pédition, selon l'usage des autres aventuriers; l'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage; mais qu'il ne savoit ce que ses armes étoient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. Eh bien, dit le génie, je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes ici, peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque chose d'assez digne de votre attention; je vous y laisserai seul, de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de visiter à loisir; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au-dehors. Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms, il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien; & qu'a-t-il, dit mon génie, pour être si curieux? La grace de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle *Facardin*, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette espèce dans l'univers. Oh! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le génie, mais mon ami Facardin, puisque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reste.

Le lendemain, mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de crystal, dans l'état où je

vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où seroit l'étranger, & le plaisir que j'aurois de voir son étonnement; mais je fus au désespoir de voir que cette armoire étoit inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors. Le rideau fut tiré pardessus, & le génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidélement sorti lui-même selon sa promesse.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit : mais je ne fus pas trop long-tems dans cette inquiétude; il y vint tout d'abord, & pour ne pas perdre le tems que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, & parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux, de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, & que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on

avoit à toute force voulu lui donner la connoissance; & la mienne en fut si satisfaite, que je crus que le mérite de tous les pélerins, & de tous les génies de la terre, étoit renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer, pour rendre raison de la ruine de mon armoire, & pour la conduite que nous devions tenir ensuite: mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir. Le charmant étranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient, & s'en étant couvert, je crus voir le dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de son fils; il étoit presque aussi grand que le génie, comme je vous ai dit, mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la salle des armoires l'épée à la main; le génie qui revenoit, fut surpris de le voir tout armé: mais il le fut encore plus, lorsque se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau vert, il avoit été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits, que dans les premiers mouvemens de sa colère, il avoit mis sa niche en pièces, & qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer mon

amoureux

amoureux génie, qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étois toute plate à terre, où je faisois semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva : mais voyant que je n'avois aucune blessure, ses allarmes cessèrent ; & lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'étranger, & de l'horrible frayeur où m'avoit mis un emportement si brutal ; il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvue avant que de casser mon armoire ; car la grande folie de mon époux étoit que tout le monde connut le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession, & je connus à sa mine qu'il étoit résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagême : mais la fortune en disposa tout autrement : le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour, ni dans l'île où nous sommes, ni dans le rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût un mois durant, l'un & l'autre, pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étois pas connoissable ; le mérite de celui dont je regrettois l'absence, étoit bien capable de produire cet effet ; cependant, la curiosité me parut y avoir encore plus de part, & je ne pouvois me consoler de n'avoir pu satisfaire

l'envie que j'avois de savoir si cet étranger seroit aussi charmant dans une seconde entrevue, qu'il m'avoit paru dans la première. Comme la complaisance de mon génie ne s'épuisoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine; il se mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir: je fus charmée du projet, mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter; car il fit faire une armoire de cristal semblable à la première, & c'est justement celle que vous voyez; il m'y renferma toute habillée, me chargea sur son dos, & commença ses voyages par le fond de la mer: nous en sortions pour nous reposer, & pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de son rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occasions, & de s'endormir la tête sur mes genoux, d'un sommeil si profond, que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller, quand il étoit question de partir. J'avois espéré que pendant mes voyages, la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin: mais comme rien ne l'offroit à mon impatience, & que j'étois outrée de servir par-tout de chevet à ce mâtin de génie qui ne faisoit que ronfler, ma curiosité naturelle vint à mon secours; elle me demanda comment je pourrois faire pour

tromper un jaloux qui me portoit sur son dos bien empaquetée, quand il ne dormoit pas, & qui ne dormoit jamais que sur moi. Je lui répondis qu'il falloit voir; pour cet effet, je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller, & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, & que je me promenois des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posois sa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta; je trouvai cela si plaisant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curiosité toujours fertile en nouvelles idées, me persuada de ne point cesser, que je n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité; m'assurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuses, & aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du génie épouvanteroit. J'avois sur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues, & ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, & dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grace du monde; mais sur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches, & les plus effrayés qui fussent dans l'univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami, dit le sultan en l'interrompant? seigneur,

poursuivit l'autre, je disois que la vertueuse Crystalline ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues, étoient des misérables qui mouroient de peur; elle en a menti, dit le sultan : mais poursuivez votre histoire, nous en parlerons une autre fois.

Le prince de Trébizonde, pour obéir à son souverain, dit que la nymphe du rocher poursuivit ainsi :

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, & je résolus de donner quelqu'autre amusement à ma curiosité : mais la fortune qui m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes, & le palais des naufrages, étoient des lieux qui, dans leur variété, m'offroient par-tout des agrémens singuliers : mais de toutes ces habitations, la salle des armoires étoit celle que le souvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpiane

pour en parler : cette fille ne l'avoit jamais vu : mais comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, & de sa taille, & de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles ; car quelque esprit qu'elle eût, & quelques expédiens que me fournit ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même ; & pourquoi faut-il une épée ? lui dis-je. C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment qui soit en ces lieux, & que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main ; comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeâmes plus.

Je ne sais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un si beau recueil : mais je les avois toujours sur moi, sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour, & le génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus troublée ; cet embarras lui fut suspect, il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je les avois prises.

Comme je le vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'étoit la jalousie en propre personne qui m'interrogeoit par sa bouche, & comme il n'y a pas au monde de bête si vilaine & si terrible en même-tems, qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ses genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable ; je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ses soupçons ; car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs, & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt, au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, sans trouver celle qu'il sembloit chercher, & voyant que je ne savois plus ce que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge, il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur le champ ; il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois avant ce terme, quelque aventurier qui pût dans une seule nuit retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages ; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre, & que ce

n'étoit que la manière dont je les avois acquises, qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre; ses ministres furent chargés de l'exécution : il disparut depuis ce jour, pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus; & depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une aventure, où par un léger service il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que parmi ceux dont Harpiane alloit par-tout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se trouver, persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure : mais c'est inutilement que je m'en suis flattée, la fortune le refuse à tous mes vœux; elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux qui ont mieux aimé choisir l'habillement & l'occupation où vous les avez vus pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le tems presse, vous savez en quoi consiste cette aventure; il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne, sont autant

qu'il en faut, pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous. Tel fut le récit des aventures de la modeste Crystalline : telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire ; & voici ma réponse mot pour mot. J'ai juré de faire mon possible pour vous délivrer, ou pour vous secourir, mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre ; il me seroit aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'aventure, de la manière qu'on propose, que par la voie des armes : mais comme la gloire m'invite à l'une, & que votre personne, toute merveilleuse que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un passage, les armes à la main, au travers de votre écorcheur, de votre horloger, de votre serrurier, & de vos femmes mores, de votre entremetteuse Harpiane, de son autre compagne, & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : si c'est celui de me suivre, je vous garantirai du supplice qu'on vous prépare, au péril de ma vie ; si c'est, au contraire, celui de rester ici, pour me trahir, je vous déclare que vous serez la première à qui je couperai la tête, si l'on m'attaque. La dame couchée, parut plus morte que vive à cette menace ; elle sauta de son lit à terre, m'embrassa les ge-

noux, & me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me ſuivre par tout le monde : mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entrepriſe. A ces mots, elle prit une robe-de-chambre, ſe remit au lit, & me dit qu'elle alloit ſonner trois fois, à trois différentes repriſes; qu'à la première, celui qui régloit la pendule, ne manqueroit pas de venir pour la mettre ſur l'heure où devoit commencer l'épreuve; que, la ſeconde fois qu'elle ſonneroit, le ſerrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier; qu'à la troiſième, je verrois accourir le ſacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, ſi je m'en étois rendu digne par l'accompliſſement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ſes miniſtres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'euſſe entrepris l'aventure ſans l'achever; que ces trois perſonnages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le génie ſon époux avoit laiſſés pour la garder, & pour exécuter ſes ordres; que les ayant attirés dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en diſpoſerois à ma volonté : cependant, pourſuivit-elle, comme vous avez ſuffiſamment éprouvé que le clavier enchanté ne ſe peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à

bout par les voies de la douceur ; c'eſt pourquoi votre curioſité peut ſe ſatisfaire ſur ce point, avant que d'en venir à l'autre extrémité. Sonnez, ſonnez, madame Cryſtalline, lui dis-je : je ne ſuis pas né ſi curieux que vous.

O que c'étoit bien parler ! dit le ſultan, je crois que j'aurois fait tout comme vous; car plus les fẽmmes ſont curieuſes, plus il leur faut faire voir qu'on eſt exempt de cette foibleſſe : mais pourſuivez ; car ce récit me paroît ſi divertiſſant, que je paſſerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, en mules, & l'épée à la main, au chevet de la nymphe de criſtal, quand vous lui dites de ſonner; car vous voyez que je me ſouviens de tout : eh bien, après ? Après, dit le prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente alteſſe vient de dire, & m'étant poſté juſtement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces meſſieurs ne pouvoient me voir q[illegible] ne fuſſent entrés, la dame curieuſe ſonna, l'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer : je ne manquai pas de lui couper la tête; j'en fis autant au ſerrurier; & comme je faiſois ſigne à la nymphe de ſonner le ſacrificateur, elle leva la main droite, & me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venois d'expédier, devoient, ſelon les fonctions

de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de tems, l'un pour régler l'heure, l'autre pour compter les bagues qui fortiroient du clavier, & qu'ils avoient le privilège de rester dans le pavillon, depuis le commencement de l'épreuve, jusqu'à la fin : mais que c'étoit une moquerie de sonner le troisième si-tôt, puisqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en si peu de tems, & encore moins, qu'on se pressât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée ; qu'elle me conseilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tout le tems qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derrière du pavillon, par laquelle il nous seroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit, que par la porte toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours, elle baissa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche, (car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre) je lui répondis donc, que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derrière pour éviter le péril ; que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire ; & que si elle n'avoit la bonté de sonner tout à l'heure pour faire venir son bourreau de pontife, j'étois ré-

solu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole, pour me dire que puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets, & de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites qui s'opposeroient à mon passage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie, que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au génie, leur souverain maître. Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Crystalline sauta du lit à terre, prit l'autre, & me conseilla de sortir, au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite; nous sortîmes à l'improviste du pavillon de Darius; l'étonnement des gens armés qui l'environnoient, fut tel, que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître; le reste se mit en fuite avec des hurlemens épouvantables : je les poursuivis un peu trop chaudement; car le sacrificateur que j'avois laissé derrière, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit

fait préparer, & me suivit avec une douzaine de ses ministres, qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner. Crystalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner; on n'osoit approcher d'elle, à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, & que par-dessus cette protection, elle filoit, lorsqu'elle étoit trop pressée; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre; ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand prêtre, sans respecter ni sa longue barbe, ni son caractère. Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat; je tuai tout ce que je pus joindre, sans m'amuser à faire des prisonniers; & traversant le rocher de cristal, sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du génie dans la chaloupe dorée; je m'y mis après elle, & dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle, sans nous demander où nous voulions aller. Je ne célerai point à votre hautesse, que ma joie fut si grande d'avoir mis fin à cette aventure, que je ne me souvins de mes armes, que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée, & ne voulant pas que le génie, à son retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe d'où

nous étions partis : mais la chaloupe n'en voulut rien faire, & malgré tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal pour y reprendre mes armes : ce fut toute autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage ; il étoit bordé d'un nombre infini de peuple ; des gens à cheval, superbement armés, s'y promenoient, & je voyois en éloignement des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple & ces chevaliers surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusques au bord de la mer, d'où nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage ; j'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée, avec une demoiselle presque en chemise, moi l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, & n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite

chalonpe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder ; j'étois dans une confusion à faire pitié ; j'avois la tête baissée, je n'osois lever les yeux, & je ne savois où me cacher : mais la dame Crystalline n'étoit pas si décontenancée ; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer, & quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie, qu'on avoit fait dans l'isle du pavillon, tout ce qui nous avoit vu débarquer, ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire & force huées de moquerie : mais voyant tout le contraire, je pris courage, je levai les yeux, & je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule & tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval, mirent pied à terre pour me recevoir ; & deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Crystalline, & bientôt après la jetèrent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus : je lui tins compagnie. Celui qui m'aborda le premier, me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même : c'étoit l'homme le plus

grand & le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête, au lieu de casque, & une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée; du reste ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur & de pierreries. Cet habillement & le sérieux dont il me parla, auroient fait rire un criminel sur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la chaloupe dorée, la princesse que voilà, & votre épée, teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillans hommes du monde, en guerre comme en amour; je vous en fais mon compliment: mais dans l'aventure que vous venez de tenter, ce n'est pas assez d'être héros, il faut être plaisant. Ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, & de filer un peu vous-même devant nous. Je ne savois de quelle manière prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appeloit ma compagne, courut à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! mon cher & bien aimé Facardin! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité. Crystalline la curieuse, dit-il, en la repoussant, d'autres tems, d'autres soins; il n'est pas à présent question de vous; quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que ce

ce redoutable chevalier vient de rompre, & quelle curiosité dans l'univers n'en seroit pas satisfaite?

La bonne Crystalline parut un peu mortifiée de cette réception : mais elle n'en perdit pas courage; elle courut avec le même empressement vers l'autre : mais ce fut avec le même succès; il ne daigna pas seulement la regarder, & la repoussant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il se tourna vers moi pour me parler; il étoit plus beau que le jour, & voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une lisière de cuir en forme de diadême; de cette lisière s'élevoit un nombre infini de plumes flotantes; il portoit une cuirasse d'acier luisant, dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux : il tenoit d'une main une alêne, de l'autre la forme d'un soulier, & au bout d'une espèce de chaîne, composée d'un petit cordon tout poissé, pendoit un chausse-pied tout des plus vulgaires. Dans le tems qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troisième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisième n'étoit pas de la connoissance de la nymphe Crystalline; car sa curiosité n'eut rien à lui dire : cependant sa figure & son habillement étoient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite; il portoit un caſque qui repréſentoit parfaitement la tête d'un coq dont la erête lui ſervoit de cimier; à chaque bras il avoit une eſpèce de bouclier couvert de plumes, & croiſant ces deux boucliers ſur ſon dos, on eût juré que c'étoient les aîles d'un coq; ſa cuiraſſe, couverte auſſi des mêmes plumes, formoit l'eſtomac de l'oiſeau; une touffe épaiſſe de longues plumes retrouſſées, ſembloit s'élever de ſon échine, & chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-deſſus de la cheville du pied; & pour que rien ne manquât à la reſſemblance de ce qu'il vouloit repréſenter, il battit trois fois de ces boucliers déguiſés en aîles, & trois fois imita ſi parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût mépriſe.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les queſtions qu'ils étoient ſur le point de me faire, pour les ſupplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions; ce que tant de figures ſi différemment traveſties pouvoient ſignifier; & pourquoi il leur avoit pris fantaiſie, à eux trois particuliérement, de s'habiller en emblêmes?

Il n'eſt pas vraiſemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le ſujet, puiſ-

que de la manière que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein; nous étions les derniers venus avant votre arrivée, c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez, ou qu'elle vous soit inconnue : si vous y consentez, vous serez des nôtres, si non, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelqu'entreprise que ce pût être, & je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pied en médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, & à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici : mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir, & vous reposer : peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal, vous avez mis à fin l'aventure du clavier, en délivrant madame que voilà; venez vous remettre de vos fatigues, & tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du génie son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, messieurs les trois chevaliers demandèrent leurs chevaux, & m'en firent présenter un richement enharnaché. Le coq monta le premier, & je pensai mourir de rire, quand je le vis à cheval sous cette figure, & qu'après avoir battu des aîles, il se remit à chanter; car son cheval tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds & des trépignemens si merveilleux, que la nymphe Crystalline qu'on avoit mise en croupe derrière moi, suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables, à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir. Dès qu'elle eut repris connoissance, belle dame, lui dit le coq, je vous suis infiniment obligé: mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas, quand il en sera question. Pour vous, valeureux chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire, lui dis-je: tenez-moi pour un traître & pour un infâme, si de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies, & qui portoit le tablier de cuir, il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire, l'autre rouet, & que l'on conduisît la chaloupe dorée par l'em-

bouchure du fleuve prochain, jusques aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers & moi, depuis les pieds jusqu'à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portoient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le chevalier de l'alêne, devinant ma pensée: Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici, dans l'équipage où vous êtes: il n'en est pas de même à notre égard; & puisque vous paroissez surpris de nos armes & de nos habillemens, vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager; je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, & mettre devant vos yeux les périls & la récompense qu'elle promet.

Le roi d'Astracan, un des plus puissans princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses états, soit pour les mines d'or & d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La reine sa femme étoit belle, jeune & bien faite,

d'une taille avantageuse, & d'une santé si vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du roi : comme elle en étoit éperdûment aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle rioit depuis le matin jusques au soir, de son inquiétude, & de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur; car tous les temples & tous leurs ministres n'en pouvoient plus, à force d'offrir des vœux & des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité : la reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes & des sacrifices que l'on prodiguoit partout inutilement; cependant on ne trouvoit point mauvais que dans une consternation si générale elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre princesse ne le faisoit point par malice, & le seul défaut qu'elle eût étoit d'être la plus grande ricaneuse du siècle : tout la faisoit rire, & rien ne la divertissoit. Le roi son époux avoit eu plusieurs guerres avec les princes voisins sur ce sujet; car dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeste, comme de la mort d'un fils unique, elle

répondoit aux ambassadeurs avec leurs manteaux traînans, par des éclats de rire dont ils étoient si scandalisés qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres, toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens & la majesté des souverains étoient violés en leurs personnes. Cette maladie ne faisant que croître & embellir, le roi résolut, par l'avis de son conseil, qu'elle iroit en pélerinage à l'oracle fameux du coq; mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très-médiocre, d'autant que le temple de cet oracle est aux portes de Fourchimène, capitale du royaume de Bactriane. Elle s'y rendit en déguisant son nom & sa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le roi, qui la suivoit *incognitò*, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la prêtresse du temple; & tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la reine, elle se tenoit les côtés de rire. La prêtresse en fut indignée: cependant après quelques gambades & quelques contorsions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du coq:

Ce que le pélerin désire,
Au pélerin arrivera:
La pélerine accouchera;

Mais rira bien, dans la saison de rire,
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur, mais la fin embarrassoit un peu les conjectures & les raisonnemens des spéculatifs. Cependant l'oracle tint parole, & la tint si bien, que la reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils & une fille plus beaux l'un que l'autre, & tous deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le sont en naissant ; mais il en coûta la vie à la pauvre reine, qui mourut de rire en accouchant. Le roi ne s'en consola que par les enfans qu'elle lui laissoit, & par la douceur de pouvoir respirer dans son palais, sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'étoit pas de jouir long-tems d'un bonheur tranquille ; au bout de six mois le feu prit au milieu de la nuit à l'appartement de ses chères espérances. Il y courut à la première alarme, & quoique chacun s'empressât à son exemple, & que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfans, l'embrasement fut si prompt & si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille : la plupart des officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zèle, étoient restés jusques à l'extrémité dans les feux & la fumée, revinrent à moitié

grillés, sans avoir pu sauver le petit prince.

Cette perte mit tout l'état dans une désolation extrême, & le roi refusoit absolument de s'en consoler; mais le tems qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur, en augmentant les attraits de la princesse sa fille; c'étoit la vivante image de la reine sa mère, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillans, & qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'univers; mais hélas! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière, ayent vu toutes les beautés de la terre. Après cette réflexion, il resta quelques momens enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours.

Le roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple & toute sa cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage; & la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, il n'eut garde de songer à de secondes nôces pour lui ôter la sienne: mais comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits de feu, dont

toute la perſonne & les moindres mouvemens étoient accompagnés d'une grâce toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler, & ce n'étoit que lorſqu'elle bailloit (ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent) qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles & les dents les plus blanches qu'on verra jamais. Le bon roi qui, pendant l'enfance de ſa fille, n'avoit ceſſé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de ſa mère, eût donné la moitié de ſon royaume, lorſqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un ſérieux qui lui paroiſſoit encore plus inſupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un ſilence qui déſoloit tout le monde, & pour la tirer d'un ſérieux qui ſembloit la déſeſpérer elle-même: car on voyoit bien par ſes manières, qu'elle ſe divertiſſoit de tout, ſans que rien la fît rire; tous les philoſophes, tous les chymiſtes, tous les ſiffleurs de ſanſonnets, tous les maîtres de langue & les précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enſeignoit à parler, perdoient leur tems auprès d'elle; il en étoit de même à l'égard de ſon ſérieux, on avoit raſſemblé tous les bouffons & tous les plaiſans, tant bons que mauvais du royaume: on avoit même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la chine, qui ſont les meil-

leurs de l'univers pour la farce, sans que tous cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroissent sans remède, sont quelquefois suivis d'un désastre encore plus funeste, il survint un accident qui rendit bientôt le roi, la cour & toute la province, au moins aussi sérieux qu'étoit la belle princesse ; elle aimoit toutes sortes de divertissemens, & sur-tout celui de la chasse; une superbe maison située dans le milieu d'une forêt délicieuse, & distante d'une petite journée de la capitale, étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice : elle étoit plus ferme à cheval qu'une amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, & sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, & justement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre pensa perdre la vie : mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connoissoit les qualités, on ne s'opposa

point à l'envie que la princesse eut de se rafraîchir ; elle s'y jeta donc encore toute couverte de sueur & de poussière, sans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y dresser dans ces occasions. Tous les hommes de sa suite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût deshabillée ; mais deux dames & quatre filles d'honneur qui, par ordre du roi son père, ne la quittoient jamais, parce qu'elles étoient les plus éternelles parleuses du royaume, s'étant jetées dans le fleuve, & s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois & les rochers d'alentour furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais. Pour moi je suis persuadé qu'au lieu d'apprendre à parler, à force de les entendre, selon l'intention du roi, la pauvre princesse, excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute sa vie, pour ne leur pas ressembler ; quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train ; car tandis que la divine princesse rafraîchissoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuse qui fût jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois ; l'une disoit qu'il falloit que le dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde, de voir la beauté la plus parfaite

de l'univers dans son lit, sans donner le moindre signe de vie; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puisqu'il ne se servoit d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les déesses; lui qui s'étoit transformé en cygne & en taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des servantes de cuisine, auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la simple mousseline dont elle étoit couverte. On ne sait si ce fut le dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'olimpe, indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir: mais quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevoient tout à coup, & comme elles tâchoient de gagner le rivage, de peur de se noyer, elles virent derrière elles un monstre dont l'énorme grandeur remplissoit tout l'espace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive; ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler: elles furent entraînées par la rapidité du courant, & bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivoit de près.

La princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses dames & de ses filles d'honneur, eut moins

envie de rire que jamais ; d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit par-tout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, & de prendre son arc & ses flèches pour se défendre & pour attaquer le crocodile : mais voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses quand elle voulut en sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards, couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défait de cette chemise qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile ; mais comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échapper, lorsqu'ayant apperçu la chemise qui flottoit sur l'eau, il s'en saisit, & comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle princesse, & disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La rivière qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit ; cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La princesse qui se trouvoit nue, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau ; tout ce qui

lui restoit de sa suite, n'étoit composé que des hommes accourus aux cris des pauvres dames que le crocodile avoit dévorées; elle leur fit signe de dresser un de ces superbes pavillons à quelque distance du fleuve; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer, pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon, & s'étant couverte de tous ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes, & ayant joint sa suite, qui s'étoit retirée par ses ordres, elle monta à cheval, & tandis qu'elle se rendoit au magnifique palais d'où elle étoit partie le matin, plusieurs couriers furent dépêchés à la cour pour informer le roi de son aventure. Il n'attendit pas le lendemain pour partir, toute sa cour le suivit, & dès la pointe du jour il se rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que sa vie, & que le danger où elle s'étoit trouvée sembloit lui rendre plus chère que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrassant, ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du crocodile: il ramena la princesse le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite, & qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau pour faire le même ravage sur la terre. Les réjouissances que l'on fit dans la ville pour le retour de la princesse, & pour sa délivrance, ne furent pas uni-

verselles ; ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse animoit pour les beautés que le monstre avoit dévorées, étoient inconsolables de leur perte, & sur-tout les amans qui ne cessoient de demander au roi la permission de parcourir les bords & les environs du fleuve jusques à son embouchure, pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des ingénieurs à l'embouchure de la rivière, pour la fermer par quelques ouvrages aux approches du monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la mer, afin de ne l'y pas enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers qui servoient d'escorte aux ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le crocodile avoit paru la première fois, & maudissoient la fortune de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière, sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite, rencontrèrent un marais qui les obligeoit à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y disposoient, ils virent ceux qui marchoient sur le rivage opposé, se précipiter au milieu du fleuve, ils virent flotter un linge, & ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu

le monftre, ils fe jetèrent auffi-tôt dans la rivière après eux, & le perfide crocodile, qui s'étoit mis en embufcade dans les rofeaux du marais, fe jeta fur eux, & les traita tous comme il avoit fait leurs parentes ou leurs maîtreffes.

Les ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de fe fignaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent fur leurs pas, & fans eux on n'auroit jamais rien appris de la deftinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes maîtreffes, on apprit que ce maudit crocodile ne gardoit plus aucune mefure dans les ravages qu'il faifoit; il avoit défolé l'une & l'autre rive de la rivière, en dévorant le bétail & les pafteurs qui, n'ayant rien fu de l'aventure, y conduifoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bientôt après on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres, & cette profufion des chofes les plus rares & les plus fingulières qui fervent au luxe & à la magnificence des capitales, & que la rivière y conduifoit de toutes les régions du monde; le monftre, caché comme on a dit, dans l'épaiffeur des rofeaux où il s'étoit pofté, d'un feul faut du marais dans la rivière, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandifes; & les miférables qui les

conduisoient, devenoient sa proie. On ne sait s'il avoit entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes : mais il est constant qu'il avoit une toute autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le roi d'Astracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit : cependant il ne savoit pas encore tous ses malheurs.

La belle princesse qui, à son retour, de trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, & ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville & des environs, de mousseline, de toute sorte de toile & de linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine ; toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme ensorcelées ; car celles qu'elle avoit portées le jour, lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, & celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le roi, plus touché du chagrin de sa fille, que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présens par les

grands officiers de la couronne, vers l'oracle du Coq.

Ils furent bien reçus de la prêtresse du temple, & leurs présens encore mieux : mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque tems que le Coq étoit allé rendre visite au grand Caramoussal ; & que c'étoit aux environs du mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le roi leur maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage, & ne donnant que le tems qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes ambassadeurs avec trois cens éléphans chargés de la plus magnifique toile peinte, & des plus beaux linges qui fussent dans tous ses états ; & pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique (au rapport de ceux qui l'ont entendue) soit beaucoup plus propre à faire devenir fou qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en savoit quelque chose ; mais l'autre ne lui en donna pas le tems, & poursuivant son récit :

Les satrapes d'Astracan, s'étant, dit-il, mis

mis en chemin avec leur toile peinte & leurs guenons, après avoir côtoyé la Cherſonèſe Taurique, & traverſé l'une & l'autre Arménie, ſe rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des préſens dont ils étoient chargés; je vous ai dit que trois cens éléphans portoient chacun un vaſte ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, & qu'au haut de chacun de ces ballots on avoit mis un ſinge: je ne ſais ce que le roi leur maître prétendoit que le ſage Caramouſſal fît de trois cent ſinges: mais quoi qu'il en ſoit, il leur avoit recommandé, ſur toutes choſes, de n'en pas perdre un ſeul.

La forêt qu'il falloit traverſer pour ſe rendre où ils vouloient aller, étoit ſi farcie de toutes ſortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur muſique pour s'y faire un paſſage; dès qu'elle ſe fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, & diſparoître en un moment, plus effrayées que ſi toutes les meutes & tous les piqueurs du monde euſſent été à leurs trouſſes: cependant cet heureux ſuccès penſa leur être funeſte quelque tems après; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers & d'amandiers, que tous leurs ſinges, qui du haut de leurs éléphans n'avoient qu'un ſaut à faire pour ſe percher au haut des

arbres, le firent dans un moment, à la réſerve d'un ſeul.

Ce ſinge étoit le plus beau, le plus noble en ſes manières, & le mieux fait de tous les ſinges, mais ſi triſte, que les ſatrapes pleurèrent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui ſembloit l'accabler; car bien loin de gambader, & de faire toutes les bouffonneries que faiſoient ſes compagnons, il paſſoit la plus grande partie du tems à lire; & quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt la tête appuyée ſur une de ſes mains, s'enſevelir dans une profonde rêverie, & tantôt, les bras croiſés, lever les yeux au ciel, pouſſer de longs ſoupirs, & répandre des larmes en ſi grande abondance, qu'il étoit impoſſible à ceux qui l'obſervoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire ſur ſon éléphant; tandis que les autres, déchaînés par la forêt, faiſoient un tintamare & un vacarme à déſeſpérer tous les environs : la caravane des ambaſſadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois, avant que de pouvoir les raſſembler : car ils ne quittèrent les arbres, pour rejoindre la compagnie, que lorſqu'ils furent excédés de toutes ſortes de fruits : encore n'en revinrent-ils pas tous; car à quelques jours de là il en

mourut trois d'une indigestion d'amandes, & trois autres d'un dévoiement, causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les envoyés du roi, fut de les écorcher, & d'en remplir les peaux de pailles, pour qu'il ne manquât rien au nombre, lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoussal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un courier, & savoir en même tems de l'enchanteur, si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin avec tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper leur caravanne aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il vouloit qu'ils lui fissent voir les présens dont ils étoient chargés.

Le courier revint au bout de trois jours, & leur dit que Caramoussal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que s'étant retiré tout au sommet du Mont-Atlas, il n'y avoit que leurs singes qui pussent grimper jusques là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laisser leurs présens & leur suite, sous sûre-garde, au pied de la montagne, & de gagner,

du mieux qu'ils pourroient, l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnoit tant de peine, & la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi; les objets qui s'offrirent à leurs yeux, & la route même, leur parurent moins effroyables, quoiqu'ils montassent toujours; ils trouvèrent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables, dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiseaux d'une espèce toute nouvelle, à mesure qu'ils montoient, & de petits pavillons répandus par-ci-par-là; ce fut à six cens stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter, & qu'ils ne virent que le ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vûs en montant, qui, d'un côté, étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, & de l'autre, environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolables, des télescopes, & tous les instrumens dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui

portoit le bras en écharpe; comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, & leur demanda civilement ce que les satrapes du grand roi d'Astracan souhaitoient de Caramoussal. A ces mots, ils se prosternèrent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque divinité; car sa présence leur inspira tout un autre respect, que cette vénération que sa renommée par-tout répandue, sembloit exiger : ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude : mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, & qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord; ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venoient le consulter, & lui firent le dénombrement des présens qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne dont on découvroit toute la mer, & dont on auroit pu découvrir toute la terre, si la vue des hommes en étoit capable; ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent : les îles qui s'élevoient dans

la mer, leur parurent comme de petites taches noires, & les plus gros vaiſſeaux comme des atômes flottans. Ce fut alors que prenant la parole, il leur tint ce diſcours : je ne ſuis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connoiſſent que par une réputation que je ne mérite pas ; il eſt bien vrai qu'une connoiſſance acquiſe par de longues méditations, une ſpéculation continuelle, & peut-être la proximité des corps céleſtes, m'ont donné de grandes lumières dans tout ce que l'aſtrologie a de plus infaillible ; je dirai même que la plupart des oracles ont moins de certitude dans leurs réponſes, qu'il n'y en a dans mes conjectures & mes prédictions. Pour celui du coq d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conſeillé de chercher en ces lieux, il n'eſt plus queſtion déſormais de ſa divinité : d'autres ſoins & d'autres emplois l'occupent.

Conſidérez, pourſuivit-il, la diſtance qu'il y a de l'endroit où nous ſommes, juſqu'aux flots qui ſe briſent contre le pied de la montagne. Si le roi, votre maître, pouvoit raſſembler trois rouets qui ſont diſperſés par le monde ; il ne lui ſeroit pas impoſſible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui, du ſommet du Mont-Atlas où nous ſommes, pût atteindre juſqu'à la ſurface de la mer ; cet ouvrage achevé,

tous ses souhaits seroient accomplis, le monstre disparoîtroit pour jamais, la princesse sa fille riroit, parleroit, & les mêmes rouets lui fileroient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit : mais comme il est impossible que le roi d'Astracan soit jamais en possession de ces rouets enchantés tous trois ensemble ; voici ce que je lui conseillerois de faire pour sauver ses états d'une entière désolation, & pour donner à la plus belle princesse de l'univers ce qui lui manque, pour être la plus heureuse & la plus accomplie : qu'il fasse publier par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rire la princesse, ou vaincra le crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir pour sa récompense, ou l'adorable Mousseline, avec tous les états du roi son père, ou bien toutes les forces & toute la puissance du même roi, pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il soit permis aux aventuriers de combattre le monstre, quand ils n'auroient pas réussi dans l'autre entreprise ; car il est indifférent qu'on commence par le monstre, ou par la princesse : qu'elle soit accessible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure & de quelque condition qu'ils puissent être, & enfin, qu'elle ne manque pas de faire

un voyage de deux mois chaque année, pour exposer ses appas divins dans les différentes provinces qui joignent les états du roi son père. Allez, illustres satrapes, poursuivit-il, rendez au prince qui vous envoie, les magnifiques présens dont il a voulu m'honorer; Caramoussal ne veut pour récompense des services qu'il rend, que le plaisir de les avoir rendus. Et si l'arc & les flèches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, se trouvoient parmi leurs présens, ou leur équipage? Les ambassadeurs, qui ne s'étoient pas avisés de le regarder avec attention avant ce discours, tournèrent les yeux sur lui, & pensèrent tomber de leur haut, de lui voir une bouche si prodigieusement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du roi Fortimbras. Caramoussal, sans être surpris de leur étonnement, prévint les protestations que les ambassadeurs alloient faire, qu'ils n'avoient ni arc ni flèches, & s'adressant à celui qui portoit le bras en écharpe : ce n'est pas, lui dit-il, si près de ces lieux qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez. Ensuite, ayant congédié messieurs de l'ambassade, ceux-ci rejoignirent leur caravanne en moins de tems, & avec beaucoup moins de peine qu'ils n'en avoient eu à se rendre auprès du grand Caramoussal.

Comme ils avoient été long-tems absens, ils

firent la revûe de leurs éléphans, de leurs ballots de toile peinte, & de leurs singes ; le compte se trouva juste, à la réserve du singe affligé qui, depuis huit jours, avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage, pussent dire de quelle manière ; & sans qu'on en eût pu savoir des nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite par-tout à la ronde.

Les satrapes, affligés de sa perte, & de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avoient fait ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du roi leur maître.

A la sixième journée de chemin, après avoir fait un long détour pour éviter le bois si funeste à leurs singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie ; ils apperçurent de loin des chameaux escortés d'une troupe de gens armés ; comme les chefs de cette troupe paroissoient être de quelque conséquence, & que les chameaux, si soigneusement gardés, leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnèrent à leur musique de jouer aussi-tôt qu'ils furent en état de se faire entendre : à ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de résister ; mais

ſur-tout les chameaux faiſoient rage de regimber, de ſe cabrer & de mettre le déſordre partout : dans la frayeur épouvantable dont ils étoient ſaiſis, ils jetèrent à terre les charges qu'ils portoient, & ces charges, en tombant, firent ouvrir certaines cages de fer d'où ſortirent certains tigres & certains lions qui ne plurent pas aux muſiciens de la ſérénade, car ils vinrent droit ſur eux, & il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligens à ſe ſauver.

Cependant les éléphans faiſoient bonne contenance, & les ſinges fort mauvaiſe ; car tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnacières en reſpect avec leurs trompes, les ſinges rempliſſoient l'air de cris effroyables, & gâtoient toute la magnifique toile peinte ſur laquelle ils étoient perchés ; ce fut dans ce moment que la gloire de tous les ſinges de l'univers ſortant de derrière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut, au grand étonnement des ſatrapes : il étoit armé d'un arc & d'un carquois garni de flèches, il en choiſit une pour chaque tigre, & une pour chacun des lions, & d'une atteinte infaillible, leur en perça le cœur l'un après l'autre : quand il les vit par terre, il fut de ſang-froid retirer ſes flèches de leur corps, ſalua les ſatrapes ſes conducteurs, & diſparut parmi les rochers qui bordoient la plaine.

aussi subitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle manière les ambassadeurs & l'escorte des lions & des tigres se séparèrent après cette aventure : mais on sait que les premiers (de retour à la cour d'Astracan) ayant informé le roi leur maître de la réponse & des conseils du grand Caramoussal, qu'ils avoient apportés par écrit ; le roi, de l'avis de son conseil, & du consentement de la princesse sa fille, avoit envoyé publier par tout l'univers, les conditions auxquelles il étoit permis à tous aventuriers d'entrer en lice, & d'aspirer à la possession de la plus belle princesse qui fût sous le ciel, & de l'un des plus puissans empires de la terre.

Comme depuis cette publication la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la princesse encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable, ou la singularité des deux aventures qu'on devoit éprouver ; la princesse n'a pas manqué de se promener par toutes les provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année ; tous ceux qui l'ont vue, soit dans ses voyages, soit à la cour du roi son père, ont trouvé sa beauté infiniment au-dessus de ce qu'on en publioit, & la plupart, séduits par tant d'éclat, & par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, ſeigneur, me dit le chevalier de l'Alêne, ce qui nous raſſemble ici, & voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. En finiſſant ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent ſurpris du plus rare & du plus magnifique ſpectacle qu'on puiſſe voir.

Mais je crois qu'il eſt bon de remettre le reſte du récit que faiſoit le prince de Trébiſonde, à la ſeconde partie de ces mémoires.

Fin du vingtième volume.

TABLE

DES CONTES,

TOME VINGTIÈME.

Fin de la Table du vingtième Volume.









